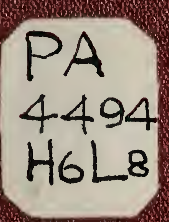

3 1761 04722825 9


PA
4494
H6L8

XÉNOPHON

Hiéron



XÉNOPHON

Hiéron

Texte et traduction avec une introduction
et un commentaire

PAR

Jean LUCCIONI
Agrégé des Lettres
Professeur au Lycée de Nice

OPHRYS

A la mémoire de mes parents.

Introduction

I. — AUTHENTICITÉ DE L'OUVRAGE

Le fait que l'*Hiéron* figure dans la liste des ouvrages de Xénophon, telle que nous l'a donnée Diogène Laërce, [1] ne saurait assurément, à lui seul, déterminer notre opinion. Cependant si les témoignages extérieurs, citations ou allusions précises des auteurs anciens, dont on puisse tirer parti, font défaut, il paraît difficile de contester sérieusement l'authenticité du dialogue, et cela pour des raisons d'ordre interne. A. Croiset n'a pas eu de peine à montrer que les idées exprimées dans l'*Hiéron* sont caractéristiques de Xénophon. [2] Nous n'entreprendrons pas, quant à nous, de relever ici en détail — nous réservant de le faire dans le commentaire — tous les rapprochements qui s'imposent, en quelque sorte d'eux-mêmes. Nous nous bornerons, pour le moment, à dire que rien ne nous semble plus conforme que l'*Hiéron* au reste de l'œuvre de Xénophon, et que cette conformité se manifeste de toutes les façons possibles. Dans l'*Hiéron*, en effet, on reconnaît Xénophon, non seulement à certaines idées qui lui sont familières, mais aussi au tour particulier qu'il leur a donné, à une certaine manière de présenter les choses et de raisonner, qui lui appartient en propre, à certains arguments qui portent, pour ainsi dire, la marque de son esprit.

II. — CONTENU DE L'OUVRAGE

L'*Hiéron* est, comme le dit Diogène Laërce, [3] un traité sur la tyrannie. L'ouvrage se divise en deux parties.

Dans la première, qui est de beaucoup la plus longue, puisqu'elle comprend sept chapitres sur onze, [4] Hiéron, tyran de Syracuse, fait au poète Simonide un tableau des misères inhérentes à la condition du tyran. Quoi qu'en pensent la plupart des gens, et Simonide tout le premier, le tyran est le plus malheureux des hommes. Il connaît les plaisirs

1. *Vie de Xénophon*, 13.
2. A. et M. Croiset, *Hist. de la litt. gr.*, IV, p. 394.
3. *Vie de Xénophon*, loc. cit.
4. Le premier chapitre, d'ailleurs, est le plus long de tous.

des sens, ceux de l'amour notamment, moins que les simples particuliers (I). Il vit comme s'il menait une guerre perpétuelle (II). Il ignore la douceur et les avantages de l'amitié (III). Il ne peut se fier à personne et ses meurtriers, loin d'être punis, sont partout honorés. Ses richesses ne l'empêchent pas d'être jaloux des autres tyrans. Obligé d'ailleurs de faire des dépenses considérables, il se trouve toujours pauvre (IV). Il redoute les hommes de valeur et se débarrasse d'eux, pour n'employer que des scélérats; plein de mépris à l'égard de ses concitoyens, il charge des étrangers du soin de garder sa personne (V). Hiéron regrette le temps où il n'était qu'un simple particulier; maintenant il est toujours tourmenté par la crainte. Il ne lui est permis ni de faire du bien à ses amis, ni d'écraser ses ennemis (VI). Quant aux honneurs qu'on lui rend, ils manquent de charme, car ils sont inspirés par la peur. Mais la pire misère de la tyrannie, c'est que le tyran ne peut s'en défaire sans courir les dangers les plus graves (VII).

Dans la seconde partie, Simonide entreprend de montrer à son interlocuteur dans quel sens il lui faut transformer le régime. Le pouvoir que détient Hiéron, lui permet de se faire aimer de ses sujets (VIII). Simonide lui conseille de confier à d'autres le soin de réprimander et de punir, et de se charger seulement de décerner les récompenses; de faire naître et d'entretenir l'émulation parmi ses sujets, dans tous les domaines, par l'octroi de prix; d'encourager en particulier l'agriculture et le commerce (IX). Il lui conseille aussi de conserver ses mercenaires, mais de les employer à assurer la sécurité publique à la ville et à la campagne, de façon que l'on n'ait plus de répugnance à contribuer à leur entretien (X). Le souverain fortifiera et embellira sa ville; il devra rivaliser avec les autres souverains pour qu'on sache lequel s'acquitte le mieux de ses devoirs. Il se verra alors entouré d'affection et on lui obéira sans contrainte. En somme, en faisant le bonheur de ses sujets, il sera lui-même heureux (XI).

III. — SON INTÉRÊT LITTÉRAIRE

On peut donc résumer tout l'ouvrage, formé de deux développements symétriques, en disant que dans la première partie Hiéron convainc Simonide que le tyran est malheureux, et que dans la seconde partie Simonide convainc Hiéron que le tyran peut devenir heureux.

Cette structure très simple est bien dans la manière d'un auteur qui est en possession d'un petit nombre d'idées élémentaires, et qui s'en tient là. L'art de la composition dans l'*Hiéron* est d'une sobriété extrême, qui confine même à la sécheresse. Pour exprimer ses idées sur la tyrannie, Xénophon a choisi le dialogue, procédé dramatique en soi, qui a quelque chose de plus vivant que la dissertation, et qui est bien approprié à

un esprit qui recherche le concret. Mais on ne trouve rien dans l'*Hiéron* qui soit comparable, à ce point de vue, aux dialogues de Platon, où la discussion se poursuit avec beaucoup d'aisance et parfois même de fantaisie. L'allure générale du dialogue dans l'*Hiéron* rappelle assez bien, à première vue, certains chapitres des *Mémorables*. [5] Il y a cependant une différence. Dans les *Mémorables*, le plus souvent, le dialogue s'engage entre Socrate qui interroge et un auditeur qui répond. Une fois que les deux interlocuteurs se sont mis d'accord sur le point en question, Socrate tire la leçon de l'entretien. [6] Dans l'*Hiéron* les choses ne se passent pas de la même façon. Simonide ne mène pas la discussion exactement comme le fait le Socrate des *Mémorables*. Il demande bien à Hiéron de lui indiquer en quoi la vie d'un tyran diffère de celle d'un particulier, mais on ne tarde pas à s'apercevoir que lui-même est persuadé que c'est le tyran qui est le plus heureux. Autrement dit, Simonide est dans l'erreur, tandis que dans les *Mémorables* — comme aussi dans les dialogues de Platon — Socrate, qui a déjà son idée en tête, sait très bien où il veut en arriver. Simonide, dans la première partie de l'*Hiéron*, joue un rôle secondaire, celui du confident dont les étonnements servent à provoquer les révélations du tyran. Il va de concession en concession et Hiéron finit par le persuader que le tyran est malheureux. Xénophon a sans doute pensé que le tableau des malheurs du tyran serait plus saisissant et plus convaincant, s'il était fait par le tyran lui-même. Simonide prend à son tour l'avantage, une fois qu'il s'est rendu aux raisons de son interlocuteur. Il devient alors le personnage principal. Il trace tout un plan de réformes, qui, s'il est appliqué, fera le bonheur du souverain comme celui des sujets. Hiéron fait d'abord quelques objections, puis il ne répond plus, ce qui équivaut à un acquiescement. C'est donc Simonide qui a le dernier mot comme l'a ailleurs Socrate.

Tel qu'il est, *l'Hiéron* présente un intérêt psychologique et moral qui est indéniable. Sans faire vivre les personnages d'une vie intense, l'imagination tempérée de Xénophon a su toutefois leur donner assez de relief et de personnalité pour qu'ils retiennent notre attention et ne paraissent pas de simples abstractions. C'est une figure curieuse, attachante même, que celle de ce tyran qui s'analyse avec beaucoup de lucidité,[7] comme s'il avait appris de Socrate le principe γνῶθι σαυτόν. A une vive intelligence, l'Hiéron de Xénophon joint un fonds d'honnêteté qui est réel, et dont son interlocuteur

---

5. Pour la brièveté du préambule, qui donne l'impression que Xénophon a hâte d'arriver à la discussion qui fait l'objet du livre, comparer, par exemple, *Hiér.*, I, 1, et *Mém.*, II, 2, 1; II, 3, 1.

6. *Mém.*, III, 3; III, 4; III, 5; III, 6; III, 7; III, 8.

7. σαφῶς, I, 15.

ne fait pas faute de tirer parti.[8] Il ne lui manquait qu'un sage conseiller, et ce sage conseiller s'offre à lui dans la personne de Simonide, à la fois moraliste, politique et économiste.

Le style de l'*Hiéron* est, d'une façon générale, simple et naturel. Le plus souvent, chacun des deux interlocuteurs s'exprime selon la vraisemblance, désireux avant toute chose de faire appel à l'expérience et à la raison de l'autre. C'est le style d'un homme qui écrit avec facilité, sur un sujet qui l'intéresse et qui lui est familier. Dans cet ouvrage, qui appartient à la dernière période de sa vie,[9] Xénophon est resté fidèle au principe qu'il énonçait à ses débuts, dans la *Chasse*,[10] à savoir qu'il entendait s'attacher à la pensée elle-même plus qu'aux mots. Pour lui la littérature est surtout une forme de l'action : il écrit toujours pour prouver ou pour réfuter quelque chose, pour défendre un homme ou un système, pour faire de la propagande. Cette recherche de l'effet, qui caractérise le style des sophistes et de leurs élèves, n'est pas dans la manière habituelle de Xénophon et on ne trouve pas chez lui le souci de l'expression poussé au même degré chez Isocrate qui, lui, est un véritable virtuose.

Cependant il n'aurait pas été vraiment un Athénien, c'est-à-dire un ami du beau, s'il avait eu le mépris de la forme. En fait, son style, malgré sa simplicité, n'est pas dépourvu d'art, un art où l'on peut discerner des qualités et des défauts.

Parce qu'il se propose d'instruire, Xénophon use de tournures didactiques destinées à attirer l'attention.[11] De même, il ne craint pas les répétitions.[12] Esprit essentiellement analytique, il se plaît surtout à établir des rapports de succession,[13] à énumérer; d'où la fréquence de termes de liaison comme καί[14] ou πρὸς δὲ τούτοις[15]. Le souci de l'ordre et de la précision se manifeste notamment dans l'énumération des plaisirs des

---

8. Cf. J. Luccioni, *Les idées politiques et sociales de Xénophon*, p. 262.

9. Cf. infra, p. 33.

10. *Chasse*, XIII, 5. Ce traité a été écrit avant le départ de Xénophon pour l'Asie, c'est-à-dire avant 401.

11. I, 10: ἐγὼ δὲ πειράσομαί σε διδάσκειν ὅτι ἀληθῆ λέγω, ἀρξάμενος ἀπὸ τῆς ὄψεως. VIII, 2: ἐπισκοποῦντες δὲ αὐτὸ εἰ οὕτως ἔχει, μήπω ἐκεῖνο σκοπῶμεν .. Ibid.: ἄρξομαι δέ σοι ἀπὸ τῶν μικροτάτων παραδειγμάτων. XI, 1: καθ' ἓν ἕκαστον σκοπῶμεν, etc...

12. I, 13: τοῖς τυράννοις... παρὰ τοῦ τυράννου... II, 3: 'Αλλὰ τὸ μὲν τὸ πλῆθος τῶν ἀνθρώπων... ἐξαπατᾶσθαι ὑπὸ τῆς τυραννίδος οὐδέν τι θαυμάζω. II, 5: τὸ μὲν οὖν τὸ πλῆθος περὶ τούτου λεληθέναι, ὥσπερ εἶπον, οὐ θαυμάζω. IV, 5: αἱ πόλεις... αἱ πόλεις; etc... Les répétitions de mots, au surplus, ne répugnent pas au style grec.

13. Cf. A. Croiset, *Xénophon, son caractère et son talent*, Chap. VII.

14. IX, 7: καὶ ναὶ μὰ Δία... IX, 8: καὶ γὰρ αἱ πρόσοδοι...

15. X, 6; XI, 6.

sens,[16] dans l'énoncé des raisons qui font que le tyran hait les gens de mérite[17] et de celles qui le poussent à rechercher les scélérats.[18] Ce souci, louable en soi, ne va pas toutefois sans nuire à la vivacité du mouvement et il en résulte parfois certaines longueurs.[19]

Dans l'*Hiéron* le style du dialogue s'accommode de procédés oratoires. Le plus fréquent est l'anaphore, pour laquelle Xénophon a une véritable prédilection[20] et qu'il emploie toujours pour souligner davantage telle ou telle idée importante.[21] Ailleurs, la pensée s'exprime avec une force et une netteté particulières par la symétrie de la phrase. Tantôt les idées se complètent;[22] tantôt elles s'opposent.[23] Au surplus, si l'emploi de phrases ou de membres de phrase formant antithèse est des plus fréquents en grec, il faut reconnaître que nulle part cet emploi ne pouvait être plus normal que dans un traité où il s'agissait d'opposer à tout instant et sur tous les points la vie du tyran et celle du simple particulier.[24]

Les comparaisons qu'on relève dans l'*Hiéron*, et qui sont, d'ailleurs, en petit nombre, sont naturelles. Tantôt elles sont amenées par la nature même du sujet : par exemple, le tableau de la vie du tyran suggère bien l'idée d'un état de guerre perpétuelle[25]; tantôt elles se rattachent trop aux préoccupations ordinaires de l'auteur pour qu'on puisse accuser ce dernier

---

16. I, 4-6.

17. V, 1.

18. V, 2.

19. I, 10: ἐντεῦθεν γὰρ καὶ σὲ δοκῶ μεμνῆσθαι... I, 11: θεαμάτων ἕνεκα. (Schneider juge ces mots superflus, dans son édition de l'*Hiéron*, Leipzig, 1805.).

20. Cf. Couvreur, Edition de l'*Anabase*, Introduction, p. xxviii.

21. I, 35: ἡδεῖαι. II, 15: ὅσην et ὡς. III, 2: ἡδέως. III, 8: πόλλους. IV, 1: ποία. IV, 3: δορυφοροῦσι. VI, 2: πολλάκις. VI, 4: φοβεῖσθαι. VIII, 6: ἥκιστα. VIII, 7: πολλαπλάσια. X, 5: ὁμοίως. XI, 5: πλεῖστοι.

22. XI, 13: πλούτιζε μὲν... αὖξε δὲ...

23. II, 6: οἱ τύραννοι τῶν μεγίστων ἀγαθῶν ἐλάχιστα μετέχουσι, τῶν δὲ μεγίστων κακῶν πλεῖστα κέκτηνται. II, 7: εἰ μὲν εἰρήνη... εἰ δὲ πόλεμος. VI, 5: ξένοις μὲν μᾶλλον ἢ πολίταις πιστεύειν, βαρβάροις δὲ μᾶλλον ἢ Ἕλλησιν, ...τοὺς μὲν ἐλευθέρους... τοὺς δὲ δούλους... IX, 2: τὸ μὲν γὰρ διδάσκειν ...αὕτη μὲν ἡ ἐπιμέλεια .. τὸ δὲ τὸν ἐνδεῶς τι ποιοῦντα λοιδορεῖν... ταῦτα δὲ...

24. I, 8: πολλαπλάσια μὲν... πολὺ δὲ μείω. I, 11: οἱ μὲν ἰδιῶται... οἱ δὲ τύραννοι. I, 25 : ὁ μὲν ἔχων παντοδαπὰ... ὁ δὲ σπανίσας. II, 8 : τοῖς μὲν ἰδιώταις .. οἱ δὲ τύραννοι. II, 9: οἱ μὲν ἰδιῶται... οἱ δὲ τύραννοι. II, 11: τοῖς μὲν ἰδιώταις... τοῖς δὲ τυράννοις. II, 15 : αἱ μὲν γὰρ πόλεις... II, 17 : ὁ δὲ τύραννος. III, 7: τοὺς μὲν ἰδιώτας... τοὺς δὲ τυράννους. IV, 7: ὁ μὲν γὰρ ἰδιώτης... ὁ δὲ τύραννος. IV, 9: τοῖς μὲν γὰρ ἰδιώταις... τοῖς δὲ τυράννοις...

25. II, 8. IV, 11. Voir aussi la comparaison du tyran avec un condamné à mort. VII, 10.

de recherche dans son style.[26] Quant à la métaphore, elle est dans l'*Hiéron* d'un emploi exceptionnel et encore garde-t-elle un caractère discret. [27] Amoureux du naturel, Xénophon ne va pas cependant jusqu'à fuir systématiquement l'emploi de certaines figures telles que l'allitération, [28] la paronomase [29] et l'homéotéleute. [30]

La langue de l'*Hiéron* est celle de la prose attique du IVe siècle, à quelques exceptions près cependant. [31] Xénophon, en effet, emploie ici comme dans ses autres ouvrages certains mots qui appartiennent au vocabulaire poétique. [32] Selon son habitude, il use concurremment pour les comparatifs des formes non contractes [33] et des formes contractes. [34]

On peut dire que, dans l'ensemble, les remarques qu'il y a lieu de faire sur le style et la langue de l'*Hiéron* ne diffèrent pas beaucoup de celles qu'appelle la lecture du reste de son œuvre. [35]

IV. — SA VALEUR HISTORIQUE

L'ouvrage possède-t-il une valeur historique ? Les personnages eux-mêmes appartiennent à l'histoire. Hiéron, fils de Deinoménès, tyran de Syracuse de 478, date à laquelle il succéda à son frère Gélon, à 466, date de sa mort, fut un souverain puissant. Il se rendit maître d'une grande partie de la Sicile : les villes de Géla et d'Himère lui obéissaient. Il remporta sur les Etrusques la victoire navale de Cumes (474). Il contrôlait le détroit de Messine et la côte italienne, d'un côté jusqu'à Locres, de

---

26. I, 36: λεηλασίᾳ... τῷ μὲν ληστῇ. IV, 6: ὥσπερ οἱ ἀθληταί. VI, 10: ὥσπερ θεριστάς. VI, 15: ὥσπερ γὰρ καὶ ἵππος. X, 2: ὥσπερ ἐν ἵπποις.

27. VI, 10: προφυλάττουσιν οἱ νόμοι.

28. X, 6: προνοεῖν καὶ προκινδυνεύειν καὶ προφυλάττειν.

29. XI, 12: συμμάχους... προμάχους.

30. VII, 10: ἀφόβως καὶ ἀνεπιφθόνως καὶ ἀκινδύνως καὶ εὐδαιμόνως. Pour la succession d'adverbes de terminaison semblable, procédé familier aux sophistes, voir PLATON, *Hippias majeur*, 300 e.

31. Cf. L. GAUTIER, *La langue de Xénophon*, p. 141.

32. IX, 8 : συμπαρομαρτεῖ. (Le simple ὁμαρτεῖν appartient à la langue poétique. Cf. HOMÈRE, *Iliade*, XXIV, 438. HÉSIODE, *Trav. et jours*, 674. ESCHYLE, *Prométhée*, 678. SOPHOCLE, *Oed. à Col.*, 1647. Quant au composé συμπαρομαρτεῖν il se rencontre plusieurs fois dans la *Cyropédie* (I, 6, 24. VII, 5, 84. VIII, 7, 7; 12) toujours au sens figuré). XI, 3: ἐκπαγλοτάτοις (Cf. *Iliade*, XX, 389. *Odyssée*, XIV, 522. ESCHYLE, *Agamemnon*, 462. SOPHOCLE, *Electre*, 204). Voir aussi l'emploi de ὅπως pour ὡς. IX, 1 (Cf. SOPHOCLE, *Antigone*, 223).

33. I, 12: χρείττονες. II, 10: ἥττονες. II, 16: πλέονας. XI, 4: πλείονας.

34. I, 8: πλείω. Ibid.: μείω et μείζω.

35. Signalons toutefois que, contrairement à son habitude, il emploie plus souvent μετά et le génitif (I, 27. I, 29. I, 33) que σύν et le datif (IX, 8).

l'autre jusqu'à Cumes. Il fit transférer à Léontinoi la population de Catane et installa des mercenaires dans cette ville, qui prit le nom d'Etna. [36] Il se signala, en outre, par la protection qu'il accorda aux poètes de son temps, attirés par lui à sa cour, notamment Pindare, Simonide, Bacchylide, Epicharme et Eschyle. Pindare composa en son honneur la première *Olympique* et les trois premières *Pythiques*. [37] Eschyle, de son côté, écrivit sa tragédie d'*Etna* pour célébrer la ville fondée par Hiéron. [38]

Quant au poète Simonide, ses thrènes, ses épinicies, ses hymnes et ses épigrammes lui valurent un grand succès. [39] Il vécut auprès des Pisistratides, de Théron d'Acragas et d'Hiéron. [40] Il eut assez d'influence pour réconcilier ces deux derniers. [41]

Pourquoi Xénophon a-t-il choisi un tyran sicilien ? Athénée ayant rapporté [42] un mot de Xénophon à la table de Denys, on a admis que notre auteur avait été en relations avec un tyran sicilien. Letronne [43] pense qu'il s'agit de Denys l'Ancien et incline à croire que Xénophon se rendit en Sicile. A. Croiset [44] ne se prononce pas sur le point de savoir si le tyran sicilien est Denys l'Ancien ou Denys le Jeune.

Il n'est sans doute pas matériellement impossible que Xénophon soit allé en Sicile et pourtant on a peine à y croire. Diogène Laërce n'en dit rien, alors qu'il ne manque pas de parler des voyages faits par les philosophes dont il raconte la vie. [45] On a l'impression que le voyage de Xénophon en Sicile a été inventé, peut-être par souci d'établir une certaine symétrie entre la vie et l'œuvre de Platon et celles de notre auteur. Nous avons affaire ici à une de ces anecdotes plus que suspectes, que les biographes anciens — qui n'avaient pas toujours un souci suffisant de la

---

36. Sur Hiéron, cf. E. A. Freemann, *Hist. of Sicily*, t. II, p. 232 sq. W. Hüttl, *Verfassungsgesch. von Syrakus*, p. 57 sq. E. Pais, *Storia dell' Italia antica*, t. II, p. 41 sq.

37. Puech, Edit. des *Pythiques*, p. 21.

38. Mazon, Edition d'Eschyle. Introduction.

39. A. et M. Croiset, *Hist. de la litt. gr.*, t. II, p. 346 sq.

40. Pour les relations de Simonide avec Hiéron voir Pseud. Platon, *Lettre II*, 311 a. Aristote, *Rhéto.*, II, 16 (1391 a 8).

41. Glotz, *Hist. grecque*, t. II, p. 678. Puech, Edit. des *Olympiques*, p. 35.

42. p. 427 F.

43. Letronne, Xénophon, *Biog. universelle*, t. XLI, p. 372.

44. Croiset, *Hist. de la litt. gr.*, t. IV, p. 394.

45. Voir en particulier pour Ménédème, Platon, Speusippe, Xénocrate, Arcésilas.

vérité — ont cru devoir nous transmettre.[46] En tout cas, on ne trouve pas dans toute l'œuvre de Xénophon la moindre allusion à un séjour que l'auteur aurait fait en Sicile. Dans les *Helléniques* il est parfois question de la Sicile et des deux Denys,[47] mais ce sont là des renseignements qu'on trouve tout naturellement chez un historien. Rien n'indique que Xénophon ait eu une connaissance particulière de la Sicile,[48] qu'il ait porté aux affaires siciliennes un intérêt spécial, encore moins qu'il ait été en relations avec un des deux Denys. C'est donc ailleurs qu'il faut chercher la raison qui a déterminé le choix de Xénophon.

Il est très possible que les Dinoménides soient restés populaires en Grèce, à cause de leurs luttes contre les barbares. La victoire de Gélon sur les Carthaginois à Himère (480) fut saluée comme une victoire de l'hellénisme, au même titre que Salamine, et elle passa pour avoir été remportée le même jour.[49] Ce furent encore des barbares qu'Hiéron fit reculer à Cumes. Ces victoires furent commémorées par des offrandes aux sanctuaires de Delphes et d'Olympie.[50]

En outre, les relations d'Hiéron avec les grands poètes de son temps ne pouvaient qu'augmenter sa gloire.

La *Lettre VII* de Platon montre bien que le tyran avait conservé tout son prestige au IVe siècle : c'est, en effet, à l'œuvre accomplie par

---

46. Voir l'anecdote qui nous montre Xénophon sauvé par Socrate à la bataille de Délion (Strabon, IX, 2, 7, p. 403) et celle qui le montre prisonnier à Thèbes où il aurait entendu Prodicos (Philostrate, *Vie des sophistes*, I, 12).

47. *Hell.*, VI, 2, 9 (situation favorable de Corcyre qui commande le cabotage à destination du Péloponnèse et en provenance de la Sicile). I, 1, 18; 26; 27 (rôle joué par les Syracusains au cours de la guerre du Péloponnèse. Cf. ibid. I, 2, 10; 12). Ibid., VI, 2, 35 (capture d'une flotte syracusaine par Iphicrate en 371). Ibid., VI, 2, 4; 33; 35. VII, 1, 12; 20 (rapports de Denys l'Ancien avec les Spartiates, dont il était l'allié). VII, 4, 12 (Denys le Jeune). Ailleurs, c'est-à-dire *Hell.*, I, 1, 37. I, 5, 21. II, 2, 24. II, 3, 5, il s'agit d'interpolations. Cf. Hatzfeld, Ed. des *Hell.*, t. I, p. 154 sq.

48. A en croire Thucydide, les Athéniens ne connaissaient guère les gens et les choses de Sicile avant l'expédition de 421 (VI, 1). Cependant il y avait bien à Athènes des métèques d'origine syracusaine: Lysias était du nombre. (Cf. *Contre Eratosthène*, 4). Il y avait longtemps que les Athéniens étaient en relations avec la Sicile, comme le prouve l'envoi d'une ambassade de Ségeste, en 454, pour solliciter l'alliance d'Athènes (Diodore, XI, 86). Enfin, c'est Thucydide lui-même qui nous parle de l'expédition de Lachès en Sicile en 427 (III, 86). Cette expédition avait été précédée d'une ambassade de Gorgias à Athènes (Diodore, XII, 53).

49. Pindare, *Pyth.*, I, 72 sq. Hérodote, VII, 166. Aristote, *Poét.*, 23, 3 (1459 a, 26). Diodore, XI, 24.

50. Cf. Pareti, *Studi siciliani e italioti*, p. 173 sq. Th. Homolle, *Mélanges Weil*, p. 207 sq.

Hiéron que Platon compare celle que Dion aurait pu accomplir s'il n'avait pas été assassiné. [51] Ce prestige, d'ailleurs, devait se maintenir dans la suite : Puech en voit une preuve dans le fait que celles des *Olympiques* de Pindare qui avaient été composées en l'honneur de vainqueurs siciliens, furent mises en tête du recueil par les éditeurs alexandrins. [52]

Remarquons à ce propos que dans la première *Pythique*, Pindare, en célébrant Hiéron fait aussi, selon le mot de Puech : « le portrait d'un souverain idéal. » [53] Ainsi l'habitude était déjà prise, avant Xénophon, de se servir du personnage d'Hiéron pour exprimer certaines idées politiques. Il est permis de croire qu'après avoir proposé comme modèle Cyrus, un prince barbare, Xénophon voulut montrer qu'un prince grec, tel que l'avait été Hiéron, le plus riche et le plus glorieux de tous au dire de Pindare, [54] pouvait devenir lui aussi un excellent souverain.

Pindare a certainement fourni plus d'un trait à Xénophon pour la peinture de son Hiéron. Peut-être Xénophon s'est-il souvenu que le poète présentait Hiéron comme un prince qui avait appris à se connaître. [55] Comment un disciple de Socrate n'aurait-il pas eu de sympathie pour un souverain en qui on pouvait retrouver quelque chose de la morale delphique et socratique ? [56] Quant aux conseils que Simonide donne à son interlocuteur, il n'est peut-être pas sans intérêt de remarquer qu'ils ressemblent parfois à ceux que Pindare donnait à Hiéron dans sa première *Pythique*. [57]

Que peut-on penser d'Hiéron lui-même, en tant que personnage historique ? Il ne semble assurément pas avoir été sans défauts. Selon la juste remarque de Grote, [58] les éloges que lui adresse Pindare s'accompagnent d'avertissements. [59] Aristote nous apprend qu'Hiéron avait recours à des espionnes, nommées potagogides, pour savoir ce qui se disait

---

51. *Lettre* VII, 336 a.
52. Edit. des *Olympiques*. Notice, p. 14.
53. Edit. des *Pythiques*, Introduction, p. 21.
54. *IIe Pythique*, v. 60.
55. Ibid., v. 71.
56. Cf. *Mémor.*, IV, 2, 24 sq. *Cyrop.*, VII, 2, 24.
57. Dans la *Ire Pythique*, Pindare engage Hiéron à ne pas craindre la dépense (v. 90-91). Dans l'*Hiéron*, Simonide donne au tyran le même conseil. Pindare recommande à Hiéron de gouverner avec justice (1re *Pyth.*, 84-85). Rapprocher les passages de l'*Hiéron* où Simonide conseille à son interlocuteur de développer l'agriculture, qui favorise la tempérance et l'amour du travail (IX, 8) ; de se servir de ses gardes pour inspirer la crainte aux méchants et être utile aux honnêtes gens (X, 2-3).
58. *History of Greece*, trad. fr. de Sadous, VII, p. 186.
59. *Pyth.*, III, 71 ; 125.

dans les réunions et les assemblées. [60] Diodore de Sicile le peint comme un homme rapace et violent. [61] Elien toutefois porte sur lui un jugement favorable : il parle de sa force d'âme, de sa libéralité et de son sens de l'amitié. [62] Quant aux historiens modernes, ils s'accordent à peu près à reconnaître l'énergie d'Hiéron, son amour du faste, sa libéralité envers les poètes, mais aussi son caractère dur, cupide et son peu de souci de la justice. [63]

Quoi qu'il en soit, Xénophon ne s'est pas préoccupé d'exactitude historique : son but n'était pas de nous restituer le véritable Hiéron. Il s'est servi d'Hiéron comme il s'était servi de Cyrus l'Ancien. [64] Les deux souverains étaient des personnages connus; d'autre part, tous deux avaient été chantés par les poètes. [65] Il était possible de modifier leur physionomie, de les idéaliser, d'en faire des types. Dans un cas comme dans l'autre, Xénophon disposait de son sujet dans la mesure où il pouvait prêter au personnage le caractère qu'il voulait, en se fondant, d'ailleurs, sur une tradition favorable. Dans l'*Hiéron*, comme dans la *Cyropédie* on retrouve une donnée historique, mais arrangée, adaptée aux besoins d'une propagande. Les discours que Xénophon attribue à Hiéron ne sont pas plus authentiques que ceux qu'il attribue à Cyrus. L'Hiéron et le Simonide de Xénophon sont des prête-noms. Le premier a permis à l'auteur de faire le tableau des misères profondes qui étaient le lot du tyran; le second lui a permis de montrer comment un tyran pouvait devenir un bon souverain.

Il reste que, si l'*Hiéron* est avant tout un ouvrage de politique, — comme la *Cyropédie* [66] — il n'est pas sans valeur historique, en ce sens qu'il nous donne, dans la première partie, certains renseignements exacts sur la tyrannie et qu'il nous peint le tyran, tel qu'on se le représentait communément.

---

60. *Pol.*, V (VIII), 9, 3 (1313 b 14).

61. XI, 48; 67. Les sources de Diodore semblent avoir été Philistos et Timée (il cite souvent ce dernier. Cf. Croiset, *Hist. de la litt. gr.*, V, p. 347) c'est-à-dire deux historiens siciliens. Philistos, au dire de Cornelius Nepos (*Dion*, 3) aimait Denys l'Ancien autant que la tyrannie. Il mourut d'ailleurs en combattant pour la tyrannie (Diodore, XVI, 17-20). Pour flatter Denys, il lui est peut-être arrivé de rabaisser ses prédécesseurs syracusains. Quant à Timée, admirateur de Timoléon, il ne devait guère juger favorablement les tyrans de Sicile. Cf. Plutarque, *Timoléon*, 10.

62. *Histoire variée*, IX, 1. On ne connaît guère les sources d'Elien.

63. Grote, op. cit., VII, p. 185 sq. Roussel, *La Grèce et l'Orient*, p. 98 sq. Glotz, *Hist. grecque*, II, p. 678.

64. J. Luccioni, op. cit., p. 213.

65. Cf. *Cyrop.*, I, 2, 1. I, 4, 25.

66. J. Luccioni, op. cit., p. 212.

V. — LA QUESTION DE LA TYRANNIE

A. — La tyrannie et l'opinion en Grèce

Le tyran, pour les Grecs, [67] était essentiellement celui qui, en face des nobles, des riches propriétaires fonciers, s'était posé en défenseur du peuple opprimé. [68] L'établissement de la tyrannie avait constitué une révolution politique et sociale consacrant l'abaissement de l'antique aristocratie.

Au début, le tyran prenait des mesures destinées à le rendre populaire, telles que la remise des dettes et le partage des terres. [69] Pisistrate avançait de l'argent aux pauvres pour les travaux des champs, il envoyait des juges dans les dèmes et lui-même parcourait la campagne pour régler les contestations sur place et ne pas faire perdre leur temps aux justiciables. [70] A Corinthe, Périandre, soucieux d'épargner aux ouvriers la concurrence servile, interdisait l'introduction de nouveaux esclaves. [71] En fait, on ne tardait pas à s'apercevoir que le véritable bénéficiaire de cette révolution était le tyran lui-même, qui, devenu un souverain, entendait conserver le pouvoir et le transmettre à ses descendants.

Dès lors, tout en restant l'ennemi de l'aristocratie qui, sans cesse, méditait une revanche, le tyran était devenu aussi celui du peuple. Ce dernier, qui avait lutté pour échapper à la domination des nobles et obtenir des lois écrites, comprenait qu'il s'était donné un maître dont le caprice faisait la seule loi. En butte à l'hostilité des uns et des autres, le tyran se trouvait amené à gouverner par la violence; son autorité s'exerçait avec d'autant plus de rigueur qu'il se sentait menacé de toutes parts. Aussi la tyrannie apparaissait-elle aux yeux de tous comme le régime de l'arbi-

---

67. Sur la tyrannie en général et plus particulièrement sur la tyrannie en Grèce, cf. Francotte, *Mél. de droit public.* (Le roi et le tyran), Biblioth. de la Fac. de Philo. Lettres de l'Univ. de Liège, t. IV, p. 43 sq. Beloch, *Griechische Geschichte*, t. I, 1, p. 626 sq. Glotz, *Hist. gr.*, I, p. 242 sq. G. Heintzeler, *Das Bild des Tyrannen bei Plato*, p. 1-15. Glotz, *Cité grecque*, p. 126-136. Diès, Introd. à l'édit. E. Chambry de la *Rép.* de Platon, p. xcviii.

68. Platon, *Rép.*, 566 b. Cf. aussi 565 d; 565 e. Voir en outre Hérodote, V, 92 (à propos de Cypsélos) et Aristote, *Pol.*, VIII (V), 4, 4-5. VIII (V), 8, 2-3. Lygdamis fut le seul à n'être point un chef populaire (Arist., *Pol.*, VIII (V), 5, 1).

69. Platon, *Rép.*, 566 e.

70. Aristote, *Const. d'Ath.*, XVI, 2; 5.

71. Héraclide du Pont, V, 2. C. Müller, *Fragm. histor. graec.*, t. II, p. 218. Nicolas de Damas, fr. 59. Ibid., t. III, p. 393. Timée, fr. 48, Ibid., t. I, p. 202.

traire [72]: partout on essayait de secouer le joug et, là où elle avait été abolie, la tyrannie ne laissait que de mauvais souvenirs. C'est assurément pour des motifs différents qu'aristocrates et démocrates [73] étaient ennemis de la tyrannie; du moins la jugeaient-ils avec une égale sévérité. Le régime avait fait la quasi-unanimité contre lui; en le critiquant, on était assuré de trouver audience dans les milieux les plus divers.

B. — Les sentiments de Xénophon a l'égard de la tyrannie

1. Comment Xénophon parle de la tyrannie

On relève dans l'œuvre de Xénophon un certain nombre de passages qui le montrent assez mal disposé à l'égard de ce régime.

Dans les *Mémorables*, il déclare que, lorsque le tyran use de contrainte et non de persuasion, il commet une illégalité. [74] La distinction qu'il établit entre la royauté et la tyrannie aboutit, en fait, à une condamnation de cette dernière, puisqu'on n'y connaît pas d'autres lois que le caprice du chef. [75]

Dans les *Helléniques*, le mot de tyrannie, employé par Critias pour désigner le gouvernement des Trente, convient bien à un gouvernement dont les chefs n'ont aucun scrupule et recourent à la violence. [76] Ailleurs, Xénophon souligne la défiance habituelle aux tyrans. [77] Ailleurs encore, le mot τυραννεύοντας est appliqué à un régime de violence et de terreur. [78] Dans un autre passage, on voit l'ambassadeur athénien, Autoclès, reprocher aux Spartiates d'installer, dans les villes qu'ils veulent dominer, des tyrannies, et l'emploi du mot en pareille circonstance est destiné à susciter une réprobation générale. [79] Dans l'*Economique*, le sort du tyran est comparé à celui de Tantale, qui, aux enfers, craint toujours de mourir deux fois. [80] Dans la *République des Lacédémoniens*, on voit apparaître le

---

72. Platon, *Gorgias*, 466 c.

73. Les sentiments des démocrates à l'égard des tyrans se manifestent bien à Athènes à propos des Pisistratides. Voir le bronze d'Anténor ainsi que les privilèges accordés aux descendants des tyrannoctones (cf. *Hiéron*, IV, 5 et notre commentaire).

74. Il est vrai qu'il le fait remarquer en passant et qu'il ajoute que d'autres régimes, tels que la démocratie et l'oligarchie, commettent des illégalités du même genre. (*Mém.*, I, 2, 44).

75. Ibid., IV, 6, 12. Nous aurons à revenir sur ce passage.

76. *Hell.*, II, 3, 16.

77. Ibid., III, 1, 14.

78. Ibid., IV, 4, 6.

79. Ibid., VI, 3, 8.

souci de Xénophon d'empêcher le pouvoir royal de devenir tyrannique. [81] Dans la *Cyropédie*, il souligne l'opposition qui existe, selon lui, entre la royauté et la tyrannie, et il le fait de façon à montrer le peu de sympathie qu'il éprouve pour celle-ci. [82] Dans l'*Hiéron* enfin, il est aisé de relever plusieurs passages qui traduisent des dispositions d'esprit analogues. [83]

Comment expliquer l'attitude de Xénophon ?

2. *Le point de vue de l'aristocrate*

Les partisans de l'aristocratie ne pouvaient pas pardonner aux tyrans d'avoir porté à ce régime un coup décisif et de faire aux riches une guerre continuelle. [84] Aussi s'efforçaient-ils de peindre la tyrannie sous un jour odieux. Ils se plaisaient à lui prêter tous les défauts, à l'accabler sous les reproches les plus graves, et, directement ou non, ce sont eux qui ont inspiré les auteurs qui, même lorsqu'ils n'étaient pas à proprement parler des partisans de l'aristocratie, ont rapporté tant de traits de cupidité et de cruauté des tyrans et ont porté sur le régime les jugements les plus défavorables. [85]

---

80. *Eco.*, XXI, 12.

81. *Rép. des Lac.*, XIV, 8.

82. *Cyr.*, I, 3, 18. Il présente, d'ailleurs, la tyrannie comme le moins durable des régimes (Ibid., I, 1, 1). Cf. Aristote, *Pol.* VIII (V), 9, 23.

83. Cf. *Hiéron*, I, 22. II, 17. III, 5. IV, 11. V, 2.

84. Aristote, *Pol.*, III, 6, 2. VIII (V), 8, 7.

85. Cf. Hérodote, III, 39 (pillages et rapts commis par Polycrate); III, 48 (jeunes gens de Samos envoyés par Polycrate à Alyatte pour être faits eunuques); III, 80 (orgueil et envie du tyran; il met à mort sans jugement et fait violence aux femmes). Eschyle, *Prométhée enchaîné*, 149-150; 323-324; 939. (Il est permis de considérer comme autant d'allusions à la tyrannie ces vers où le règne de Zeus est présenté comme le triomphe de l'arbitraire). Thucydide (I, 17) peint les tyrans soucieux seulement de leur personne, de leur maison et de leurs intérêts. Euripide, par la bouche de Thésée (*Suppliantes* 429 sq.; 444 sq.) flétrit le tyran, qui fait le malheur d'une cité, parce qu'il est le maître de la loi, qu'il met à mort les meilleurs citoyens et qu'il se livre à des violences sur les jeunes filles. Voir aussi *Ion*, 621 sq. (Parfois, il est vrai, il arrive au poète de louer la tyrannie: cf. *Troyennes*, 1169; *Phéniciennes*, 524 sq. Par là il encourt les reproches de Platon, *Rép.*, 568 b). Platon représente le tyran comme un homme littéralement possédé par l'amour sensuel, l'ivrognerie et la folie (*Rép.*, 573 c); qui, pour satisfaire ses désirs forcenés recourt à toute sorte de fraudes et de violences (Ibid., 573 e); dont l'âme appartient à la dernière espèce des âmes déchues (*Phèdre*, 248 e). Aristote, qui viendra après, ne fera pas preuve d'une sévérité moindre. Il déclare, entre autres choses, que la tyrannie est le pire et le plus funeste des régimes (*Pol.*, VI (IV), 2, 2. *Eth. à Nicom.*, VIII, 10, 2), car elle réunit les défauts de l'oligarchie et de la démocratie extrêmes (*Pol.*, VIII (V), 8, 1); que le tyran

Les sentiments de Xénophon à l'égard de la tyrannie sont, pour une bonne part, ceux des partisans de l'aristocratie.

3. Le point de vue du Socratique.

Socrate avait le respect des lois, comme le prouve sa conduite au moment du procès des Arginuses,[86] d'abord, et sous le régime des Trente,[87] ensuite. En outre, il souhaitait que la politique devînt quelque chose de rationnel. Il ne pouvait donc pas être partisan d'un régime où le caprice du souverain tenait lieu de loi, d'un régime qu'il jugeait contraire à la justice et la raison.

Il est infiniment probable que Socrate ne fut pas étranger à cette condamnation de la tyrannie qu'on trouve dans les *Mémorables* et que nous avons signalée plus haut.[88] Sur ce point, l'accord est parfait entre l'enseignement de Socrate et les goûts personnels de Xénophon, ou, si l'on préfère, l'enseignement de Socrate agit dans le sens des goûts personnels de Xénophon. Ce dernier, on le sait, était ennemi de la méthode de contrainte et de violence, il était partisan de la méthode de persuasion, qui permet d'obtenir l'obéissance volontaire.[89] Or, n'était-ce pas sur la violence et la contrainte que reposait la tyrannie ? Certes, il est toujours permis de croire que, au moins dans une certaine mesure, Platon et Xénophon ont prêté à leur maître leurs propres idées. Toutefois, lorsqu'ils sont d'accord, on a le droit de conclure que tous deux s'inspirent également de l'enseignement de Socrate. Or, tel est bien le cas de la tyrannie.

Nous ne pensons pas, quant à nous, que Xénophon ait écrit l'*Hiéron* pour rivaliser avec Platon sur le sujet de la tyrannie. Le fait qu'il ait composé un *Banquet*, comme Platon, ne prouve rien ici. Quelle qu'ait pu être sa vanité d'auteur, Xénophon se connaissait assez lui-même — selon le précepte socratique — pour ne pas s'imaginer qu'il pourrait brosser un tableau aussi vivant et aussi expressif que l'avait fait Platon,[90] des malheurs du tyran. Les intentions de Xénophon, nous le verrons plus

---

ne gouverne que dans son intérêt (*Pol.*, VI (IV), 8, 3. VIII (V), 8, 6. III, 5, 4. *Eth. à Nicom.*, V, 6, 5). ARISTOTE sait cependant se montrer impartial envers Pisistrate (*Constit. d'Athènes*, XVI, 12).

86. *Hell.*, I, 7, 15. *Mém.*, I, 1, 18; IV, 4, 2. Cf. aussi PLATON, *Apol. de Soc.*, 32 b.

87. *Mém.*, IV, 4, 3. PLATON, *Apol.*, 32 c.

88. Cf. supra, p. 16.

89. Cf. LUCCIONI, *Les idées pol. et soc. de Xén.*, p. 235. Voir aussi notre commentaire (notes à VII, 5 et XI, 12).

90. *Rép.*, 566 d, 568 a, 571 a, 580 c.

loin,[91] n'étaient pas tout à fait celles de Platon. Tous deux cependant se sont souvenus des propos que Socrate avait tenus devant eux; ils ont puisé à la même source. C'est par là surtout que s'expliquent les ressemblances qu'on relève entre la *République* et l'*Hiéron* et dont voici les principales :

PLATON — *République*	XÉNOPHON — *Hiéron*
Le tyran se débarrasse de tous les hommes de valeur, 567 b.	Le tyran a peur des hommes vaillants, habiles et justes et il les supprime, V, 1-2.
Le tyran vit avec des gens méprisables, 567 d.	Le tyran emploie des scélérats, des débauchés, des gens serviles, V, 2.
Il est obligé d'avoir des gardes nombreux et fidèles, recrutés parmi les étrangers et les esclaves, 567 d e.	La même idée est exprimée par Xénophon, V, 3. VI, 4-5.
Le tyran puise dans les trésors sacrés pour subvenir à ses dépenses, 568 d.	Le tyran dépouille les temples des dieux et les hommes, et il est forcé de le faire pour se procurer l'argent dont il a besoin, IV, 11.
Le tyran est entouré de flatteurs, 575 d.	Les louanges qu'on donne aux tyrans sont dictées par la flatterie, I. 15.
Il ne connaît ni liberté, ni amitié véritables, 576 a. Il n'a pas d'amis, 580 a.	Le tyran ignore l'amitié et l'affection familiale, III, 7-9.
Il est l'homme le plus malheureux, 576 c; 578 c.	La même idée ressort de toute la première partie de l'*Hiéron*. Cf. en particulier I, 8; II, 6; V, 1; VIII, 10; 12-13.
Platon considère que le tyran est l'homme le plus malheureux, si l'on parle selon la vérité; quant à la foule, ses avis sont partagés, 576 c.	Xénophon oppose au jugement du vulgaire, qui croit le tyran heureux, parce qu'il s'en tient aux apparences, celui des sages qui jugent par l'intelligence, II, 3-5.
Le tyran ne peut ni voyager, ni satisfaire sa curiosité, 579 b.	Le tyran ne peut pas partir en voyage ni se rendre aux grandes fêtes publiques, I, 11.
Il est incapable de satisfaire tant soit peu ses désirs, 579 e.	Il n'est pas vrai que les désirs du tyran soient plus vite satisfaits que ceux du simple particulier, IV, 7.

Il éprouve une frayeur continuelle, 579 e.	Le tyran est rempli de crainte, VI, 3-5; 8.

Nous ne pensons pas toutefois qu'il faille absolument exclure l'hypothèse qui consisterait à croire que Xénophon, sans imiter Platon de propos délibéré, se serait cependant souvenu de certains passages de la *République* et s'en serait servi pour la peinture de la condition du tyran. Il faut reconnaître, en effet, que, dans l'ensemble, cette peinture conviendrait plutôt au règne de Denys le Jeune — que Platon connaissait bien — qu'à celui d'Hiéron.

3. *Le point de vue du laconisant ?*

Faut-il voir aussi dans les idées de Xénophon sur la tyrannie comme une nouvelle preuve de l'influence exercée par Sparte sur l'esprit de notre auteur ? Il admirait Sparte, parce qu'il y trouvait — ou croyait y trouver — des institutions conformes à ses préférences naturelles; en retour, Sparte, avait, jusqu'à un certain point, modelé sa pensée. N'y avait-il pas là un fait capable de déterminer, dans une certaine mesure, son attitude politique, même sur le point particulier de la tyrannie ? N'était-il pas naturel que l'admirateur de Sparte, c'est-à-dire d'une cité où la loi était toute puissante et où le respect de la loi était considéré comme la vertu primordiale,[92] jugeât sans indulgence un système où il n'y avait point de lois véritables, puisqu'en définitive le tyran pouvait toujours imposer sa volonté ? En d'autres termes, l'hostilité à l'égard de la tyrannie aurait pu être une conséquence logique du laconisme.

Mais la logique est une chose et les nécessités de la politique en sont une autre. Si les Spartiates avaient été au VIe et au Ve siècle les ennemis des tyrannies, comme certains actes de leur politique extérieure tendent à le prouver, et comme certains auteurs grecs l'affirment,[93] c'était du passé

91. Cf. infra, p. 21-28.

92. Cf. Luccioni, op. cit., p. 131.

93. Cf. Thucydide, I, 18. Aristote, *Pol.*, VIII (V), 8, 18. Plutarque, *De la malign. d'Hérod.*, 21, p. 859 d. Hippias fut chassé d'Athènes par une armée lacédémonienne (Hérod., V, 64-65. Thucyd., VI, 59. Aristote, *Const. d'Ath.*, XIX, 5-6). Toutefois, Glotz (*Hist. gr.*, I, p. 249) pense que l'intervention de Sparte contre Polycrate de Samos (Hérod., III, 54-56) et contre Hippias ne prouve pas que cette cité fût systématiquement l'ennemie des tyrans. Il fait remarquer avec raison que dans la suite les Spartiates songèrent à ramener Hippias à Athènes (Hérod., V, 90-94).

au temps de Xénophon et les Spartiates étaient maintenant les alliés du tyran de Syracuse. [94]

On peut donc dire, en somme, que si le laconisme de Xénophon n'était pas fait, en théorie, pour lui inspirer l'amour de la tyrannie, dans la pratique il ne devait cependant pas le conduire à une hostilité permanente et systématique à l'égard des tyrans. En cette matière, Xénophon était aussi opportuniste que ses amis de Lacédémone.

VI. — LES INTENTIONS DE XÉNOPHON DANS L'*HIÉRON*

Quoi qu'il en soit, les sentiments de Xénophon à l'égard de la tyrannie, tels qu'ils s'expriment dans le reste de son œuvre, et parfois aussi dans *l'Hiéron* lui-même, ne sauraient suffire à expliquer la composition de ce dernier ouvrage. L'*Hiéron*, en effet, procède d'intentions précises, qu'il n'est pas malaisé, selon nous, de déterminer.

A. — Contre une recrudescence de l'esprit tyrannique

Il s'est produit au cours du IVe siècle une véritable recrudescence de l'esprit tyrannique. [95] Si jadis la tyrannie était née du besoin que le peuple avait éprouvé de se donner un défenseur et un chef, si elle avait marqué un épisode de la lutte entre le peuple et l'aristocratie, maintenant elle était le fruit de l'individualisme exaspéré, de l'envie, que pouvait avoir un esprit supérieur, de se mettre au-dessus des lois et de confisquer le pouvoir. Déjà, pendant la guerre du Péloponnèse, les Athéniens, pleins de méfiance, avaient tendance, au dire d'Aristophane, à voir partout chez eux des tyrans ou de futurs tyrans. [96] Plus tard, Aristote soulignera le fait que les hommes ont pris l'habitude de ne pas supporter l'égalité, mais de ne chercher que le pouvoir. [97]

Rien de plus caractéristique, à cet égard, que l'existence d'un Jason

94. Cf. supra, note 47. Ils étaient, parfois aussi, les amis des tyrans thessaliens : Lycophron de Phères (Diodore, XIV, 82 sq.) et Polydamas de Pharsale (*Hell.*, VI, 1, 2).

95. Sur le renouveau de la tyrannie au IVe siècle voir Glotz, *Cité gr.*, p. 452.

96. *Oiseaux*, 1074. *Lysistrata*, 619. *Guêpes*, 488 sq. *Thesmophories*, 338.

97. *Pol.*, VI (IV), 9, 12. « Ce qui importe avant tout, c'est la réussite personnelle », « le déploiement de l'ἀρετή de l'homme », dit M. J. Humbert, qui souligne le manque de scrupules des hommes politiques du temps, dont Alcibiade est le modèle. (*Platon et la politique réaliste de son temps.* Bull. de l'Assoc. G. Budé, n° 29, octobre 1930, p. 14).

de Phères, dont Xénophon nous expose les vastes projets, [98] et dont les meurtriers furent reçus partout en Grèce avec des honneurs, parce que les Grecs « redoutaient de le voir devenir tyran. » [99] C'était un personnage du même genre, quoique de moindre envergure, qu'Euphron de Sicyone; pour se justifier de son crime, un de ses assassins déclara qu'Euphron était un tyran. [100] Ce n'étaient, d'ailleurs, pas des exceptions en ce IVe siècle où Isocrate disait que le pouvoir absolu est parmi les biens divins et humains le plus grand, le plus splendide et le plus enviable. [101] Faut-il rappeler, outre Denys de Syracuse et Evagoras de Chypre, Lycophron de Phères,[102] Timophanès de Corinthe,[103] Cléarchos d'Héraclée [104] et Hermias d'Atarnée?[105] Isocrate avait donc raison de signaler dans son *Archidamos* un renouveau de la tyrannie. [106]

Il existe, au surplus, un rapport incontestable entre l'enseignement des sophistes et le développement de l'esprit tyrannique au IVe siècle. Les sophistes, en effet, habituaient leurs élèves au mépris des lois. Dans le *Gorgias*, par exemple, on voit Calliclès opposer la loi, qui est l'œuvre des faibles et se propose l'intérêt des faibles, à la nature, qui veut que le plus capable l'emporte. [107] De même Polos admire les orateurs parce que, comme les tyrans, ils peuvent faire périr, dépouiller ou exiler qui leur semble bon. [108]

Le développement de l'esprit tyrannique avait même atteint l'école platonicienne. En fait, Dion a été un tyran, [109] et un tyran à système; quant à Callippos, à l'instigation de qui il fut assassiné en 354, il avait,

---

98. *Hell.*, VI, 1, 2; 19.

99. Ibid., VI, 4, 32. Il faut entendre: tyran de la Grèce, puisque Jason était déjà tyran de Phères.

100. Ibid., VII, 3, 8; 11.

101. *Evagoras*, 40. Tout en tenant compte du fait que l'*Evagoras* est un éloge (cf. 8), on peut dire que dans cette phrase l'auteur exprime bien la pensée de nombre de ses contemporains.

102. *Hell.*, II, 3, 4. Voir aussi Philippos de Thèbes (Ibid., V, 4, 2), Archias et Hypatès (Ibid., VIII, 3, 7).

103. ARISTOTE, *Pol.*, VIII (V), 7, 9. CORN. NÉPOS, *Timoléon*, 1. DIOD. DE SICILE, XVI, 65. PLUTARQUE, *Timoléon*, 4-7.

104. DÉMOSTH., *C. Lept.*, 84.

105. DÉMOSTH., *Phil.*, IV, 32. DIOD. DE SICILE, XVI, 52, 3.

106. *Archidamos*, 66 (voir la note de l'édition Mathieu).

107. *Gorgias*, 483 b, c, d; 490 a.

108. Ibid., 466 b, c. Pour l'opposition établie par les sophistes entre la loi et la nature, cf. PLATON, *Protag.*, 337 d; ANTIPHON LE SOPHISTE, *Sur la vérité*, 4, éd. Gernet.

109. PLUTARQUE, *Dion*, 52-53.

quoique Platon s'en défende, [110] fréquenté l'Académie, qu'il compromettait aux yeux du public, comme Critias et Alcibiade avaient compromis le socratisme.

Ainsi, les aspirants à la tyrannie ne manquaient pas et c'est Xénophon lui-même qui nous l'apprend. Son Simonide, en effet, s'étonne d'entendre dire par Hiéron que les tyrans sont malheureux; il demande alors comment il se fait, dans ces conditions, que beaucoup de gens désirent devenir tyrans, « et cela, dit-il, parmi les gens qui passent pour être les plus capables. » [111]

C'est contre cette recrudescence de l'esprit tyrannique que Xénophon a entrepris de lutter. Mais, au lieu de composer un pamphlet contre la tyrannie, de chercher à provoquer dans l'opinion publique un redoublement d'hostilité à son égard, de prononcer contre le régime une condamnation sans appel, au nom de la morale, il a préféré user d'un autre procédé qui lui paraissait plus habile et plus efficace. Ce procédé ne surprend pas, employé par un auteur qui prône toujours la méthode de persuasion. Il consiste à se placer au point de vue du tyran lui-même, bien plus, à faire parler le tyran lui-même. C'est le tyran, que Xénophon charge de détromper ceux — et ils sont nombreux — qui jugent que la tyrannie est une condition enviable. A ceux qui sont avides de jouissances, l'Hiéron de Xénophon montre que le tyran goûte les plaisirs de toute sorte moins que les particuliers; à ceux qui sont ambitieux, il montre que le tyran n'est pas l'homme le plus capable de concevoir et d'exécuter les plus grands projets.

B. — Transformation de la tyrannie en royauté

Mais Xénophon a pensé qu'il ne suffisait pas de détourner de leur dessein les aspirants à la tyrannie. D'abord, il n'était pas sûr de voir ses efforts aboutir. Et puis, en admettant même qu'ils fussent couronnés de succès, Xénophon ne pouvait pas empêcher qu'il y eût déjà des tyrans. Qu'on le voulût ou non, la tyrannie était un état de fait, dont un esprit réaliste ne pouvait pas ne pas tenir compte.

D'autre part, il faut bien reconnaître que chez Xénophon la sévérité à l'égard de la tyrannie s'accompagnait de l'admiration pour l'homme énergique qui détient le pouvoir politique, et sans doute cette admiration était-elle plus grande encore que Xénophon ne l'avouait. Elle apparaît, en tout cas, dans les *Mémorables*, quand il déclare que l'art de commander est l'art royal [112], que gouverner l'Etat est l'œuvre la plus importante de

110. *Lettre VII*, 333 e.
111. *Hiér.*, I, 9.
112. *Mém.*, IV, 2, 11.

toutes[113] et que vouloir gouverner l'Etat est le plus beau des projets humains[114]; quand il affirme qu'être un chef c'est être plus libre que les autres et avoir de plus grandes possibilités d'action[115]; quand il souligne les satisfactions que l'on goûte lorsqu'on se prépare à exercer le pouvoir, puis lorsqu'on l'exerce.[116] Cette admiration se manifeste aussi dans la *Cyropédie*.[117] Dans les *Helléniques* Xénophon se montre favorable à Jason, dont il peint les qualités.[118] C'est bien d'un homme supérieur que Xénophon attend la réorganisation politique et sociale du monde : cet homme, il l'appelle de tous ses vœux;[119] puis, comme il lui arrive cependant d'en avoir un peu peur, il veut prendre des précautions, il multiplie à l'adresse de son héros les conseils d'ordre moral et les préceptes de l'art de régner. M. Mathieu fait, d'ailleurs, remarquer avec raison que les théoriciens politiques du temps ont hésité, à l'égard de la monarchie, entre l'admiration et la condamnation.[120]

Enfin, on ne doit pas oublier que Xénophon avait formé le projet de fonder sur les bords du Pont-Euxin une cité dont il aurait été le τύραννος et que s'il dut y renoncer ce fut bien malgré lui.[121]

C'est donc aux tyrans[122] que Xénophon s'adresse dans la seconde partie de l'*Hiéron*, pour leur montrer qu'ils peuvent connaître le bonheur en faisant celui de leurs sujets, par une politique bienveillante et habile. Il ne demande pas la suppression violente d'un régime jugé mauvais, mais il expose les moyens d'améliorer ce régime et même d'en faire un régime excellent. Ce qu'il préconise, en fin de compte, c'est une transformation de la tyrannie en royauté.

A première vue, une pareille transformation paraissait diffcile. Xénophon ne s'était-il pas efforcé de distinguer les deux régimes l'un de l'autre, en soulignant l'opposition qu'il voyait entre la royauté, acceptée par le

---

113. Ibid., IV, 2, 2.

114. Ibid., III, 6, 2.

115. Ibid., II, 8,4.

116. Ibid., II, 1, 18-19.

117. *Cyr.*, I, 6, 7-8.

118. *Hell.*, VI, 1, 6.

119. A. Thibaudet (*La campagne avec Thucydide*, p. 201) écrit que la conclusion implicite de Thucydide c'est « qu'un empire ne pouvant être fondé ni gouverné par une cité, il ne peut l'être que par un homme, une dynastie, une monarchie ». Il n'est pas sûr que telle ait été la pensée de Thucydide; mais, pour celle de Xénophon, il n'y a aucun doute possible: sa *Cyropédie* le prouve assez.

120. Isocrate, *Discours*, t. II, p. 98, note. Cf. Mathieu, *Les idées politiques d'Isocrate*, p. 132.

121. *Anab.*, V, 6, 15. VI, 4, 7.

122. Cf. infra, p. 32.

peuple et conforme aux lois, et la tyrannie, imposée par la violence et ne connaissant d'autre loi que le caprice du souverain ? [123]

Pour Xénophon, d'ailleurs, il ne s'agissait pas d'une distinction purement théorique, destinée à satisfaire les exigences d'un esprit soucieux de précision. L'auteur de la *Cyropédie* avait intérêt à montrer qu'il y avait monarchie et monarchie, à empêcher que l'on confondît une royauté comme celle de son Cyrus avec un régime de violence et d'arbitraire. Dans sa pensée, rien n'aurait été plus préjudiciable à son œuvre de propagande monarchiste qu'une pareille confusion. [124]

Xénophon devait avoir une autre préoccupation. Il devait craindre qu'une fois constituée une monarchie analogue à celle dont il avait tracé le tableau, l'influence de l'Orient ne se fît sentir sur l'esprit du souverain, sous sa forme la plus pernicieuse. Une fois que le souverain grec du nouvel empire serait installé sur le trône des Achéménides, ne risquait-il pas de prendre leurs habitudes, de se laisser aller à commettre les mêmes fautes qu'eux, de devenir à son tour un mauvais souverain ? [125] Il fallait éviter à tout prix qu'après la conquête de l'Asie le pouvoir du souverain ne connût plus de bornes. Or, Xénophon voyait les conséquences fâcheuses du pouvoir personnel, lorsque rien ne vient le restreindre et que tout dépend du seul souverain. C'est pour cette raison que dans la *Cyropédie* il juge nécessaire d'inculquer au prince cette idée qu'il doit obéissance à la loi, de lui donner, en un mot, une éducation telle qu'elle puisse le retenir de se transformer en tyran. Quand, dans la *Cyropédie*, il oppose une fois de plus la royauté et la tyrannie, il ne parle plus du consentement des sujets, comme il l'avait fait dans les *Mémorables*. Il lui suffit sans doute d'avoir dit, au premier chapitre, que Cyrus, c'est-à-dire le roi parfait, était obéi volontairement [126]. La domination de Cyrus est telle que les vaincus

---

123. *Mém.*, IV, 6, 12.

124. PLATON, de son côté, écrit dans le *Politique* (276 e) que c'est une sottise de confondre le roi et le tyran, alors qu'ils sont si différents et par eux-mêmes et par leur façon respective de gouverner. ARISTOTE opposera ces deux formes de la monarchie: celle qui est soumise à un certain ordre, la royauté, et celle qui ne connaît pas de limites, la tyrannie. (*Rhéto.*, 1356 a). Voir aussi l'opposition établie entre τυραννεῖν et ἄρχειν (= être un vrai chef) par ISOCRATE (*Sur la Paix*, 91).

125. PLATON considère comme une cause de la décadence de la Perse le despotisme de ses souverains, qui ont restreint à l'excès la liberté des peuples. *Lois*, 697 d.

126. Les Grecs ne faisaient pas toujours la distinction. Cf. HÉRODOTE, III, 80. ISOCRATE, pour désigner Nicoclès, emploie tantôt le mot de βασιλεύς (*A Nicoclès*, 1, cf. aussi 2, 6, 9, 11), tantôt celui de τύραννος (4). ESCHINE (*C. Timarque*, 4-5) pour désigner le régime où un seul gouverne n'emploie que le mot τυραννίς et affirme que ce régime est caractérisé par l'absence de lois. Cf. SCHARR, *Xen. Staats und Gesell. ideal*, p. 140 sq.

l'acceptent sans peine; quant aux vainqueurs, ils obéissent, convaincus de la supériorité de leur roi et de l'intérêt qu'il y a pour eux à le suivre. Xénophon se contente donc, dans la *Cyropédie*, de souligner la différence qui existe entre le roi, qui a des droits égaux à ceux des autres Perses, et le souverain mède, qui s'est rendu maître absolu de toutes choses et s'inspire de maximes tyranniques. [127]

Il n'est pas sans intérêt de remarquer dans ce passage de la *Cyropédie*, le rapprochement des mots δεσπότης et τυραννικόν. A la notion grecque du tyran vient s'ajouter une autre, assez voisine, mais de caractère oriental, celle du despote, du maître dont la volonté fait la loi, sans que subsiste aucune garantie pour les sujets. Quoi de plus semblable, d'ailleurs, au despotisme oriental que la tyrannie ? Les mots δεσπότης et τύραννος ne se trouvent-ils pas employés ensemble dans Platon, [128] et Aristote ne rapproche-t-il pas la royauté orientale et la tyrannie ? [129]

Et cependant, si grande que fût aux yeux de Xénophon la différence existant entre la royauté et la tyrannie, quelque souci qu'il eût d'empêcher la future royauté de dégénérer en tyrannie, il a cru qu'il était possible de transformer une tyrannie en royauté.

Il l'a cru, parce que, surmontant sa défiance première, il aimait mieux, en fin de compte, voir le pouvoir confié à un homme qu'à une assemblée; n'avait-il pas, d'ailleurs, conservé l'esprit militaire ? [130] Il l'a cru, parce qu'il se disait aussi — et cette fois il raisonnait en philosophe, disciple de Socrate — que ce qui fait le gouvernant c'est la science, [131] et que par suite on pouvait accepter un tyran, à condition qu'il sût gouverner. Il l'a cru aussi, parce qu'il espérait qu'il se rencontrerait un souverain que la tyrannie n'aurait pas encore corrompu et qui, par conséquent, pourrait accepter certains conseils, un souverain assez intelligent, en outre, pour comprendre qu'il serait lui-même le premier bénéficiaire de la transformation qu'on lui proposait. Il l'a cru enfin, parce qu'il avait confiance dans la philosophie, parce qu'il espérait qu'il y aurait un jour un philosophe ayant assez d'ascendant sur un souverain pour déterminer celui-ci à gouverner selon d'autres principes, plus conformes à la justice et à la raison. Assurément, cet espoir de trouver un philosophe capable de convertir un tyran n'est pas explicitement exprimé par Xénophon, et il ne pouvait guère l'être, étant donné le genre littéraire, genre impersonnel, qu'il avait choisi pour faire sa propagande. Mais cet espoir, pour être implicitement contenu dans l'*Hiéron*, n'en est pas moins réel. Si Xénophon

127. *Cyr.*, I, 3, 18.
128. *Lois*, 859 a.
129. *Pol.*, III, 9, 3.
130. Cf. Scharr, op. cit., p. 297-298.
131. *Mém.*, III, 9, 10.

ne l'avait pas eu, il n'aurait pas écrit l'*Hiéron*. Il n'était pas homme à composer un ouvrage qu'il n'aurait pas cru destiné à exercer quelque influence.

Au surplus, la doctrine était toute prête. Qu'il s'agît de former un souverain en lui donnant une éducation appropriée au rôle qu'il devait jouer — ce qui était l'objet de la *Cyropédie* — ou d'amener un souverain régnant à entreprendre une réforme politique — ce qui était l'objet de l'*Hiéron* — dans un cas comme dans l'autre, la philosophie, ou, pour mieux dire, une philosophie d'inspiration socratique, indiquait les règles fondamentales d'une bonne organisation politique.

Si l'influence de la philosophie sur les idées politiques est moindre chez Xénophon que chez Platon, parce que le premier est d'abord un soldat, un homme d'action, tandis que le second est resté un pur intellectuel, cependant Xénophon a pensé lui aussi que la réorganisation du monde gréco-asiatique serait l'œuvre d'un prince qui mettrait en pratique les leçons d'un philosophe. [132]

L'auteur d'une lettre attribuée à Platon déclare que « la sagesse et le pouvoir sont faits naturellement pour s'unir », qu'ils « se poursuivent mutuellement, se recherchent et s'assemblent ». [133] Si cette phrase ne s'applique pas en tout point à ce que furent réellement les relations entre les souverains et les intellectuels au IVe siècle, du moins traduit-elle bien les aspirations des intellectuels de cette époque. Platon, Isocrate et Xénophon n'ont-ils pas voulu, en effet, être les éducateurs et les conseillers des princes ?

Platon se rend à trois reprises en Sicile, auprès de Denys l'Ancien et de Denys le Jeune, pour les amener à partager ses vues en matière de gouvernement. [134] Isocrate, qui est à la recherche d'un chef pour la réalisation de son programme panhellénique, essaye de convaincre Jason, Alexandre de Phères, Denys l'Ancien, Archidamos et Nicoclès. [135]

Xénophon, empêché par les circonstances, d'abord de jouer un rôle politique à Athènes, [136] puis de fonder une cité sur les bords de l'Euxin, [137]

---

132. Allant jusqu'au bout de ses principes, PLATON affirme que les maux du genre humain ne prendront fin que si les philosophes deviennent rois ou si les rois et les souverains deviennent des philosophes. (*Rép.*, 473 d. Cf. aussi *Lettre VII*, 326 b).

133. *Lettre II*, 310 e. L'authenticité de cette lettre est rejetée par Souilhé (Introd. aux *Lettres* de Platon, p. LXXXI).

134. *Lettre VII*, 326 b; 328 c; 331 d. Remarquons que l'on trouvait aussi à Syracuse Eschine le Socratique et Aristippe de Cyrène. (Cf. Diog. Laër., II, *Vie d'Eschine*, *Vie d'Aristippe*).

135. Cf. MATHIEU, *Les idées polit. d'Isocrate*, p. 98-111.

136. Cf. LUCCIONI, op. cit., p. 18; 52.

adopte une attitude un peu analogue à celle de Socrate. Au lieu, en effet, de s'occuper lui-même de politique, Socrate s'appliquait à former des hommes capables de s'en occuper[138]; de même, Xénophon, écarté des affaires et ayant perdu confiance dans les institutions politiques de son temps, attend l'homme providentiel, sans trop savoir encore d'où il viendra; c'est pour l'usage de cet homme providentiel qu'il prépare une *Cyropédie* et un *Hiéron*, c'est-à-dire, en fin de compte, des recueils de principes de gouvernement. D'ailleurs, si les deux ouvrages procèdent d'une intention semblable, il faut ajouter que l'un complète l'autre. La *Cyropédie*, en effet, montre comment peut se constituer la royauté parfaite, grâce à un souverain que la naissance destinait seulement à gouverner un Etat d'assez faible importance, mais qui devient, par la conquête, le maître d'un puissant empire. L'*Hiéron* montre comment cette royauté peut se constituer en partant d'une tyrannie. Dans un cas comme dans l'autre, ce qui compte avant tout, ce sont les qualités personnelles du souverain; peu importe qu'il tienne son pouvoir de l'hérédité ou qu'il s'en soit emparé par un coup d'Etat.

VII. — AUTOUR DE L'*HIÉRON*

Assurément, l'idée d'établir une bonne monarchie, en transformant une tyrannie en royauté, n'était pas absolument originale. Isocrate, par exemple, bien qu'il ne fût pas foncièrement monarchiste, y avait déjà songé, et dans son œuvre se trouvent exposés certains principes, qui, mis en application, étaient bien de nature à rendre possible et à préparer cette transformation. En particulier, l'influence du discours *à Nicoclès* sur l'*Hiéron* paraît indéniable. Ainsi Isocrate y déclare que c'est l'affection qui doit régler les rapports du souverain et de ses sujets. [139] Il conseille au souverain de réserver les honneurs aux meilleurs, [140] et de développer l'activité de ses sujets. [141] Sans doute, ces conseils ressortent-ils déjà d'une lecture de la *Cyropédie*, et parfois même sont-ils énoncés d'une manière explicite dans cet ouvrage, qui résume le mieux la pensée politique de Xénophon. [142] Mais, bien que ces conseils correspondent tout à fait au tempérament personnel de Xénophon, rien n'empêche de croire à une influence isocratique s'exerçant sur la *Cyropédie*. En tout cas, ce n'est

137. Cf. supra note 121. Voir aussi SCHARR, op. cit., p. 92.
138. *Mém.*, I, 7, 15.
139. *A Nicoclès*, 15.
140. Ibid., 15. Voir aussi *Nicoclès*, 15.
141. *A Nicoclès*, 18.
142. Voir en particulier *Cyr.*, VII, 5, 77-78. VIII, 1, 29. VIII, 2, 1; 7; 22. VIII, 4, 4-5; 36.

pas la chronologie admise par nous qui s'y oppose.[143] C'est pourquoi nous pensons que la lecture des œuvres d'Isocrate n'eut d'autre résultat que de confirmer Xénophon dans ses opinions.

Quant à Platon, il avait d'abord montré dans la *République*[144] par quelle suite de dégradations les Etats passent de la royauté ou de l'aristocratie à la timocratie, puis de là à l'oligarchie, de celle-ci à la démocratie et enfin à la tyrannie, c'est-à-dire au plus mauvais des régimes. Ensuite, dans le *Politique*,[145] il retenait pour seul critère véritable d'un bon gouvernement la science du chef, que ce chef s'appuyât ou non sur des lois, qu'il fût agréé ou subi. Dès lors, la tyrannie cessait d'être mauvaise, si le tyran possédait la science du gouvernement. Ce dernier ouvrage, probablement un peu antérieur à l'*Hiéron*,[146] prouve donc qu'il s'était produit une évolution dans la pensée de Platon, qui commençait à perdre un peu de son hostilité violente à l'égard de la tyrannie.

Mais Platon ne s'en est pas tenu là. Dans sa *Lettre VIII*, il propose à ses amis siciliens de transformer la tyrannie en royauté.[147] Enfin dans les *Lois*, il considère que c'est de la tyrannie que peut sortir la meilleure constitution pour un Etat, lorsqu'un tyran jeune, intelligent et doué de qualités morales, est d'accord avec un législateur éminent;[148] il ajoute que cette opération est aisée, car, pour transformer les mœurs de l'Etat, le tyran n'a qu'à donner l'exemple.[149] Assurément, bien que la *Lettre VIII* soit postérieure à l'*Hiéron* et bien qu'il soit permis de croire qu'il en est de même des *Lois*,[150] il n'est pas nécessaire de voir dans ces deux ouvrages l'influence déterminante de Xénophon. Les circonstances de la vie de Platon suffisent, en effet, à expliquer ses idées. En tout cas, il est intéressant de constater que Platon et Xénophon sont d'accord sur

---

143. M. Mathieu pense que le discours *A Nicoclès* a été composé aux environs de 370 (Isocrate, *Discours*, t. II, notice, p. 92). Pour la *Cyropédie* nous admettons qu'elle date de la période allant de 369 à 362. Cf. Luccioni, op. cit., p. 204.

144. *Rép.*, VIII et IX. Pour la *République* nous adoptons la date moyenne de 375. (Cf. Diès, Introd. à la *Rép.*, éd. E. Chambry, p. cxxxviii).

145. *Politique*, 396 b.

146. Entre 367 et 361 selon Barker, *Greek political theory*, p. 271. Pour la date de l'*Hiéron*, cf. infra, p. 34.

147. *Lettre VIII*, 354 a, b, c. Cf. aussi la *Lettre III* (315 d, 319 c) attribuée à Platon, à tort selon Souilhé (*Lettres* de Platon, Introd., p. lxxxiii sq.).

148. *Lois*, 709 e; 710 d.

149. Ibid., 711 b, c.

150. La *Lettre VIII* doit être datée de 353 ou 352 (cf. éd. Souilhé, notice, p. lviii). Pour le traité des *Lois* la date de 357-354 a été proposée (cf. Raeder, *Platons philosophische Entwickelung*, p. 396). En tout cas, on s'accorde à y voir un ouvrage composé par Platon dans la dernière partie de sa vie, probablement

ce point et qu'il y a eu, en somme, tout un courant d'idées, favorable à la tyrannie, dans la mesure où le prince se plierait aux leçons d'un philosophe.

Plus tard, Aristote indiquera, entre autres moyens de sauver une tyrannie, celui qui consiste à la rendre royale. Sans doute est-ce surtout l'influence de Platon que, d'une manière générale, on retrouve dans Aristote. Toutefois, et bien qu'Aristote ne semble pas faire grand cas de l'œuvre de Xénophon,[151] on sent, en lisant certains passages de sa *Politique*, que l'*Hiéron* est passé par là : Aristote conseille au tyran de se faire l'économe plus que le tyran du peuple;[152] d'être le gardien et le trésorier de la richesse publique; [153] de s'appliquer à embellir sa ville, comme s'il en était l'administrateur et non le tyran; [154] d'honorer les gens qui se distinguent dans un domaine quelconque d'activité, de distribuer lui-même les récompenses et de laisser le soin de punir aux magistrats et aux tribunaux [155]; enfin de gagner l'affection de ses sujets. [156]

Mais si d'autres, au IVe siècle, ont songé à une transformation de la tyrannie en royauté, Xénophon a eu du moins le mérite de se la représenter avec une netteté particulière et de montrer d'une façon assez précise comment, selon lui, elle devait se réaliser. Non content, en effet, de croire que le salut, en politique, ne pouvait venir que d'un homme supérieur, il a voulu faciliter la tâche de cet homme.

On ne connaît point de tyran qui, s'inspirant des théories de l'*Hiéron*, se soit réformé lui-même et ait réformé son régime. Cependant, cet ouvrage, s'ajoutant à la *Cyropédie*, contribuait à familiariser les esprits avec l'idée de monarchie. Il présentait aux Grecs sous un jour favorable cette monarchie, qu'au dire d'Isocrate, ils n'avaient pas l'habitude de supporter. [157] Il préparait la voie à la future royauté gréco-orientale, que le monde allait connaître à la fin de ce siècle, en ce sens qu'il accoutumait les gens à se forger l'idéal d'un souverain, doué des plus belles qualités et les employant à faire le bonheur de ses sujets.

VIII. — DATE DE L'OUVRAGE

A quel moment l'*Hiéron* a-t-il été composé ? Alfred Croiset se contente de dire que la date en est inconnue. [158] Quant aux éditeurs du

---

après son retour définitif de Sicile, c'est-à-dire après 360. (Cf. PLATON, *Œuvres complètes*, t. I. Introd. de M. Croiset, p. 10).

151. Cf. LUCCIONI, op. cit., p. 103, n. 172.
152. *Pol.*, VIII (V), 9, 11.
153. Ibid., VIII (V), 9, 12.
154. Ibid., VIII (V), 9, 15.
155. Ibid., id.
156. Ibid., VIII (V), 9, 20.
157. *Philippe*, 107.
158. A. et M. CROISET, *Litt. gr.*, IV, p. 393.

traité, ils sont loin d'être d'accord sur ce point et les dates les plus diverses ont été proposées. Holden croit, [159] après Letronne, [160] que l'*Hiéron* a été écrit entre 404 et 401. Thalheim, se fondant sur l'opinion de plusieurs critiques, de Roquette [161] notamment, place la composition de l'ouvrage entre 387 et 380. [162] Marchant, enfin, propose une date voisine de 359. [163]

Est-il possible d'arriver au moins à une approximation en liant l'une à l'autre les deux questions : quand l'ouvrage a-t-il été composé ? à qui était-il destiné ?

Certains ont pensé que Xénophon avait écrit l'*Hiéron* pour rivaliser avec Platon et présenter à Denys le Jeune le portrait d'un bon monarque. C'est l'opinion notamment de Gomperz, de Wilamowitz et de Münscher. [164] S'il en était ainsi, l'*Hiéron* aurait été composé entre le début de l'année 367, date à laquelle Denys le Jeune succéda à son père, et le printemps de l'année 360, date à laquelle Platon dut se rembarquer définitivement pour la Grèce. [165] Après le retour du philosophe, en effet, on ne pouvait plus espérer convertir le tyran. [166]

On peut aussi se demander si Xénophon ne songeait pas à Jason de Phères. Il faudrait en conclure que l'*Hiéron* a été écrit avant 370, puisqu'à cette date Jason meurt assassiné. [167] Remarquons, à ce propos, qu'il y a plus d'analogie entre la situation de Jason et celle du Cyrus de Xénophon, tous deux souverains d'un Etat continental, tous deux animés du désir de fonder un grand empire en Asie, [168] qu'il n'y en a entre la situation de Jason et celle de l'Hiéron de Xénophon, celui-ci étant maître d'une cité maritime et ne nourrissant pas de projets de conquête. Si enfin on suppose que Xénophon s'adressait aux fils de Jason, [169] c'est la date de 358 qu'il faudrait retenir. [170]

---

159. Edition de l'*Hiéron*, préface.

160. *Biographie universelle*, t. XLI, p. 372.

161. Roquette, *De Xenophontis vita dissertatio*.

162. Thalheim, *Xen. scripta minora*, praefatio, p. xvi.

163. Marchant, *Xenoph. opuscula* (post sigla).

164. Gomperz, *Griechische Denker* (Trad. fr. de Reymond, t. II, p. 136). Wilamowitz, *Platon*, t. I, p. 432; 543. Münscher, *Xen. in der griech. röm. Literatur*, p. 18, n. 3.

165. C. Watermann (*De Xenophontis Hierone dialogo quaestiones*, p. 54 sq.) pense que l'ouvrage a été écrit après 367.

166. Cf. Platon, *Lettre VII*, 350 b. Glotz, *Hist. gr.*, t. III, p. 410.

167. *Hell.*, VI, 4, 32.

168. Ibid., VI, 1, 12.

169. Isocrate leur adressa sa *Lettre VI*.

170. *Hell.*, VI, 4, 35-37. Cf. Hatzfeld, édit. des *Hell.*, t. II, p. 147, note 3.

En réalité, l'*Hiéron* ne nous fournit aucune indication précise qui puisse nous renseigner sur la personne du prince auquel l'auteur destinait son livre. L'*Hiéron*, comme la *Cyropédie*, s'adresse non pas à tel ou tel souverain de l'époque, mais à tout souverain, en général, qui pourrait se trouver dans un cas à peu près semblable à celui du tyran de Xénophon. Si Xénophon a voulu se faire l'éducateur, le conseiller d'un prince, il l'a été *in abstracto*. Il s'est borné à exposer les principes qui lui paraissaient devoir être appliqués. Pour la réalisation de son programme, avec cet optimisme qui était le sien, il a eu confiance en l'avenir.

On aurait tort cependant d'en conclure qu'il faut renoncer à savoir à quel moment fut composé l'*Hiéron*. L'ouvrage, en effet, contient certains passages qui permettent, semble-t-il, de le situer dans le temps.

Ainsi dans l'*Hiéron* [171] Xénophon se montre soucieux de voir les gens s'acquitter au plus vite de leurs taxes de guerre. Certes, Xénophon a toujours attaché une grande importance aux questions financières. [172] Mais s'il y a une époque où il s'y est intéressé d'une façon plus particulière, c'est assurément vers la fin de sa vie, comme le prouve le traité des *Revenus*. Bien plus, l'idée d'augmenter les revenus de l'Etat, idée qui sera à l'origine de ce traité, [173] se trouve exprimée dans l'*Hiéron*, [174] avec bien plus de netteté que dans les *Mémorables*. [175] Dans le même passage de l'*Hiéron*, Xénophon propose d'accorder une récompense à celui qui trouverait une nouvelle source de revenus. Mais qui donc, sinon l'auteur des *Revenus*, songera à procurer de nouvelles ressources à l'Etat athénien ? En outre, développer l'activité de tous dans tous les domaines, stimuler le zèle de ceux qui cherchent des inventions utiles à l'Etat, ce sont là des conseils que Simonide donne à Hiéron. [176] C'est le même esprit qui anime l'auteur des *Revenus*. [177] Quant à la sympathie pour le commerce, c'est un sentiment qui n'apparaît guère dans la *Cyropédie* : Xénophon veut que les enfants et les jeunes gens soient élevés loin des cris et de la grossièreté des marchands. [178] Au contraire, dans l'*Hiéron*, il ne juge pas le commerce indigne des soins du souverain, du moins le commerce en gros (ἐμπορία). Remarquons qu'il ne va pas jusqu'à mettre le commerce sur le même plan que l'agriculture : la différence des termes

171. *Hiér.*, IX, 7.
172. Cf. notamment *Mémor.*, III, 6, 5-6. *Cyr.*, VIII, 1, 9.
173. *Rev.*, I, 1-2.
174. *Hiér.*, IX, 9.
175. *Mém.*, loc. cit.
176. *Hiér.*, IX, 9-10.
177. *Rev.*, IV, 30-32.
178. *Cyr.*, I, 2, 3. Pour le dédain du commerce, voir aussi *Mém.*, III, 7, 6. *Eco.*, IV, 2.

dont il se sert en est la preuve. Il dit, en effet, de l'agriculture qu'elle est « de tous les arts le plus utile », [179] et en parlant du commerce : « Si le commerce lui aussi présente quelque avantage pour l'Etat... » [180] Ces quelques lignes correspondent, en somme, à une période de transition dans l'histoire des idées de l'auteur sur ce sujet. Il a commencé par avoir le mépris du commerce. Maintenant il se prend à considérer son utilité. Le moment viendra où il sera tout à fait favorable au commerce, même au commerce de détail, [181] et où il étudiera les moyens de lui donner le plus d'extension possible. Dans l'*Hiéron*, Xénophon songe à récompenser ceux qui se distinguent dans le commerce et à augmenter le nombre des marchands. [182] Dans les *Revenus*, on le verra de même soucieux de développer le commerce d'Athènes et d'attirer dans cette ville de nombreux marchands. [183] Enfin, non seulement l'*Hiéron* ne contient aucune allusion malveillante, ni même simplement malicieuse, à Athènes, comme on en trouve encore dans la *Cyropédie*, [184] mais Xénophon y propose comme exemple ce qui se passe à Athènes pour les concours de chœurs. [185] L'ouvrage a donc été écrit à un moment où l'auteur s'était, comme le prouve le traité des *Revenus*, pleinement réconcilié avec ses concitoyens. [186]

Pour toutes ces raisons, nous croyons pouvoir dire que l'*Hiéron* appartient à la dernière période de la vie de Xénophon. Est-il possible de fixer une date avec plus de précision ?

La *Cyropédie*, à laquelle Xénophon songeait déjà, et que peut-être aussi il commença, alors qu'il était encore à Scillonte, ne peut avoir été terminée qu'en 362. [187] Or, les deux ouvrages ne sont pas sans rapport l'un avec l'autre. Dans l'un comme dans l'autre, Xénophon demande à un homme supérieur d'organiser l'Etat et de fonder, en fin de compte, sa puissance sur le bonheur de ses sujets. Cependant la *Cyropédie* est un ouvrage complet, en ce sens qu'on y voit d'abord comment le souverain se forme, puis comment il conquiert un vaste empire et enfin comment il l'organise : elle fournit la solution du problème politique à l'intérieur et à l'extérieur. L'*Hiéron* nous montre Xénophon revenant seulement sur le

179. *Hiér.*, IX, 7.
180. Ibid., IX, 9.
181. *Rev.*, III, 13.
182. *Hiér.*, IX, 9.
183. *Rev.*, III, 3-4.
184. *Cyr.*, I, 2, 2; 6 (éducation); I, 3, 10 (liberté de parole); II, 3, 6-8 (égalité des droits); VIII, 8, 6 (sycophantes); VIII, 8, 13 (injustice des jugements); VIII, 8, 15 (vie efféminée); VIII, 8, 16 (décadence militaire).
185. *Hiér.*, IX, 4. Voir aussi IX, 11.
186. Cf. Luccioni, op. cit., p. 283.
187. Pour la perfidie de Rhéomitrès, dont Xénophon parle dans l'épilogue, voir Diodore, XV, 92.

problème politique en ce qui concerne l'intérieur; on y voit comment le grand souverain peut se former d'une façon différente de celle qui était exposée dans la *Cyropédie*. Nous considérons donc l'*Hiéron* comme une sorte d'additif à la *Cyropédie* et cette considération nous détermine à penser que, selon toute vraisemblance, il a été écrit peu de temps après, c'est-à-dire vers 360.

IX. — LE TEXTE

Notre édition de l'*Hiéron* n'est pas le fruit de recherches nouvelles concernant l'établissement du texte. Nous avons eu recours principalement à l'édition de Pierleoni, [188] la plus récente et aussi la plus consciencieuse, semble-t-il. C'est le texte de Pierleoni que nous avons adopté, sauf dans certains cas, assez peu nombreux du reste, et qui seront signalés, où celui de Marchant [189] nous a paru préférable. C'est également Pierleoni que nous avons presque toujours suivi pour l'apparat critique, quand les indications données par les différents éditeurs ne concordent pas. L'édition de Thalheim [190] enfin nous a été parfois d'un certain secours.

Les manuscrits qui nous ont conservé le texte de l'*Hiéron* sont au nombre de vingt-trois, selon Pierleoni, mais seize d'entre eux seulement méritent d'être retenus. Depuis Schenkl, [191] avec quelques différences dans la répartition, on divise ces manuscrits en trois classes.

Thalheim,[192] Marchant [193] et Pierleoni [194] sont d'accord pour considérer que le manuscrit qui est le plus ancien et qui a le plus de valeur est le *Vaticanus* 1335 (A) qui date du XIIe siècle, selon Thalheim, du Xe ou du XIe selon Marchant et Pierleoni. C'est de A que dérivent directement les manuscrits qui composent la première classe, notamment le *Vaticanus* 1950 (B) datant du XVe siècle. Il faut peut-être rattacher à cette classe le *Mutinensis* 145 du XVe siècle (*Mut*). C'est du moins l'avis de Kalinka. [195] Thalheim, au contraire, ne lui reconnaît aucune autorité. Marchant, sans prendre nettement parti dans cette controverse, s'est toutefois servi de ce manuscrit dans son apparat critique. Quant à Pierleoni il indique quelques-unes de ses leçons.

---

188. *Xenophontis opuscula*, 2e édition, Rome, 1937.
189. MARCHANT, op. cit.
190. THALHEIM, op. cit.
191. C. SCHENKL, *Mélanges Graux*, Paris, 1884, p. 111-120.
192. Op. cit., praefatio, p. XI.
193. Op. cit., praefatio.
194. Op. cit., Prolegomena, p. LXXXIII.
195. *Innsbrucker Festgruss*, 1909, p. 181 sq.

La seconde classe est surtout représentée par le *Marcianus* 511, du XIIIe siècle (M). La troisième, dont la valeur est faible, [196] est représentée par le *Laurentianus* LXXX 13, (F). Les leçons communes à M et à F sont désignées par *d* chez Pierleoni.

Tous les éditeurs de l'*Hiéron* ont encore mis à profit la tradition indirecte, et surtout les leçons d'Athénée et de Stobée, bien que ce dernier ait pris de fréquentes libertés avec le texte qu'il nous a transmis.

Dans l'apparat de la présente édition nous indiquons les leçons de A, B, M et F quand le texte adopté par Pierleoni en diffère. Nous signalons, en outre, chaque fois qu'il nous a paru utile de le faire, les leçons qui représentent l'ensemble de la traduction manuscrite, par *codd.* et même celles de manuscrits jugés comme étant de qualité inférieure, par *det.* Quant aux nombreuses conjectures des commentateurs modernes, nous nous bornons à les citer quand aucun manuscrit ne donne le texte que nous adoptons et, dans ce cas, nous ne citons que la conjecture adoptée.

196. Thalheim, op. cit., p. ix. Pierleoni, op. cit., p. lii.

HIÉRON

ou TRAITÉ SUR LA TYRANNIE

I

1. Le poète Simonide se rendit un jour chez le tyran Hiéron. Comme ils étaient de loisir tous les deux, Simonide lui dit : « Est-ce que tu voudrais bien, Hiéron, m'exposer en détail une question que naturellement tu connais mieux que moi ? — Et quelle est cette question, dit Hiéron, qu'en vérité je pourrais, moi, connaître mieux que toi, un homme si savant ? 2. — Je sais, quant à moi, dit Simonide, et que tu as été un simple particulier et que maintenant tu es tyran; il est donc naturel qu'ayant l'expérience des deux conditions, tu saches aussi, mieux que moi, quelle différence il y a entre la vie du tyran et celle du simple particulier, en ce qui concerne les plaisirs et les peines qui en résultent pour leur personne. 3. — Pourquoi donc, de ton côté, dit Hiéron, puisque encore maintenant, du moins, tu es un simple particulier, ne m'as-tu pas déjà rappelé ce qu'on trouve dans la vie d'un particulier ? Car ainsi je pense que je pourrais très bien, quant à moi, te montrer les différences de l'une et l'autre condition. » 4. Simonide parla donc en ces termes : « Les particuliers, certes — je crois, Hiéron, l'avoir remarqué quant à moi — reçoivent du plaisir ou de la douleur des spectacles par les yeux, des sons par les oreilles, des odeurs par le nez, des aliments et des boissons par la bouche et de l'amour nous savons tous évidemment par où. 5. En ce qui concerne le froid, la chaleur, la dureté, la mollesse, la pesanteur et la légèreté, je crois que c'est par tout le corps, dit-il, que nous en jugeons et que nous en éprouvons soit du plaisir, soit de la douleur. Quant aux biens et aux maux, c'est tantôt par l'âme seule, me semble-t-il, que nous en éprouvons du plaisir ou de la douleur et tantôt aussi par l'âme et par le corps à la fois. 6. Quant au sommeil, qu'il nous procure du plaisir, je crois m'en apercevoir, mais comment et par où et quand, sur cette question je crois, dit-il, que je suis plutôt ignorant. Et sans doute n'y a-t-il là rien d'étonnant, puisque l'état de veille nous procure des sensations plus nettes que le sommeil. »

7. Hiéron lui répondit donc : « Eh bien ! Simonide, pour ma part, en dehors de ce que toi du moins viens de dire, je ne saurais même pas dire comment le tyran pourrait éprouver une autre sensation, si bien que, jusqu'à présent tout au moins, je ne sais s'il existe quelque différence entre la vie du tyran et la vie du particulier. » 8. Alors Simonide lui dit : « Eh bien ! voici en quoi consiste cette différence : le tyran goûte des

ΙΕΡΩΝ
Η ΤΥΡΑΝΝΙΚΟΣ

I

1. Σιμωνίδης ὁ ποιητὴς ἀφίκετό ποτε πρὸς Ἱέρωνα τὸν τύραννον. Σχολῆς δὲ γενομένης ἀμφοῖν εἶπεν ὁ Σιμωνίδης· Ἆρ' ἄν μοι ἐθελήσαις, ὦ Ἱέρων, διηγήσασθαι ἃ εἰκὸς εἰδέναι σε βέλτιον ἐμοῦ; Καὶ ποῖα ταῦτ' ἐστίν, ἔφη ὁ Ἱέρων, ὁποῖα δὴ ἐγὼ βέλτιον ἂν εἰδείην σοῦ οὕτως ὄντος σοφοῦ ἀνδρός; 2. Οἶδά σε, ἔφη, ἐγὼ καὶ ἰδιώτην γεγενημένον καὶ νῦν τύραννον ὄντα· εἰκὸς οὖν ἀμφοτέρων πεπειραμένον καὶ εἰδέναι σε μᾶλλον ἐμοῦ πῇ διαφέρει ὁ τυραννικός τε καὶ ὁ ἰδιωτικὸς βίος εἰς εὐφροσύνας τε καὶ λύπας ἀνθρώποις. 3. Τί οὖν, ἔφη ὁ Ἱέρων, οὐχὶ καὶ σύ, ἐπεὶ νῦν γε ἔτι ἰδιώτης εἶ, ὑπέμνησάς με τὰ ἐν τῷ ἰδιωτικῷ βίῳ; οὕτως γὰρ ἄν σοι οἶμαι μάλιστα ἐγὼ δύνασθαι δηλοῦν τὰ διαφέροντα ἐν ἑκατέρῳ. 4. Οὕτω δὴ ὁ Σιμωνίδης εἶπεν· Τοὺς μὲν δὴ ἰδιώτας ἔγωγε, ὦ Ἱέρων, δοκῶ μοι καταμεμαθηκέναι διὰ μὲν τῶν ὀφθαλμῶν ὁράμασιν ἡδομένους τε καὶ ἀχθομένους, διὰ δὲ τῶν ὤτων ἀκούσμασι, διὰ δὲ τῶν ῥινῶν ὀσμαῖς, διὰ δὲ τοῦ στόματος σίτοις τε καὶ ποτοῖς, τὰ δ' ἀφροδίσια δι' ὧν δὴ πάντες ἐπιστάμεθα· 5. τὰ δὲ ψύχη καὶ θάλπη καὶ σκληρὰ καὶ μαλακὰ καὶ βαρέα καὶ κοῦφα ὅλῳ τῷ σώματί μοι δοκοῦμεν, ἔφη, κρίνοντες ἥδεσθαί τε καὶ λυπεῖσθαι ἐπ' αὐτοῖς· ἀγαθοῖς δὲ καὶ κακοῖς ἔστι μὲν ὅτε δι' αὐτῆς τῆς ψυχῆς μοι δοκοῦμεν ἥδεσθαι, ὁτὲ δ' αὖ λυπεῖσθαι, ἔστι δ' ὅτε καὶ κοινῇ διά τε τῆς ψυχῆς καὶ διὰ τοῦ σώματος. 6. Τῷ δ' ὕπνῳ ὅτι μὲν ἡδόμεθα δοκῶ μοι αἰσθάνεσθαι, ὅπως δὲ καὶ ᾧτινι καὶ ὁπότε, ταῦτα μᾶλλόν πως, ἔφη, δοκῶ μοι ἀγνοεῖν. Καὶ οὐδὲν ἴσως τοῦτο θαυμαστόν, εἰ τὰ ἐν τῷ ἐγρηγορέναι σαφεστέρας ἡμῖν τὰς αἰσθήσεις παρέχεται ἢ τὰ ἐν τῷ ὕπνῳ. 7. Πρὸς ταῦτα δὴ ὁ Ἱέρων ἀπεκρίνατο· Ἐγὼ μὲν τοίνυν, ἔφη, ὦ Σιμωνίδη, ἔξω τούτων ὧν εἴρηκας σύγε οὐδ' ὅπως ἂν αἴσθοιτό τινος ἄλλου ὁ τύραννος ἔχοιμ' ἂν εἰπεῖν, ὥστε μέχρι γε τούτου οὐκ οἶδ' εἴ τινι διαφέρει ὁ τυραννικὸς βίος τοῦ ἰδιωτικοῦ βίου. 8. Καὶ ὁ Σιμωνίδης εἶπεν· Ἀλλ' ἐν τοῖσδε, ἔφη, διαφέρει· πολλαπλάσια μὲν δι' ἑκάστου τούτων εὐφραίνεται, πολὺ δὲ μείω τὰ λυπηρὰ ἔχει. Καὶ ὁ Ἱέρων εἶπεν· Οὐχ οὕτως ἔχει, ὦ Σιμωνίδη, ταῦτα, ἀλλ' εὖ ἴσθ' ὅτι μείω πολὺ εὐφραίνονται οἱ τύραννοι

Tit. ἢ τυραννικός Diog. Laert., II, 57, Athen., III, 121 d; IV, 171 e.

I 1. ὁποῖα δὴ ἐγὼ βέλτιον ἂν εἰδείην: ὁποῖα ἂν ἐγὼ βέλτιον εἰδείην Stob.

2. πῇ: ποι F || ὁ ἰδιωτικὸς: ἰδιωτικὸς Stob.

4. ὦ Ἱέρων: ὦ om. Stob. || σίτοις τε: τε om. Stob.

5. σκληρὰ καὶ μαλακὰ καὶ βαρέα καὶ κοῦφα: ...καὶ κούφα καὶ βαρέα codd. σκληρὰ καὶ στριφνὰ καὶ μαλθακὰ καὶ βαρέα καὶ κοῦφα Stob. || ἥδεσθαί τε καὶ: καὶ ἥδεσθαι καὶ Stob. || αὐτοῖς· ἀγαθοῖς δὲ: αὐτοῖς ἀγαθοῖς τε Stob. || ὅτε δ' αὖ λυπεῖσθαι: τε καὶ λυπ. Stob. || καὶ κοινῇ: κοινῇ καὶ AF καὶ M κοινῇ Stob. || καὶ διὰ τοῦ σώματος: διὰ om. Stob.

6. οὐδὲν ἴσως: οὐδὲν δὴ ἴσως Stob.

7. ἀπεκρίνατο: ἀπεκρίν-το F || εἴρηκας σύγε: εἴρηκας σὺ Stob. || ὅπως ἂν Stob.: ὅπως codd. || ἄλλου: om. Stob. || μέχρι γε τούτου: μέχρι γε τούτων Stob. || εἴ τινι: εἴ τι M in marg. ὅ τι Stob. || βίος: om. Stob.

8. τοῖσδε: τοῖς γε F || ἔφη: om. Stob. || διαφέρει· πολλαπλάσια: διαφέροι ἂν εἰ πολλ. Stob. || μείω πολὺ: πολὺ μείω Mut. Stob. || ἰδιωτῶν: ὑπερητῶν Stob.

plaisirs bien plus grands par chacun de ces sens, tandis qu'il a des peines bien plus faibles. » Alors Hiéron lui dit : « Ce n'est pas cela, Simonide; au contraire, sache-le bien, les tyrans goûtent des plaisirs bien moindres que les particuliers qui mènent une existence sans excès, tandis qu'ils éprouvent des chagrins bien plus nombreux et plus grands. 9. — C'est une chose incroyable que tu dis là, répondit Simonide. Si en effet il en était ainsi, comment y aurait-il beaucoup d'aspirants à la tyrannie, et cela parmi les gens qui passent pour les plus capables ? Comment se ferait-il que tout le monde porte envie aux tyrans ? 10. — Par Zeus, dit Hiéron, parce que c'est sans avoir l'expérience des deux réalités qu'on examine la question. Pour moi, je tâcherai de t'apprendre que je dis vrai, en commençant par la vue, car c'est par là que toi aussi, je crois me le rappeler, tu as commencé ton discours.

11. Tout d'abord, en effet, en ce qui concerne les spectacles que nous procure la vue, quand je réfléchis, je trouve que les tyrans sont dans un état d'infériorité. Il existe, en vérité, des choses, les unes dans un pays, les autres dans un autre qui méritent d'être vues. Toutes ces choses font que les particuliers se rendent et dans les villes où ils veulent, à cause des spectacles, et aux grandes solennités religieuses, où ce qui paraît mériter le plus d'être vu est rassemblé pour les spectateurs. 12. Les tyrans, eux, ne s'occupent pas du tout de ces voyages de distraction. Pour eux, en effet, il n'est pas sûr d'aller là où ils ne doivent pas être plus forts que les assistants, et chez eux leurs affaires ne sont pas assez solidement établies, pour qu'ils puissent les confier à d'autres et partir en voyage. Ils ont, en effet, à craindre à la fois d'être dépouillés du pouvoir et de se trouver impuissants à se venger de ceux qui leur auront fait du tort. 13. Cela étant, tu diras peut-être, de ton côté : « Mais, à ce qu'il paraît, les plaisirs de cette sorte viennent aux tyrans, même s'ils demeurent chez eux. » Oui, par Zeus, Simonide, mais ils viennent en petit nombre, alors qu'il en existe beaucoup et, tels qu'ils sont, on les vend cher aux tyrans; c'est au point que ceux qui leur font voir la moindre bagatelle ont la prétention de les quitter après en avoir reçu en peu de temps bien plus qu'ils ne reçoivent, durant toute leur vie, du reste des hommes. »

14. Alors Simonide lui répondit : « Mais si pour les spectacles vous êtes en état d'infériorité, du côté de l'ouïe vous avez certainement l'avantage, puisque ce que l'on entend avec le plus de plaisir, à savoir la louange, est une chose dont vous ne manquez jamais. Tout votre entourage, en effet, loue tout ce que vous dites et tout ce que vous faites. Au contraire, ce qu'il y a de plus pénible à entendre, à savoir l'injure, vous ne l'entendez jamais. Personne, en effet, ne consent à décrier un tyran en sa présence. » 15. Alors Hiéron lui répondit : « Et quel plaisir, crois-tu, font au tyran ceux qui ne disent pas du mal de lui, quand on sait d'une manière sûre que ces gens qui se taisent nourrissent tous de mauvaises pensées

τῶν μετρίως διαγόντων ἰδιωτῶν, πολὺ δὲ πλείω καὶ μείζω λυποῦνται. 9. Ἄπιστα λέγεις, ἔφη ὁ Σιμωνίδης. Εἰ γὰρ οὕτως ταῦτ' εἶχε, πῶς ἂν πολλοὶ μὲν ἐπεθύμουν τυραννεῖν, καὶ ταῦτα τῶν δοκούντων ἱκανωτάτων ἀνδρῶν εἶναι; πῶς δὲ πάντες ἐζήλουν ἂν τοὺς τυράννους; 10. Ὅτι ναὶ μὰ τὸν Δί', ἔφη ὁ Ἱέρων, ἄπειροι ὄντες ἀμφοτέρων τῶν ἔργων σκοποῦνται περὶ αὐτοῦ. Ἐγὼ δὲ πειράσομαί σε διδάσκειν ὅτι ἀληθῆ λέγω, ἀρξάμενος ἀπὸ τῆς ὄψεως· ἐντεῦθεν γὰρ καὶ σὲ δοκῶ μεμνῆσθαι ἀρξάμενον λέγειν. 11. Πρῶτον μὲν γὰρ ἐν τοῖς διὰ τῆς ὄψεως θεάμασι λογιζόμενος εὑρίσκω μειονεκτοῦντας τοὺς τυράννους. Ἄλλα μέν γε ἐν ἄλλῃ χώρᾳ ἐστὶν ἀξιοθέατα· ἐπὶ δὲ τούτων ἕκαστα οἱ μὲν ἰδιῶται ἔρχονται καὶ εἰς πόλεις ἃς ἂν βούλωνται θεαμάτων ἕνεκα, καὶ εἰς τὰς κοινὰς πανηγύρεις, ἔνθα γ' ἃ ἀξιοθεατότατα δοκεῖ εἶναι ἀνθρώποις συναγείρεται. Οἱ δὲ τύραννοι οὐ μάλα ἀμφὶ θεωρίας ἔχουσιν. 12. Οὔτε γὰρ ἰέναι αὐτοῖς ἀσφαλὲς ὅπου μὴ κρείττονες τῶν παρόντων μέλλουσιν ἔσεσθαι, οὔτε τὰ οἴκοι κέκτηνται ἐχυρά, ὥστε ἄλλοις παρακαταθεμένους ἀποδημεῖν. Φοβερὸν γὰρ μὴ ἅμα τε στερηθῶσι τῆς ἀρχῆς καὶ ἀδύνατοι γένωνται τιμωρήσασθαι τοὺς ἀδικήσαντας. 13. Εἴποις οὖν ἂν ἴσως σύ, ἀλλ' ἄρα ἔρχεται αὐτοῖς τὰ τοιαῦτα καὶ οἴκοι μένουσι. Ναὶ μὰ Δία, ὦ Σιμωνίδη, ὀλίγα γε τῶν πολλῶν καὶ ταῦτα τοιαῦτα ὄντα οὕτω τίμια πωλεῖται τοῖς τυράννοις ὥστε οἱ ἐπιδεικνύμενοι καὶ ὁτιοῦν ἀξιοῦσι πολλαπλάσια λαβόντες ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ ἀπιέναι παρὰ τοῦ τυράννου ἢ ὅσα ἐν παντὶ τῷ βίῳ παρὰ πάντων τῶν ἄλλων ἀνθρώπων κτῶνται. 14. Καὶ ὁ Σιμωνίδης εἶπεν· Ἀλλ' εἰ ἐν τοῖς θεάμασι μειονεκτεῖτε, διά γέ τοι τῆς ἀκοῆς πλεονεκτεῖτε. Ἐπεὶ τοῦ μὲν ἡδίστου ἀκροάματος, ἐπαίνου, οὔποτε σπανίζετε· πάντες γὰρ οἱ παρόντες ὑμῖν πάντα καὶ ὅσα ἂν λέγητε καὶ ὅσα ἂν ποιῆτε ἐπαινοῦσι. Τοῦ δ' αὖ χαλεπωτάτου ἀκροάματος, λοιδορίας, ἀνήκοοί ἐστε· οὐδεὶς γὰρ ἐθέλει τύραννον κατ' ὀφθαλμοὺς κακηγορεῖν. 15. Καὶ ὁ Ἱέρων εἶπε· Καὶ τί οἴει, ἔφη, τοὺς μὴ λέγοντας κακῶς εὐφραίνειν, ὅταν εἰδῇ τις σαφῶς ὅτι οἱ σιωπῶντες οὗτοι πάντες κακὰ νοοῦσι τῷ τυράννῳ; ἢ τοὺς ἐπαινοῦντας τί δοκεῖς εὐφραίνειν, ὅταν

9. λέγεις ἔφη: ἔφη λέγεις Stob. || εἶχε Stob.: ἔχει codd. || πάντες: πάντας A.

10. μὰ τὸν Δί: τὸν om. Stob. || ὅτι ἀληθῆ: ὡς ἀληθῆ Stob. || ἀρξάμενος... λέγειν: om. Stob. || καὶ σὲ δοκῶ: δοκῶ καὶ σὲ F.

11. ἃς ἂν βούλωνται ὡς ἂν βούλωνται A ἃς βούλονται A² F || ἔνθα... συναγείρεται: om. Stob. ἔνθα τὰ ἀξιοθεατότατα... συναγείρεσθαι codd.

12. ἅμα τε: τε om. A (add. A¹) F.

13. ὀλίγα γε: ὀλίγα τε codd. || τοιαῦτα ὄντα οὕτω et ὥστε... κτῶνται: om. Stob. || ὥστε οἱ: καὶ οἱ F.

14. εἰ ἐν τοῖς θεάμασι Stob.: ἐν om. codd. || διά γέ τοι τῆς ἀκοῆς: ἐν ταῖς ἀκοαῖς Stob. || ἐπεὶ: ἐπειδὴ Stob. || ὑμῖν: om. Stob. || τύραννον... κακηγορεῖν Cobet: τυράννου... κατηγορεῖν codd.

15. πάντες: πάντα Stob. || ποιεῖσθαι: ποιούμενοι Stob.

contre lui ? ou bien quel plaisir lui font, penses-tu, ceux qui le louent, quand il les soupçonne de lui adresser des louanges par flatterie ? »

16. Alors Simonide lui répondit : « Par Zeus, Hiéron, voilà un point certes, que je te concède entièrement : ce sont les louanges qui viennent des hommes les plus libres, qui sont les plus agréables; mais, vois-tu, il y a du moins une chose que tu ne saurais plus persuader à aucun homme, c'est que les aliments dont nous autres hommes faisons notre nourriture, ne vous procurent pas bien plus de plaisirs. 17. — Simonide, répondit Hiéron, je sais en vérité ce qui fait juger à la plupart des gens que nous trouvons plus de plaisir que les particuliers à boire et à manger : ils s'imaginent qu'eux-mêmes trouveraient plus de plaisir aux mets qu'on sert chez nous qu'à ceux qu'on sert chez eux. C'est, en effet, ce qui sort de l'ordinaire, qui procure du plaisir. 18. Voilà la raison qui fait que tout le monde attend avec joie les jours de fête, à l'exception des tyrans. Leur table, en effet, toujours servie avec abondance, ne comporte, les jours de fête, aucun supplément. Ainsi, c'est d'abord pour cette douceur de l'attente qu'ils sont dans un état d'infériorité par rapport aux particuliers. 19. Ensuite, dit-il, je sais bien que ton expérience à toi aussi te l'apprend: plus on se fait servir de mets superflus et plus vite survient la satiété de la nourriture. Par conséquent, pour ce qui est de la durée du plaisir également, celui qui se fait servir de nombreux mets se trouve dans un état d'infériorité par rapport à ceux qui usent d'un régime sans excès. »

20. « Mais, par Zeus, dit Simonide, aussi longtemps que l'appétit le permet, alors le plaisir est bien plus grand pour ceux qui se nourrissent de festins coûteux que pour ceux qui se font servir des mets simples. 21. — Ne crois-tu pas, Simonide, dit Hiéron, que chaque fois qu'on prend un très grand plaisir à une chose, on éprouve aussi pour elle une passion extrême ? — Parfaitement. — Vois-tu donc que les tyrans aient plus de plaisir à s'approcher des mets qui leur sont préparés, que n'en ont les particuliers à s'approcher des leurs ? — Non, par Zeus, loin de là; je dirai même qu'ils ont plus de dégoût, d'après l'impression qu'ils peuvent donner à bien des gens. 22. — Eh bien donc, dit Hiéron, as-tu remarqué ces nombreux assaisonnements que l'on sert aux tyrans, relevés, piquants, acides, et d'autres du même genre ? — Parfaitement, dit Simonide, et ils me paraissent, certes, tout à fait contraires à la nature humaine. 23. — Crois-tu donc, dit Hiéron, que ces plats soient autre chose que les désirs d'un goût amolli et corrompu ? Je sais bien, en effet, pour ma part, que les gens qui mangent avec plaisir — et tu le sais toi aussi, sans doute — n'ont nul besoin de ces artifices. 24. — Assurément, dit Simonide, pour ces essences précieuses dont vous vous parfumez, ceux qui vous approchent en jouissent, je crois, plus que vous-mêmes, exac-

ὕποπτοι ὦσιν ἕνεκα τοῦ κολακεύειν τοὺς ἐπαίνους ποιεῖσθαι; 16. Καὶ ὁ Σιμωνίδης εἶπεν· Τοῦτο μὲν δὴ να. μὰ τὸν Δια εγωγέ σοι, Ἱέρων, πάνυ συγχωρῶ, τοὺς ἐπαίνους παρὰ τῶν ἐλευθερωτάτων ἡδίστους εἶναι, ἀλλ', ὁρᾷς, ἐκεῖνό γε οὐκ ἂν ἔτι πείσαις ἀνθρώπων οὐδένα ὡς οὐ δι' ὧν τρεφόμεθα οἱ ἄνθρωποι, πολὺ πλείω ὑμεῖς ἐν αὐτοῖς εὐφραίνεσθε. 17. Καὶ οἶδά γ', ἔφη, ὦ Σιμωνίδη, ὅτι τούτῳ κρίνουσιν οἱ πλεῖστοι ἥδιον ἡμᾶς καὶ πίνειν καὶ ἐσθίειν τῶν ἰδιωτῶν, ὅτι δοκοῦσι καὶ αὐτοὶ ἥδιον ἂν δειπνῆσαι τὸ ἡμῖν παρατιθέμενον δεῖπνον ἢ τὸ ἑαυτοῖς· τὸ γὰρ τὰ εἰωθότα ὑπερβάλλον, τοῦτο παρέχει τὰς ἡδονάς. 18. Διὸ καὶ πάντες ἄνθρωποι ἡδέως προσδέχονται τὰς ἑορτὰς πλὴν οὐχ οἱ τύραννοι· ἔκπλεῳ γὰρ αὐτοῖς ἀεὶ παρεσκευασμέναι οὐδεμίαν ἐν ταῖς ἑορταῖς ἔχουσιν αἱ τράπεζαι αὐτῶν ἐπίδοσιν· ὥστε ταύτῃ πρῶτον τῇ εὐφροσύνῃ τῆς ἐλπίδος μειονεκτοῦσι τῶν ἰδιωτῶν. 19. Ἔπειτα δ', ἔφη, ἐκεῖνο εὖ οἶδ' ὅτι καὶ σὺ ἔμπειρος εἶ ὅτι ὅσῳ ἂν πλείω τις παραθῆται τὰ περιττὰ τῶν ἱκανῶν, τοσούτῳ καὶ θᾶττον κόρος ἐμπίπτει τῆς ἐδωδῆς· ὥστε καὶ τῷ χρόνῳ τῆς ἡδονῆς μειονεκτεῖ ὁ παρατιθέμενος πολλὰ τῶν μετρίως διαιτωμένων. 20. Ἀλλὰ ναὶ μὰ Δί', ἔφη ὁ Σιμωνίδης, ὅσον ἂν χρόνον ἡ ψυχὴ προσίηται, τοῦτον πολὺ μᾶλλον ἥδονται οἱ ταῖς πολυτελεστέραις παρασκευαῖς τρεφόμενοι τῶν τὰ εὐτελέστερα παρατιθεμένων. 21. Οὐκοῦν, ἔφη ὁ Ἱέρων, ὦ Σιμωνίδη, τὸν ἑκάστῳ ἡδόμενον μάλιστα, τοῦτον οἴει καὶ ἐρωτικώτατα ἔχειν τοῦ ἔργου τούτου; Πάνυ μὲν οὖν, ἔφη. Ἦ οὖν ὁρᾷς τι τοὺς τυράννους ἥδιον ἐπὶ τὴν ἑαυτῶν παρασκευὴν ἰόντας ἢ τοὺς ἰδιώτας ἐπὶ τὴν ἑαυτῶν; Οὐ μὰ τὸν Δί', ἔφη, οὐ μὲν οὖν, ἀλλὰ καὶ ἀγλευκέστερον, ὡς πολλοῖς ἂν δόξειεν. 22. Τί γάρ, ἔφη ὁ Ἱέρων, τὰ πολλὰ ταῦτα μηχανήματα κατανενόηκας ἃ παρατίθεται τοῖς τυράννοις, ὀξέα καὶ δριμέα καὶ στρυφνὰ καὶ τὰ τούτων ἀδελφά; Πάνυ μὲν οὖν, ἔφη ὁ Σιμωνίδης, καὶ πάνυ γέ μοι δοκοῦντα παρὰ φύσιν εἶναι ταῦτα ἀνθρώποις. 23. Ἄλλο τι οὖν οἴει, ἔφη ὁ Ἱέρων, ταῦτα τὰ ἐδέσματα εἶναι ἢ μαλακῆς καὶ ἀσθενούσης ψυχῆς ἐπιθυμήματα; ἐπεὶ εὖ οἶδ' ἔγωγε ὅτι οἱ ἡδέως ἐσθίοντες καὶ σύ που οἶσθα ὅτι οὐδὲν προσδέονται τούτων τῶν σοφισμάτων. 24. Ἀλλὰ μέντοι, ἔφη ὁ Σιμωνίδης, τῶν γε πολυτελῶν ὀσμῶν τούτων, αἷς χρίεσθε, τοὺς πλησιάζοντας οἶμαι μᾶλλον ἀπολαύειν ἢ αὐτοὺς ὑμᾶς, ὥσπερ γε καὶ τῶν ἀχαρίτων ὀσμῶν οὐκ αὐτὸς ὁ

---

16. τοῦτο... πάνυ: om. Stob. || τοὺς ἐπαίνους: τὸ τοὺς ἐπαίνους Stob. || ἐλευθερωτάτων: ἐλευθεριωτάτων Stob. || ἐκεῖνο γε: γε om. Stob. || ὡς οὐ: ὡς οὐχὶ Stob.

17. τούτῳ κρίνουσιν: τοῦτο κρίνουσιν Stob. || πίνειν καὶ ἐσθίειν: ἐσθίειν καὶ πίνειν F Stob.

18. πλὴν οὐχ Athen.: πλὴν codd. || παρεσκευασμέναι Athen. Stob.: παρεσκευασμένα codd. || τῶν ἰδιωτῶν: om. Stob.

19. ἐκεῖνο: ἐκείνου Stob. || ἡδονῆς Athen.: ἐδωδῆς codd. || μειονεκτεῖ ὁ A[1] Athen. Stob.: μειονεκτεῖς A d. μειονεκτεῖ Mut.

20. τῶν... παρατιθεμένων: om. Stob. εὐτελέστερα: εὐτελέστατα Ath.

21. ὦ Σιμωνίδη... ἦ οὖν: om. Stob. || ἑαυτῶν: αὐτῶν Stob. || ἐπὶ τὴν ἑαυτῶν: om. Stob. || οὐ μὲν οὖν: οὐ μὲν δὴ Stob. || ἀλλὰ... 22 ἀνθρώποις om. Stob. || ἀγλευκέστερον Suidas: ἀγλυκέστερον codd.

22. κατανενόηκας: κατανενοήκατε Athen. || στρυφνὰ: στριφνὰ A || ἀνθρώποις: ἀνθρώπῳ Athen.

23. οὖν: om. Athen. || ἐδέσματα: ζητήματα Stob. || ἢ dett. Athen. Stob.: om. Ad || μαλακῆς: μὴ διὰ κακῆς Athen. ἅμα κακῆς Stob. || ἀσθενούσης ψυχῆς Athen.: ἀσθενούσης τρυφῆς ψυχῆς codd. τρυφῇ ψυχῆς Mut. (sed. ὑπὸ in marg. et add. ς) [τρυφῆς] ψυχῆς Pierleoni || εὖ ...οἱ: οἵ γε Athen. || ἐσθίοντες: ἔσθοντες Athen.

24. τῶν γε Stob.: τῶν τε codd.

tement comme les odeurs désagréables sont senties non pas par celui qui a mangé les aliments, mais plutôt par ceux qui l'approchent. — 25. — C'est tout à fait cela, reprit Hiéron, et je dirai, pour les aliments, que celui qui en a toujours de toute sorte, n'en prend aucun avec appétit; mais celui qui est privé de quelque plat, c'est celui-là qui s'en rassasie avec joie, quand on le lui présente.

26. — Ce sont peut-être, dit Simonide, les seules jouissances amoureuses qui vous font aspirer à la tyrannie, car, une fois parvenus à cet état, tout ce que vous voyez de plus beau, vous avez la possibilité de vous unir à lui. 27. — Tu viens justement, dit Hiéron, d'indiquer le point sur lequel, en vérité, sache-le bien, nous sommes le plus en état d'infériorité par rapport aux particuliers. C'est d'abord, en effet, le mariage que l'on contracte dans une famille plus riche et plus puissante, qui passe pour être le plus beau et procurer au marié un honneur accompagné de plaisir. Celui qui vient après, c'est le mariage entre égaux. Quant à celui que l'on contracte dans une famille de condition plus basse, il est jugé tout à fait dépourvu d'honneur et d'avantages. 28. Or, à moins de se marier avec une étrangère, le tyran doit nécessairement contracter mariage dans une famille qui lui est inférieure, de sorte que pour lui il n'en résulte pas du tout de satisfaction. En outre, les soins qui viennent des femmes les plus fières sont de beaucoup les plus agréables; quant à ceux que rendent des esclaves, lorsqu'on les reçoit, ils ne nous satisfont nullement; mais, s'ils font quelque peu défaut, ils suscitent des colères et des chagrins violents. 29. S'il s'agit des plaisirs que procurent les mignons, le tyran goûte encore moins de jouissances que s'il s'agit des plaisirs qui tendent à la procréation. En effet, les plaisirs qui s'accompagnent d'amour ont un charme tout particulier; nous le savons tous, sans doute. 30. Mais l'amour est de beaucoup le sentiment qui consent le moins à loger dans le cœur du tyran. Ce n'est pas dans la recherche des plaisirs tout prêts que l'amour trouve sa joie, mais dans celle des plaisirs espérés. Un homme qui ignorerait la soif ne saurait trouver du plaisir à boire et de même celui qui ignore l'amour ignore les plus douces jouissances. »

31. Telles furent donc les paroles d'Hiéron. Simonide se mit à rire et lui répondit : « Que dis-tu, Hiéron ? Tu affirmes que l'amour des mignons ne naît pas dans l'âme du tyran ? Comment se fait-il pourtant que toi tu aimes Daïlochos, surnommé le très beau ? 32. — Par Zeus, Simonide, dit-il, ce que je désire le plus ce n'est pas la faveur toute prête, que je pense obtenir de lui, mais celle qu'il appartient le moins à un tyran de se procurer. 33. Pour moi, en effet, vois-tu, j'aime Daïlochos précisément pour ce que la nature contraint sans doute l'homme à demander à ceux qui sont beaux; mais ce que je désire obtenir, c'est de son amitié et de son consentement que je souhaite ardemment l'obtenir; quant à le lui prendre de force, je crois que je le souhaiterais moins que de me faire du mal à moi-même. 34. Prendre, en effet, quelque chose

βεβρωκὼς αἰσθάνεται, ἀλλὰ μᾶλλον οἱ πλησιάζοντες. 25. Οὕτω μέντοι, ἔφη ὁ Ἱέρων, καὶ τῶν σίτων ὁ μὲν ἔχων παντοδαπὰ ἀεὶ οὐδὲν μετὰ πόθου αὐτῶν λαμβάνει· ὁ δὲ σπανίσας τινός, οὗτός ἐστιν ὁ μετὰ χαρᾶς ἐμπιμπλάμενος, ὅταν αὐτῷ προφανῇ τι. 26. Κινδυνεύουσιν, ἔφη ὁ Σιμωνίδης, αἱ τῶν ἀφροδισίων μόνον ὑμῖν ἀπολαύσεις τοῦ τυραννεῖν τὰς ἐπιθυμίας παρέχειν· ἐν γὰρ τούτῳ ἔξεστιν ὑμῖν ὅ τι ἂν κάλλιστον ἴδητε τούτῳ συνεῖναι. 27. Νῦν δή, ἔφη ὁ Ἱέρων, εἴρηκας ἐν ᾧ γε, σάφ' ἴσθι, πλεῖστον μειονεκτοῦμεν τῶν ἰδιωτῶν. Πρῶτον μὲν γὰρ γάμος ὁ μὲν ἐκ μειζόνων δήπου καὶ πλούτῳ καὶ δυνάμει κάλλιστος δοκεῖ εἶναι καὶ παρέχειν τινὰ τῷ γήμαντι φιλοτιμίαν μεθ' ἡδονῆς· δεύτερος δ' ὁ ἐκ τῶν ὁμοίων· ὁ δ' ἐκ τῶν φαυλοτέρων πάνυ ἄτιμός τε καὶ ἄχρηστος νομίζεται. 28. Τῷ τοίνυν τυράννῳ, ἂν μὴ ξένην γήμῃ, ἀνάγκη ἐκ μειόνων γαμεῖν, ὥστε τὸ ἀγαπητὸν οὐ πάνυ αὐτῷ παραγίγνεται. Πολὺ δὲ καὶ αἱ θεραπεῖαι αἱ ἀπὸ τῶν μέγιστον φρονουσῶν γυναικῶν εὐφραίνουσι μάλιστα, αἱ δ' ὑπὸ δουλῶν παροῦσαι μέν οὐδέν τι ἀγαπῶνται, ἐὰν δέ τι ἐλλείπωσι, δεινὰς ὀργὰς καὶ λύπας ἐμποιοῦσιν. 29. Ἐν δὲ τοῖς παιδικοῖς ἀφροδισίοις ἔτι αὖ πολὺ μᾶλλον ἢ ἐν τοῖς τεκνοποιοῖς μειονεκτεῖ τῶν εὐφροσυνῶν ὁ τύραννος. Ὅτι μὲν γὰρ τὰ μετ' ἔρωτος ἀφροδίσια πολὺ διαφερόντως εὐφραίνει πάντες δήπου ἐπιστάμεθα· 30. ὁ δὲ ἔρως πολὺ αὖ ἐθέλει ἥκιστα τῷ τυράννῳ ἐγγίγνεσθαι. Οὐ γὰρ τῶν ἑτοίμων ἥδεται ὁ ἔρως ἐφιέμενος, ἀλλὰ τῶν ἐλπιζομένων. Ὥσπερ οὖν τις ἄπειρος ὢν δίψους τοῦ πιεῖν οὐκ ἂν ἀπολαύοι, οὕτω καὶ ὁ ἄπειρος ὢν ἔρωτος ἄπειρός ἐστι τῶν ἡδίστων ἀφροδισίων. Ὁ μὲν οὖν Ἱέρων οὕτως εἶπεν. 31. Ὁ δὲ Σιμωνίδης ἐπιγελάσας, Πῶς λέγεις, ἔφη, ὦ Ἱέρων; τυράννῳ οὐ φῂς παιδικῶν ἔρωτας ἐμφύεσθαι; πῶς μὴν σύ, ἔφη, ἐρᾷς Δαϊλόχου τοῦ καλλίστου ἐπικαλουμένου; 32. Ὅτι μὰ τὸν Δί', ἔφη, ὦ Σιμωνίδη, οὐ τοῦ ἑτοίμου παρ' αὐτοῦ δοκοῦντος εἶναι τυχεῖν τούτου μάλιστα ἐπιθυμῶ, ἀλλὰ τοῦ ἥκιστα τυράννῳ προσήκοντος κατεργάσασθαι. 33. Ἐγὼ γὰρ δὴ ἐρῶ μὲν Δαϊλόχου ὧνπερ ἴσως ἀναγκάζει ἡ φύσις ἄνθρωπον δεῖσθαι παρὰ τῶν καλῶν, τούτων δὲ ὧν ἐρῶ τυχεῖν, μετὰ μὲν φιλίας καὶ παρὰ βουλομένου πάνυ ἰσχυρῶς ἐπιθυμῶ τυγχάνειν, βίᾳ δὲ λαμβάνειν παρ' αὐτοῦ ἧττον ἄν μοι δοκῶ ἐπιθυμεῖν ἢ ἐμαυτὸν κακόν τι ποιεῖν· 34. παρὰ μὲν γὰρ πολεμίων ἀκόντων λαμβάνειν πάντων ἥδιστον ἔγωγε νομίζω εἶναι,

---

25. μετὰ χαρᾶς: καὶ χαρμονῆς Stob. || ἐμπιμπλάμενος: ἐμπιπλάμενος M Stob. πι(μ)πλάμενος AF || προφανῇ: προσεπιφανῇ Stob.

26. κινδυνεύουσιν: κινδυνεύουσιν οὖν Mut.

27. νῦν δὴ: νῦν γε Stob. || ᾧ γε Reuchlin: γε ras. in A δὲ B om. MF δὴ Stob. || σαφ' ἴσθι: om. Stob. || πλεῖστον Stob.: om. codd. || παρέχειν: παρέχει A in marg. F || τινὰ: om. F || δεύτερος Hanow: δεύτερον codd.

28. δουλῶν Nitsche: δούλων Ad τῶν δούλων Mut. || ἐλλείπωσι: ἐλλίπωσι F.

29. ὅτι μὲν γὰρ Stob.: μὲν om. codd.

30. πολὺ αὖ ἐθέλει ἥκιστα: πολὺ ἥκιστα ἐθέλει Stob. || τῷ τυράννῳ ἐγγίγνεσθαι: τυράννῳ ἐμφύεσθαι Stob. || ὁ ἔρως Stob.: ἔρως codd. || ὥσπερ οὖν [εἴ] τις Schenkl, Marchant: ὥσπερ οὖν ⟨οὐκ⟩ ἄν τις Thalheim ὥσπερ οὖν εἴ τις Pierleoni || δίψους: δίψης Stob. || οὐκ ἂν ἀπολαύοι Mut. Marchant: ἀπολαύοι codd. Stob., Pierleoni.

31. ἐπικαλουμένου: ἐπὶ καλοῦ λεγομένου F.

33. ἄνθρωπον Mut.: ἀνθρώπου Ad.

à l'ennemi contre son gré, c'est, pour moi, ce que je juge de plus agréable au monde; mais, pour les mignons, je considère que les faveurs qu'ils accordent volontairement sont les plus douces. 35. Par exemple, quand l'aimé vous paye de retour, on trouve de la douceur dans ses regards, de la douceur dans ses questions, de la douceur dans ses réponses, et même une douceur et un charme extrêmes dans les querelles et dans les brouilles. 36. Mais jouir des mignons malgré eux, je trouve, quant à moi, que cela ressemble plutôt à de la piraterie qu'à de l'amour. Et encore, le pirate trouve-t-il un certain plaisir à faire un profit et à affliger son ennemi. Mais, quand on aime quelqu'un, se plaire à l'affliger, quand on a de l'affection pour lui, s'en faire détester et l'importuner si on le touche, n'est-ce pas, dès lors un malheur cruel et déplorable ? 37. Et, en effet, le particulier, certes, a tout de suite la preuve, quand l'aimé se prête quelque peu à ses désirs, que c'est par affection qu'il lui est agréable; car le particulier sait que l'aimé ne cède à aucune contrainte; mais le tyran ne peut jamais croire qu'on a de l'affection pour lui. 38. Nous savons, en effet, vois-tu, que ceux qui cèdent par crainte imitent le plus qu'ils peuvent les complaisances inspirées par l'affection. Et d'ailleurs, nul ne tend plus de pièges aux tyrans que ceux qui font le plus semblant de les aimer. »

II

1. Simonide lui répondit : « Eh bien ! je trouve, quant à moi, que c'est vraiment peu de chose que ce que tu dis. J'en vois, en effet, beaucoup, quant à moi, qui passent pour être des hommes et qui se restreignent volontairement sur la nourriture, la boisson et les spectacles et même s'abstiennent des plaisirs de l'amour. 2. Mais voici, en tout cas, ce qui fait votre grande supériorité sur les particuliers : vous concevez de grands projets, vous les exécutez rapidement, vous avez le superflu en abondance, vous possédez des chevaux d'une qualité supérieure, des armes d'une beauté supérieure, des parures extraordinaires pour vos femmes, des demeures tout à fait magnifiques et encore, remplies des meubles les plus précieux, vous possédez en outre des serviteurs distingués par leur caractère et par leurs talents, vous êtes les plus capables de faire du mal à vos ennemis et de rendre service à vos amis. »

3. Hiéron lui répondit : « Eh bien ! que la multitude se laisse abuser complètement par la tyrannie, je ne m'en étonne pas du tout, car c'est surtout d'après ce qu'elle voit que la foule me paraît juger si les gens sont heureux ou malheureux. 4. Or, la tyrannie, quand il s'agit des biens auxquels on attache une grande valeur, les présente à tout le monde déployés pour qu'on les contemple; quant aux peines, c'est dans l'âme des tyrans qu'elle

παρὰ δὲ παιδικῶν βουλομένων ἥδισται οἶμαι αἱ χάριτές εἰσιν. 35. Εὐθὺς γὰρ παρὰ τοῦ ἀντιφιλοῦντος ἡδεῖαι μὲν αἱ ἀντιβλέψεις, ἡδεῖαι δὲ αἱ ἐρωτήσεις, ἡδεῖαι δὲ αἱ ἀποκρίσεις, ἥδισται δὲ καὶ ἐπαφροδιτόταται αἱ μάχαι τε καὶ αἱ ἔριδες· 35. τὸ δὲ ἀκόντων παιδικῶν ἀπολαύειν λεηλασίᾳ, ἔφη, ἔμοιγε δοκεῖ ἐοικέναι μᾶλλον ἢ ἀφροδισίοις. Καίτοι τῷ μὲν ληστῇ παρέχει τινὰς ὅμως ἡδονὰς τό τε κέρδος καὶ τὸ ἀνιᾶν τὸν ἐχθρόν· τὸ δὲ οὗ ἂν ἐρᾷ τις τούτῳ ἥδεσθαι ἀνιωμένῳ καὶ φιλοῦντα μισεῖσθαι καὶ ἅπτεσθαι ἀχθομένου, πῶς οὐχὶ τοῦτο ἤδη δυσχερὲς τὸ πάθημα καὶ οἰκτρόν; 37. Καὶ γὰρ δὴ τῷ μὲν ἰδιώτῃ εὐθὺς τεκμήριόν ἐστιν, ὅταν ὁ ἐρώμενός τι ὑπουργῇ, ὅτι ὡς φιλῶν χαρίζεται, διὰ τὸ εἰδέναι ὅτι οὐδεμιᾶς ἀνάγκης οὔσης ὑπηρετεῖ, τῷ δὲ τυράννῳ οὔποτ' ἔστι πιστεῦσαι ὡς φιλεῖται. 38. Ἐπιστάμεθα γὰρ δὴ τοὺς διὰ φόβον ὑπηρετοῦντας ὡς ᾗ μάλιστ' ἂν δύνωνται ἐξεικάζουσιν αὐτοὺς ταῖς τῶν φιλούντων ὑπουργίαις. Καὶ τοίνυν αἱ ἐπιβουλαὶ ἐξ οὐδένων πλέονες τοῖς τυράννοις εἰσὶν ἢ ἀπὸ τῶν μάλιστα φιλεῖν αὐτοὺς προσποιησαμένων.

II

1. Πρὸς ταῦτα εἶπεν ὁ Σιμωνίδης· Ἀλλὰ ταῦτα μὲν πάνυ ἔμοιγε μικρὰ δοκεῖ εἶναι ἃ σὺ λέγεις. Πολλοὺς γάρ, ἔφη, ἔγωγε ὁρῶ τῶν δοκούντων ἀνδρῶν εἶναι ἑκόντας μειονεκτοῦντας καὶ σίτων καὶ ποτῶν καὶ ὄψεων καὶ ἀφροδισίων ἀπεχομένους. 2. Ἀλλ' ἐν ἐκείνοις γε πολὺ διαφέρετε τῶν ἰδιωτῶν, ὅτι μεγάλα μὲν ἐπινοεῖτε, ταχὺ δὲ κατεργάζεσθε, πλεῖστα δὲ τὰ περιττὰ ἔχετε, κέκτησθε δὲ διαφέροντας μὲν ἀρετῇ ἵππους, διαφέροντα δὲ κάλλει ὅπλα, ὑπερέχοντα δὲ κόσμον γυναιξί, μεγαλοπρεπεστάτας δ' οἰκίας, καὶ ταύτας κατεσκευασμένας τοῖς πλείστου ἀξίοις, ἔτι δ' ἤθει καὶ ἐπιστήμαις θεράποντας ἀρίστους κέκτησθε, ἱκανώτατοι δ' ἐστὲ κακῶσαι μὲν ἐχθρούς, ὀνῆσαι δὲ φίλους. 3. Πρὸς ταῦτα δὲ ὁ Ἱέρων εἶπεν· Ἀλλὰ τὸ μὲν ⟨τὸ⟩ πλῆθος τῶν ἀνθρώπων, ὦ Σιμωνίδη, ἐξαπατᾶσθαι ὑπὸ τῆς τυραννίδος οὐδέν τι θαυμάζω· μάλα γὰρ ὁ ὄχλος μοι δοκεῖ δοξάζειν ὁρῶν καὶ εὐδαίμονάς τινας εἶναι καὶ ἀθλίους· 4. ἡ δὲ τυραννὶς τὰ μὲν δοκοῦντα πολλοῦ ἄξια κτήματα εἶναι ἀνεπτυγμένα θεᾶσθαι φανερὰ πᾶσι παρέχεται, τὰ δὲ χαλεπὰ ἐν ταῖς ψυχαῖς τῶν τυράννων κέκτηται ἀποκεκρυμμένα, ἔνθαπερ καὶ τὸ εὐδαιμονεῖν καὶ τὸ κακοδαιμονεῖν τοῖς ἀνθρώποις

---

35. ἀποκρίσεις: ὑποκρίσεις A.
38. γὰρ δὴ τοὺς Marchant: γὰρ αὐτοὺς codd. Pierleoni.

II 1. πρὸς ταῦτα: πρὸς ταῦτα δὲ Mut. F || ὄψεων Pierleoni: ὄψων codd.
2. ἐν ἐκείνοις : ἐκείνῃ Mut. || ταχὺ δὲ κατεργάζεσθε: ταχὺ δὲ ταῦτα κατεργ. Stob. || πλεῖστα δὲ τὰ: τὰ om. Mut. Stob. || διαφέροντας μὲν... διαφέροντα δὲ: μὲν et δὲ om. Stob. || μεγαλοπρεπεστάτας δ' οἰκίας: μεγαλοπρεπεστέρας οἰκίας Stob. || καὶ ταύτας... ἀξίοις: om. Stob. || δ' ἤθει Pierleoni: δὲ πλήθει codd. Stob. || καὶ ἐπιστήμαις: τε καὶ ἐπιστήμῃ Stob. || κέκτησθε: om. Stob.
3. οὐδέν τι: τι om. M.
4. θεᾶσθαι: θεάσασθαι Stob. || φανερὰ: [φανερὰ] Pierleoni || κέκτηται: om. Stob. || ἔνθαπερ: ἐν αἷσπερ Stob. || εὐδαιμονεῖν: εὔδαιμον Stob. || καὶ τὸ κακοδαιμονεῖν: om. B. Stob.

les tient cachées, là où précisément résident et le bonheur et le malheur des hommes. 5. Ainsi donc, que ce point échappe à la multitude, comme je l'ai dit, cela ne m'étonne pas. Mais que vous aussi vous l'ignoriez, vous qui passez pour voir la plupart des choses par l'intelligence mieux que par les yeux, voilà qui me paraît étonnant. 6. Pour moi, qui en ai fait l'expérience, je le sais bien, Simonide, et je te l'affirme : il revient aux tyrans la plus petite part des plus grands biens et ils ont pour eux le plus grand nombre des plus grands maux.

7. Si, par exemple, la paix passe pour être un grand bien pour l'humanité, ce sont les tyrans qui en jouissent le moins, et si la guerre est un grand mal, ce sont les tyrans qui en prennent la plus grande part. 8. Tout d'abord, en effet, les particuliers, à moins que leur pays tout entier ne soit en guerre, ont la possibilité d'aller où ils veulent, sans craindre en rien d'être tués: les tyrans, au contraire, marchent tous en tout lieu comme en pays ennemi. Ce qu'il y a de sûr du moins, c'est qu'ils jugent nécessaire de passer leur vie en armes et d'emmener toujours et partout avec eux d'autres hommes qui portent des armes. 9. Ensuite, même s'il arrive aux particuliers de faire une expédition en pays ennemi, du moins, quand ils reviennent chez eux, ils pensent être en sécurité. Au contraire, quand les tyrans retournent dans leur pays, c'est alors qu'ils se savent entourés du plus grand nombre d'ennemis. 10. Si, en outre, un ennemi supérieur en force attaque la ville, les gens qui, se trouvant en dehors des remparts, lui sont inférieurs, se jugent en danger; mais, du moins, une fois à l'intérieur du retranchement, ils pensent tous être en sécurité. Au contraire, même quand le tyran a pénétré à l'intérieur de sa demeure, il ne se trouve pas à l'abri du danger, mais c'est alors, vois-tu, qu'il croit devoir se tenir le plus sur ses gardes. 11. Ensuite, les particuliers, soit à la suite d'une trêve, soit à la suite d'une paix, voient la guerre prendre fin pour eux; les tyrans, au contraire, ne sont jamais en paix avec ceux qui subissent leur tyrannie; jamais le tyran ne saurait se fier à une trêve et être tranquille. 12. En outre, il y a, vois-tu, les guerres que se font les Etats et celles que les tyrans font aux peuples assujettis par la force. Naturellement, tous les inconvénients que comporte la guerre entre Etats, existent aussi dans la guerre faite par le tyran. 13. Dans un cas comme dans l'autre, en effet, il faut être en armes, se tenir sur ses gardes et courir des dangers; et si la défaite entraîne un malheur, c'est une source de chagrins pour les uns comme pour les autres. 14. Jusqu'ici donc, ces deux sortes de guerre se valent. Mais les satisfactions, qu'ont ceux qui défendent leur cité contre d'autres cités, n'existent plus pour les tyrans. 15. Lorsqu'en effet les citoyens ont dans une bataille la supériorité sur leurs adversaires, il n'est pas facile d'exprimer la joie qu'ils ressentent à mettre les ennemis en fuite, leur joie à les poursuivre, leur joie à tuer les ennemis, la fierté qu'ils conçoivent de leur prouesse, la gloire éclatante

ἀπόκειται. 5. Τὸ μὲν οὖν τὸ πλῆθος περὶ τούτου λεληθέναι, ὥσπερ εἶπον, οὐ θαυμάζω· τὸ δὲ καὶ ὑμᾶς ταῦτ' ἀγνοεῖν, οἳ διὰ τῆς γνώμης δοκεῖτε θεᾶσθαι κάλλιον ἢ διὰ τῶν ὀφθαλμῶν τὰ πλεῖστα τῶν πραγμάτων, τοῦτό μοι δοκεῖ θαυμαστὸν εἶναι. 6. Ἐγὼ δὲ πεπειραμένος σαφῶς οἶδα, ὦ Σιμωνίδη, καὶ λέγω σοι ὅτι οἱ τύραννοι τῶν μεγίστων ἀγαθῶν ἐλάχιστα μετέχουσι, τῶν δὲ μεγίστων κακῶν πλεῖστα κέκτηνται. 7. Αὐτίκα γὰρ εἰ μὲν εἰρήνη δοκεῖ μέγα ἀγαθὸν τοῖς ἀνθρώποις εἶναι, ταύτης ἐλάχιστον τοῖς τυράννοις μέτεστιν· εἰ δὲ πόλεμος μέγα κακόν, τούτου πλεῖστον μέρος οἱ τύραννοι μετέχουσιν. 8. Εὐθὺς γὰρ τοῖς μὲν ἰδιώταις, ἂν μὴ ἡ πόλις αὐτῶν κοινὸν πόλεμον πολεμῇ, ἔξεστιν ὅποι ἂν βούλωνται πορεύεσθαι μηδὲν φοβουμένους μή τις αὐτοὺς ἀποκτείνῃ, οἱ δὲ τύραννοι πάντες πανταχῇ ὡς διὰ πολεμίας πορεύονται. Αὐτοί τε γοῦν ὡπλισμένοι οἴονται ἀνάγκην εἶναι διάγειν καὶ ἄλλους ὁπλοφόρους ἀεὶ συμπεριάγεσθαι. 9. Ἔπειτα δὲ οἱ μὲν ἰδιῶται, ἐὰν καὶ στρατεύωνταί που εἰς πολεμίαν, ἀλλ' οὖν ἐπειδάν γε ἔλθωσιν οἴκαδε, ἀσφάλειαν σφίσιν ἡγοῦνται εἶναι, οἱ δὲ τύραννοι ἐπειδὰν εἰς τὴν ἑαυτῶν πόλιν ἀφίκωνται, τότε ἐν πλείστοις πολεμίοις ἴσασιν ὄντες. 10. Ἐὰν δὲ δὴ καὶ ἄλλοι στρατεύωσιν εἰς τὴν πόλιν κρείττονες, ἐὰν ἔξω τοῦ τείχους ὄντες οἱ ἥττονες ἐν κινδύνῳ δοκῶσιν εἶναι, ἀλλ' ἐπειδάν γε εἴσω τοῦ ἐρύματος ἔλθωσιν, ἐν ἀσφαλείᾳ πάντες νομίζουσι καθεστάναι, ὁ δὲ τύραννος οὐδ' ἐπειδὰν εἴσω τῆς οἰκίας παρέλθῃ ἐν ἀκινδύνῳ ἐστίν, ἀλλ' ἐνταῦθα δὴ καὶ μάλιστα φυλακτέον οἴεται εἶναι. 11. Ἔπειτα τοῖς μὲν ἰδιώταις καὶ διὰ σπονδῶν καὶ δι' εἰρήνης γίγνεται πολέμου ἀνάπαυσις, τοῖς δὲ τυράννοις οὔτε εἰρήνη ποτὲ πρὸς τοὺς τυραννευομένους γίγνεται οὔτε σπονδαῖς ἄν ποτε πιστεύσας ὁ τύραννος θαρρήσειε. 12. Καὶ πόλεμοι μὲν δή εἰσιν οὕς τε αἱ πόλεις πολεμοῦσι καὶ οὓς οἱ τύραννοι πρὸς τοὺς βεβιασμένους· τούτων δὴ τῶν πολέμων ὅσα μὲν ἔχει χαλεπὰ ὁ ἐν ταῖς πόλεσι, ταῦτα καὶ ὁ τύραννος ἔχει· 13. καὶ γὰρ ἐν ὅπλοις δεῖ εἶναι ἀμφοτέρους καὶ φυλάττεσθαι καὶ κινδυνεύειν, καὶ ἄν τι πάθωσι κακὸν ἡττηθέντες, λυποῦνται ἐπὶ τούτοις ἑκάτεροι. 14. Μέχρι μὲν δὴ τούτου ἴσοι οἱ πόλεμοι· ἃ δὲ ἔχουσιν ἡδέα οἱ ἀμύνοντες πόλεσι πρὸς τὰς πόλεις, ταῦτα οὐκέτι ἔχουσιν οἱ τύραννοι. 15. Αἱ μὲν γὰρ πόλεις δήπου ὅταν κρατήσωσι μάχῃ τῶν ἐναντίων, οὐ ῥᾴδιον εἰπεῖν ὅσην ἡδονὴν ἔχουσιν ἐν τῷ τρέψασθαι τοὺς πολεμίους, ὅσην δ' ἐν τῷ διώκειν, ὅσην δ' ἐν τῷ ἀποκτείνειν τοὺς πολεμίους, ὡς δὲ γαυροῦνται ἐπὶ τῷ ἔργῳ, ὡς δὲ δόξαν λαμπρὰν ἀναλαμβάνουσιν, ὡς δ' εὐφραίνονται τὴν πόλιν

---

7. τοῖς ἀνθρώποις: τοῖς om. Stob. || ἐλάχιστον: ἐλάχιστον μέρος Stob. || πλεῖστον μέρος: μέρος om. Stob. || οἱ τύραννοι μετέχουσιν: μετέχομεν οἱ τύραννοι Stob.

8. κοινὸν: κοινωνὸν A.

11. ἔπειτα; ἔπειτα δὲ Stob.

12. ὁ ἐν Reuchlin: σὺν codd.

14. πόλεμοι: πολέμιοι Ad || ἀμύνοντες Pierleoni: συνόντες codd.

qu'ils en retirent et le plaisir qu'ils éprouvent à l'idée d'avoir accru la puissance de leur patrie. 16. Chacun se donne l'air d'avoir participé à l'élaboration du plan et d'avoir tué le plus grand nombre d'ennemis et il est difficile de trouver des cas où ils n'aillent point jusqu'à s'attribuer faussement quelque exploit et à prétendre avoir tué plus d'ennemis qu'il n'en est mort réellement, tant il leur paraît beau de remporter une grande victoire. 17. Quand, au contraire, le tyran a des soupçons sur certains, ou encore, quand il découvre qu'ils conspirent réellement, et les fait périr, il est sûr qu'il n'accroît pas la puissance de l'Etat tout entier, il sait qu'il diminuera le nombre de ses sujets, il ne peut pas être content et il ne se glorifie pas de son acte, mais il atténue autant que possible ce qui s'est passé et, tout en agissant, il se défend d'avoir commis une injustice. Ainsi lui-même juge que sa conduite n'est pas belle. 18. Puis une fois qu'ont péri ceux qu'il redoutait, loin d'en être plus tranquille, il redouble de précautions. C'est donc une guerre que le tyran soutient sans cesse, telle que, moi, je la décris.

III

1. Quant à l'amitié, en revanche, considère attentivement comment les tyrans y ont part. Mais d'abord l'amitié est-elle un grand bien pour les hommes ? Examinons ce point. 2. Quand un homme est aimé, n'est-il pas vrai ? ceux qui l'aiment ont du plaisir à le voir près d'eux et du plaisir à lui faire du bien; ils éprouvent du regret de son absence; c'est avec un grand plaisir qu'ils l'accueillent à son retour; ils se réjouissent tous de son bonheur et ils lui viennent tous en aide, s'ils le voient tomber dans quelque malheur. 3. Les Etats, eux non plus, n'ignorent certes pas que l'amitié est le bien le plus grand et le plus doux pour l'humanité. Ce qui est sûr, du moins, c'est que les adultères sont les seuls, selon l'usage d'un grand nombre d'Etats, que l'on tue impunément, pour cette raison, évidemment, qu'on juge qu'ils détruisent l'affection des femmes pour leurs maris; 4. car, en vérité, lorsqu'une femme a subi accidentellement les atteintes d'un autre homme, son mari ne l'en estime pas moins, si toutefois il lui semble que son affection pour lui est restée intacte. 5. Pour moi, je regarde comme un bonheur si grand d'être aimé que je trouve que les bienfaits viennent réellement d'eux-mêmes à celui que l'on aime, et de la part des dieux et de la part des hommes.

6. Et maintenant, ce bien si précieux est celui dont les tyrans sont privés plus que tous les hommes. Si tu veux être sûr, Simonide, que je dis vrai, considère les choses ainsi. 7. Les affections les plus solides, n'est-il pas vrai ? sont celles des parents pour leurs enfants, des enfants pour leurs parents, des frères pour leurs frères, des femmes pour leurs maris et

νομίζοντες ηὐξηκέναι. 16. Ἕκαστος δέ τις προσποιεῖται καὶ τῆς βουλῆς μετεσχηκέναι καὶ πλείστους ἀπεκτονέναι· χαλεπὸν δὲ εὑρεῖν ὅπου οὐχὶ καὶ ἐπιψεύδονται, πλέονας φάσκοντες ἀπεκτονέναι ἢ ὅσοι ἂν τῷ ὄντι ἀποθάνωσιν, οὕτω καλόν τι αὐτοῖς δοκεῖ εἶναι τὸ πολὺ νικᾶν. 17. Ὁ δὲ τύραννος ὅταν ὑποπτεύσας ἢ καὶ αἰσθανόμενος τῷ ὄντι ἀντιπραττομένους τινὰς ἀποκτείνῃ, οἶδεν ὅτι οὐκ αὔξει ὅλην τὴν πόλιν, ἐπίσταταί τε ὅτι μειόνων ἄρξει, φαιδρός τε οὐ δύναται εἶναι οὐδὲ μεγαλύνεται ἐπὶ τῷ ἔργῳ, ἀλλὰ καὶ μειοῖ καθ' ὅσον ἂν δύνηται τὸ γεγενημένον, καὶ ἀπολογεῖται ἅμα πράττων ὡς οὐκ ἀδικῶν πεποίηκεν. Οὕτως οὐδ' αὐτῷ δοκεῖ καλὰ τὰ ποιούμενα εἶναι. 18. Καὶ ὅταν ἀποθάνωσιν οὓς ἐφοβήθη, οὐδέν τι μᾶλλον τοῦτο θαρρεῖ, ἀλλὰ φυλάττεται ἔτι μᾶλλον ἢ τὸ πρόσθεν. Καὶ πόλεμον μὲν δὴ τοιοῦτον ἔχων διατελεῖ ὁ τύραννος ὃν ἐγὼ δηλῶ.

III

1. Φιλίας δ' αὖ καταθέασαι ὡς κοινωνοῦσιν οἱ τύραννοι. Πρῶτον μὲν εἰ μέγα ἀγαθὸν ἀνθρώποις ἡ φιλία, τοῦτο ἐπισκεψώμεθα. 2. Ὃς γὰρ ἂν φιλῆται δήπου ὑπό τινων, ἡδέως μὲν τοῦτον οἱ φιλοῦντες παρόντα ὁρῶσιν, ἡδέως δ' εὖ ποιοῦσι, ποθοῦσι δέ, ἥν που ἀπῇ, ἥδιστα δὲ πάλιν προσιόντα δέχονται, συνήδονται δ' ἐπὶ τοῖς αὐτοῦ ἀγαθοῖς, συνεπικουροῦσι δέ, ἐάν τι σφαλλόμενον ὁρῶσιν. 3. Οὐ μὲν δὴ λέληθεν οὐδὲ τὰς πόλεις ὅτι ἡ φιλία μέγιστον ἀγαθὸν καὶ ἥδιστον ἀνθρώποις ἐστί· μόνους γοῦν τοὺς μοιχοὺς νομίζουσι πολλαὶ τῶν πόλεων νηποινεὶ ἀποκτείνειν, δῆλον ὅτι διὰ ταῦτα ὅτι λυμαντῆρας αὐτοὺς νομίζουσι τῆς τῶν γυναικῶν φιλίας πρὸς τοὺς ἄνδρας εἶναι. 4. Ἐπεὶ ὅταν γε ἀφροδισιασθῇ κατὰ συμφοράν τινα γυνή, οὐδὲν ἧττον τούτου ἕνεκεν τιμῶσιν αὐτὰς οἱ ἄνδρες, ἐάνπερ ἡ φιλία δοκῇ αὐταῖς ἀκήρατος διαμένειν. 5. Τοσοῦτον δέ τι ἀγαθὸν κρίνω ἔγωγε τὸ φιλεῖσθαι εἶναι ὥστε νομίζω τῷ ὄντι αὐτόματα τἀγαθὰ τῷ φιλουμένῳ γίγνεσθαι καὶ παρὰ θεῶν καὶ παρὰ ἀνθρώπων. 6. Καὶ τούτου τοίνυν τοῦ κτήματος τοιούτου ὄντος μειονεκτοῦσιν οἱ τύραννοι πάντων μάλιστα. Εἰ δὲ βούλει, ὦ Σιμωνίδη, εἰδέναι ὅτι ἀληθῆ λέγω, ὧδε ἐπίσκεψαι. 7. Βεβαιόταται μὲν γὰρ δήπου δοκοῦσι φιλίαι εἶναι γονεῦσι πρὸς παῖδας καὶ παισὶ πρὸς γονέας καὶ ἀδελφοῖς πρὸς ἀδελφοὺς καὶ γυναιξὶ πρὸς ἄνδρας καὶ ἑταίροις πρὸς ἑταίρους.

---

16. βουλῆς codd.: ⟨εἰσ⟩ βολῆς Pierleoni.
17. ὑποπτεύσας ἢ καὶ Reiske: ὑποπτεύσῃ codd. || αὔξει: ἄξει AM.
18. τοῦτο Jacobs: τούτου Ad.

III 1. δ' αὖ: om. F || ὡς Ernesti: ἃς codd.
2. ἀπῇ Cobet: ἀπίῃ codd.
5. ὥστε: ὡς Stob. || τἀγαθὰ Stob.: ἀγαθὰ codd.
7. βεβαιόταται μὲν γάρ: γὰρ om. Stob. || δήπου: om. A || εἶναι: om. Stob. || γονέας Stob.: γονεῖς codd.

des camarades pour leurs camarades. 8. Eh bien donc, si tu veux réfléchir, tu trouveras que ces affections sont les plus fortes chez les particuliers; mais, parmi les tyrans, tu en trouveras beaucoup qui ont fait tuer leurs propres enfants et beaucoup qui ont été tués par leurs enfants; beaucoup de frères qui se sont entretués pour la tyrannie, beaucoup de tyrans aussi qui ont péri victimes de leur propre femme ou de camarades dont, certes, ils se croyaient très aimés. Cela étant, comment ceux qui sont haïs à ce point par les gens que la nature dispose et que la loi oblige à les aimer le plus, doivent-ils croire que quelqu'un d'autre, au moins, les aime ?

IV

1. D'autre part, comment celui qui connaît très peu la confiance, n'est-il pas défavorisé sous le rapport d'un grand bien ? Quelle société, en effet est agréable sans confiance mutuelle ? quelle intimité a du charme pour le mari et pour la femme, sans confiance? quel serviteur est agréable quand on se défie de lui ? 2. Eh bien donc, ces rapports confiants avec les gens sont une chose à laquelle le tyran a très peu de part. Il vit, en effet, sans avoir de confiance dans ses aliments et dans ses boissons, loin de là : avant même d'en offrir les prémices aux dieux, il ordonne à ses serviteurs de les goûter tout d'abord, parce qu'il se méfie et craint de trouver quelque poison même dans ce qu'il mange et dans ce qu'il boit.

3. D'autre part, la patrie, elle aussi, est pour les autres hommes très précieuse. Les concitoyens se gardent mutuellement, sans solde, contre les esclaves et ils se gardent contre les malfaiteurs, pour qu'aucun citoyen ne meure de mort violente. 4. On est allé si loin dans la voie des précautions que, dans bien des pays, une loi a été établie, aux termes de laquelle celui-là même qui fréquente un meurtrier, ne doit pas être tenu pour pur. Ainsi, grâce à sa patrie, chacun des citoyens vit en sûreté. 5. Mais pour les tyrans, sur ce point encore, la situation est renversée. Au lieu de punir l'assassin du tyran, les cités lui décernent de grands honneurs et, au lieu de lui interdire les sacrifices, comme on fait pour les meurtriers des particuliers, les cités vont au contraire jusqu'à élever des statues dans les temples aux auteurs d'un acte de ce genre.

6. Si tu te figures, toi, que pour posséder plus de biens que les particuliers, le tyran, par suite, en tire plus de jouissances, sache, Simonide, qu'en cette matière non plus il n'en va pas ainsi. Quand les athlètes sont vainqueurs de profanes, ils n'en éprouvent pas de plaisir; en revanche, quand ils sont vaincus par leurs concurrents, alors ils en ressentent du chagrin; il en est de même du tyran : quand il se montre plus riche que les particuliers, il n'en éprouve pas de plaisir, mais, quand il est moins

8. Εἰ τοίνυν ἐθέλεις κατανοεῖν, εὑρήσεις τοὺς μὲν ἰδιώτας ὑπὸ τούτων μάλιστα φιλουμένους, τοὺς δὲ τυράννους πολλοὺς μὲν παῖδας ἑαυτῶν ἀπεκτονότας, πολλοὺς δ' ὑπὸ παίδων αὐτοὺς ἀπολωλότας, πολλοὺς δὲ ἀδελφοὺς ἐν τυραννίσιν ἀλληλοφόνους γεγενημένους, πολλοὺς δὲ καὶ ὑπὸ γυναικῶν τῶν ἑαυτῶν τυράννους διεφθαρμένους καὶ ὑπὸ ἑταίρων γε τῶν μάλιστα δοκούντων φίλων εἶναι. 9. Οἵτινες οὖν ὑπὸ τῶν φύσει πεφυκότων μάλιστα φιλεῖν καὶ νόμῳ συνηναγκασμένων οὕτω μισοῦνται, πῶς ὑπ' ἄλλου γέ τινος οἴεσθαι χρὴ αὐτοὺς φιλεῖσθαι;

IV

1. Ἀλλὰ μὴν καὶ πίστεως ὅστις ἐλάχιστον μετέχει, πῶς οὐχὶ μεγάλου ἀγαθοῦ μειονεκτεῖ; ποία μὲν γὰρ ξυνουσία ἡδεῖα ἄνευ πίστεως τῆς πρὸς ἀλλήλους, ποία δ' ἀνδρὶ καὶ γυναικὶ τερπνὴ ἄνευ πίστεως ὁμιλία, ποῖος δὲ θεράπων ἡδὺς ἀπιστούμενος; 2. Καὶ τούτου τοίνυν τοῦ πιστῶς πρός τινας ἔχειν ἐλάχιστον μέτεστι τυράννῳ· ὁπότε γε οὐδὲ σιτίοις καὶ ποτοῖς πιστεύων διάγει, ἀλλὰ καὶ τούτων πρὶν ἀπάρχεσθαι τοῖς θεοῖς τοὺς διακόνους πρῶτον κελεύουσιν ἀπογεύεσθαι διὰ τὸ ἀπιστεῖν μὴ καὶ ἐν τούτοις κακόν τι φάγωσιν ἢ πίωσιν. 3. Ἀλλὰ μὴν καὶ αἱ πατρίδες τοῖς μὲν ἄλλοις ἀνθρώποις πλείστου ἄξιαι. Πολῖται γὰρ δορυφοροῦσι μὲν ἀλλήλους ἄνευ μισθοῦ ἐπὶ τοὺς δούλους, δορυφοροῦσι δ' ἐπὶ τοὺς κακούργους, ὑπὲρ τοῦ μηδένα τῶν πολιτῶν βιαίῳ θανάτῳ ἀποθνῄσκειν. 4. Οὕτω δὲ πόρρω προεληλύθασι φυλακῆς ὥστε πεποίηνται πολλοὶ νόμον τῷ μιαιφόνῳ μηδὲ τὸν συνόντα καθαρεύειν· ὥστε διὰ τὰς πατρίδας ἀσφαλῶς ἕκαστος βιοτεύει τῶν πολιτῶν. 5. Τοῖς δὲ τυράννοις καὶ τοῦτο ἔμπαλιν ἀνέστραπται. Ἀντὶ γὰρ τοῦ τιμωρεῖν αἱ πόλεις αὐτοῖς μεγάλως τιμῶσι τὸν ἀποκτείναντα τὸν τύραννον, καὶ ἀντί γε τοῦ εἴργειν ἐκ τῶν ἱερῶν, ὥσπερ τοὺς τῶν ἰδιωτῶν φονέας, ἀντὶ τούτου καὶ εἰκόνας ἐν τοῖς ἱεροῖς ἱστᾶσιν αἱ πόλεις τῶν ⟨τι⟩ τοιοῦτον ποιησάντων.

6. Εἰ δὲ σὺ οἴει ὡς πλείω ἔχων τῶν ἰδιωτῶν κτήματα ὁ τύραννος διὰ τοῦτο καὶ πλείω ἀπ' αὐτῶν εὐφραίνεται, οὐδὲ τοῦτο οὕτως ἔχει, ὦ Σιμωνίδη, ἀλλ' ὥσπερ οἱ ἀθληταὶ οὐχ ὅταν ἰδιωτῶν γένωνται κρείττονες, τοῦτ' αὐτοὺς εὐφραίνει, ἀλλ' ὅταν τῶν ἀνταγωνιστῶν ἥττους, τοῦτ' αὐτοὺς ἀνιᾷ, οὕτω καὶ ὁ τύραννος οὐχ ὅταν τῶν ἰδιωτῶν πλείω φαίνηται ἔχων, τότ' εὐφραίνεται, ἀλλ' ὅταν ἑτέρων τυράννων ἐλάττω ἔχῃ, τούτῳ λυπεῖται· τούτους γὰρ ἀνταγωνιστὰς

---

8. τούτων: τούτων πάντων Stob. || ἀπεκτονότας Stob.: ἀπεκτονηκότας codd.

9. φύσει: φύσει τε Stob. || χρὴ Stob.: χρῆν codd.

IV 2. ἐλάχιστον: ἐλάχιστον μέρος Stob. || οὐδὲ σιτίοις καὶ ποτοῖς: οὔτε σιτίοις κρατίστοις codd. οὔτε σιτίοις καὶ ποτοῖς Athen. οὐδὲ σίτοις οὐδὲ ποτοῖς Stob. || πρὶν codd.: ἀντὶ τοῦ Athen. Pierleoni πρὶν... θεοῖς om. Stob. || τοὺς διακόνους: τοῖς διακονοῦσι Athen. || πρῶτον: om. Stob. || ἀπογεύεσθαι: ἀπογεύσασθαι F.

4. οὕτω δὲ: δὲ om. Stob. || ὥστε: ὅθεν Stob.

5. ἀποκτείναντα: κατακτείναντα Stob. || ὥσπερ... φονέας: om. Stob. || ⟨τι⟩ τοιοῦτον: τοιούτῳ A τοιοῦτο A¹M τοῦτο F τοιοῦτό τι Mut.

6. ἥττους: ἧττον A || αὐτῷ: αὑτῷ AF.

riche que d'autres tyrans, cette situation l'afflige. Ce sont eux, en effet, qu'il considère comme ses concurrents en matière de richesse. 7. En vérité, les désirs du tyran ne sont même pas satisfaits un peu plus vite que ceux du particulier. Le particulier, en effet, désire ou une maison ou un champ ou un serviteur; le tyran, lui, désire des villes, ou un territoire étendu, ou des ports ou de puissantes citadelles, choses qu'on acquiert avec beaucoup plus de peine et de danger que n'en demandent, pour être réalisés, les désirs des particuliers. 8. Assurément, tu le verras, autant il y a peu de pauvres parmi les particuliers, autant il y en a beaucoup parmi les tyrans. Ce n'est pas, en effet, le nombre des objets qui permet de déterminer ce qui est beaucoup et ce qui est suffisant, c'est l'usage qu'on en fait; par Conséquent, ce qui est au-delà du suffisant est beaucoup et ce qui est en deçà est peu. 9. Aussi, des ressources plusieurs fois aussi grandes que celles du particulier suffisent-elles moins au tyran pour les dépenses nécessaires. Les particuliers, en effet, peuvent restreindre leurs dépenses pour les achats journaliers, comme ils l'entendent; mais pour les tyrans la chose n'est pas possible. Leurs plus grandes dépenses et les plus nécessaires ont trait à la sûreté de leur vie: les restreindre c'est, leur semble-t-il, causer leur perte. 10. Et puis, tous ceux qui peuvent pourvoir par des moyens légitimes à tous leurs besoins, pourquoi les plaindre comme des pauvres ? Ceux, au contraire, que l'indigence contraint à vivre d'expédients malhonnêtes et honteux, comment ne pas les considérer à juste titre comme des malheureux et des pauvres ? 11. Eh bien, les tyrans sont contraints très souvent de dépouiller injustement et les temples et les hommes, parce qu'ils ont toujours de nouveaux besoins d'argent pour les dépenses nécessaires. En effet, comme s'ils se trouvaient en état de guerre perpétuelle, ils sont contraints d'entretenir une armée ou de périr.

V

1. « Je te dirai encore, Simonide, une misère, difficile à supporter, des tyrans. En effet, ils ne connaissent pas moins que les particuliers les hommes vaillants, les hommes habiles et les justes. Mais, au lieu de les admirer, ils les craignent; les braves peuvent faire quelque coup d'audace pour la liberté, les habiles, machiner un complot; quant aux justes, la foule peut souhaiter de les avoir pour chefs. 2. Quand la peur leur a fait supprimer les hommes de cette sorte, que leur reste-t-il à employer sinon des criminels, des débauchés et des gens serviles ? Les criminels leur inspirent confiance, parce qu'ils craignent, comme les tyrans, que les cités, devenues libres un jour, ne s'assurent de leur personne; les débauchés, à cause de la licence du moment; les gens serviles, parce qu'eux non plus ne demandent pas la liberté. C'est donc là encore une misère difficile à

ἡγεῖται αὐτῷ τοῦ πλούτου εἶναι. 7. Οὐδέ γε θᾶττόν τι γίγνεται τῷ τυράννῳ ἢ τῷ ἰδιώτῃ ὧν ἐπιθυμεῖ. Ὁ μὲν γὰρ ἰδιώτης ⟨ἢ⟩ οἰκίας ἢ ἀγροῦ ἢ οἰκέτου ἐπιθυμεῖ, ὁ δὲ τύραννος ἢ πόλεων ἢ χώρας πολλῆς ἢ λιμένων ἢ ἀκροπόλεων ἰσχυρῶν, ἅ ἐστι πολὺ χαλεπώτερα καὶ ἐπικινδυνότερα κατεργάσασθαι τῶν ἰδιωτικῶν ἐπιθυμημάτων. 8. Ἀλλὰ μέντοι καὶ πένητας ὄψει [οὐχ] οὕτως ὀλίγους τῶν ἰδιωτῶν ὡς πολλοὺς τῶν τυράννων. Οὐ γὰρ τῷ ἀριθμῷ οὔτε τὰ πολλὰ κρίνεται οὔτε τὰ ἱκανά, ἀλλὰ πρὸς τὰς χρήσεις· ὥστε τὰ μὲν ὑπερβάλλοντα τὰ ἱκανὰ πολλά ἐστι, τὰ δὲ τῶν ἱκανῶν ἐλλείποντα ὀλίγα. 9. Τῷ οὖν τυράννῳ τὰ πολλαπλάσια ἧττον ἱκανά ἐστιν εἰς τὰ ἀναγκαῖα δαπανήματα ἢ τῷ ἰδιώτῃ. Τοῖς μὲν γὰρ ἰδιώταις ἔξεστι τὰς δαπάνας συντέμνειν εἰς τὰ καθ' ἡμέραν ὅπῃ βούλονται, τοῖς δὲ τυράννοις οὐκ ἐνδέχεται. Αἱ γὰρ μέγισται αὐτοῖς δαπάναι καὶ ἀναγκαιόταται εἰς τὰς τῆς ψυχῆς φυλακάς εἰσι· τὸ δὲ τούτων τι συντέμνειν ὄλεθρος δοκεῖ εἶναι. 10. Ἔπειτα δὲ ὅσοι μὲν δύνανται ἔχειν ἀπὸ τοῦ δικαίου ὅσων δέονται, τί ἂν τούτους οἰκτίροι τις ὡς πένητας; ὅσοι δ' ἀναγκάζονται δι' ἔνδειαν κακόν τι καὶ αἰσχρὸν μηχανώμενοι ζῆν, πῶς οὐ τούτους ἀθλίους ἄν τις καὶ πένητας δικαίως νομίζοι; 11. Οἱ τύραννοι τοίνυν ἀναγκάζονται πλεῖστα συλᾶν ἀδίκως καὶ ἱερὰ καὶ ἀνθρώπους διὰ τὸ εἰς τὰς ἀναγκαίας δαπάνας ἀεὶ προσδεῖσθαι χρημάτων. Ὥσπερ γὰρ πολέμου ὄντος ἀεὶ ἀναγκάζονται στράτευμα τρέφειν ἢ ἀπολωλέναι.

V

1. Χαλεπὸν δ' ἐρῶ σοι καὶ ἄλλο πάθημα, ὦ Σιμωνίδη, τῶν τυράννων. Γιγνώσκουσι μὲν γὰρ οὐδὲν ἧττον τῶν ἰδιωτῶν τοὺς ἀλκίμους τε καὶ σοφοὺς καὶ δικαίους. Τούτους δ' ἀντὶ τοῦ ἄγασθαι φοβοῦνται, τοὺς μὲν ἀνδρείους, μή τι τολμήσωσι τῆς ἐλευθερίας ἕνεκεν, τοὺς δὲ σοφούς, μή τι μηχανήσωνται, τοὺς δὲ δικαίους, μὴ ἐπιθυμήσῃ τὸ πλῆθος ὑπ' αὐτῶν προστατεῖσθαι. 2. Ὅταν δὲ τοὺς τοιούτους διὰ τὸν φόβον ὑπεξαιρῶνται, τίνες ἄλλοι αὐτοῖς καταλείπονται χρῆσθαι ἀλλ' ἢ οἱ ἄδικοί τε καὶ ἀκρατεῖς καὶ ἀνδραποδώδεις; οἱ μὲν ἄδικοι πιστευόμενοι, διότι φοβοῦνται ὥσπερ οἱ τύραννοι τὰς πόλεις μήποτε ἐλεύθεραι γενόμεναι ἐγκρατεῖς αὐτῶν γένωνται, οἱ δ' ἀκρατεῖς τῆς εἰς τὸ παρὸν ἐξουσίας ἕνεκα, οἱ δ' ἀνδραποδώδεις, διότι οὐδ' αὐτοὶ ἀξιοῦσιν ἐλεύθεροι εἶναι. Χαλεπὸν οὖν καὶ τοῦτο τὸ πάθημα ἔμοιγε δοκεῖ εἶναι, τὸ ἄλλους μὲν ἡγεῖσθαι ἀγαθοὺς

---

7. θᾶττόν τι Stob. : τι om. codd. || ⟨ἢ⟩ οἰκίας: om. Stob. || ἀγροῦ ἢ οἰκέτου : ἀγροὺς ἢ οἰκέτας A || πόλεων : πόλεως Stob. || κατεργάσασθαι : κατεργάζεσθαι Stob.

8. μέντοι: μὴν Stob. || [οὐχ] οὕτως Bremi: οὐχ οὕτως codd. om. Stob. || ὡς πολλοὺς: πολλοὺς δὲ Stob.

9. εἰς τὰ ἀναγκαῖα δαπανήματα ἢ: ἢ τἀναγκαῖα δαπανήματα Stob. || ἰδιώτῃ: ⟨τὰ ὀλίγα add. Pierleoni || τοῖς μὲν γὰρ: καὶ γὰρ τοῖς μὲν Stob. || ὅπῃ βούλονται: om. Stob. || τυράννοις... φυλακάς εἰσι: τυράννοις μέγισται μέν εἰσι δαπάναι εἰς τὰς τῆς ψυχῆς φυλακὰς Stob. || τούτων τι Mut. Stob.: τι om. Ad.

10. ὅσων M Mut.: ὅσον A ὅσου B || νομίζοι: καλοῖ F.

11. ἀναγκάζονται... ἀδίκως: πάντα ἀναγκάζονται συλᾶν ἀδίκως Stob. || καὶ ἱερὰ καὶ ἀνθρώπους: om. Stob.

V 1. ἀλκίμους Stob.: κοσμίους codd. || τε: γε A om. Stob. || καὶ σοφοὺς καὶ δικαίους: καὶ τοὺς σοφοὺς καὶ τοὺς δικαίους Stob.

2. ὑπεξαιρῶνται Schneider: ὑπεξαίρωνται codd.

supporter, à mon avis, que de considérer certains comme des gens de bien et d'être obligé d'en employer d'autres.

3. « Il est, en outre, nécessaire que le tyran, lui aussi, aime sa cité; car, sans sa cité, il ne saurait ni sauver sa vie, ni être heureux. Or, la tyrannie force à être une cause de trouble, même pour sa patrie. Les tyrans, en effet, ne prennent plaisir ni à inspirer le courage aux citoyens, ni à bien les armer, mais il leur est plus agréable de rendre les étrangers plus redoutables que les citoyens et ils les emploient comme gardes du corps. 4. D'autre part, même lorsque les bonnes années apportent l'abondance, même alors le tyran ne prend point de part à la joie commune. Si, en effet, les sujets sont plus pauvres, le tyran espère trouver en eux plus de soumission.

VI

1. « Je veux, Simonide, t'exposer aussi les plaisirs que je goûtais autrefois, du temps où j'étais un simple particulier, et dont je sens la privation maintenant, depuis que je suis devenu tyran. 2. Pour moi, en effet, je vivais avec des camarades de mon âge, content d'eux comme ils étaient contents de moi; je vivais avec moi-même, quand je désirais le repos; je passais mon temps à banqueter, souvent jusqu'à oublier tous les chagrins de la vie humaine, souvent jusqu'à laisser mon esprit s'absorber dans les chants, les festins et les chœurs, et souvent jusqu'au moment où l'envie de dormir nous prenait, mes compagnons et moi. 3. Maintenant je suis privé de ces gens qui se plaisaient avec moi, parce que je traite mes camarades en esclaves et non en amis; je suis privé, d'autre part, du plaisir que je trouvais dans leurs entretiens, parce que je ne vois en eux aucune affection pour moi; quant à l'ivresse et au sommeil, je m'en garde comme d'un piège. 4. Or, craindre la foule et craindre la solitude, craindre l'absence de gardes, mais craindre aussi les gardes eux-mêmes, ne pas vouloir être entouré de gens sans armes et ne pas les voir volontiers armés, n'est-ce pas une condition pénible? 5. En outre, se fier à des étrangers plus qu'à des concitoyens et à des barbares plus qu'à des Grecs, désirer tenir les gens libres en esclavage, être contraint de donner aux esclaves la liberté, tous ces traits ne te semblent-ils pas être les marques d'une âme frappée de terreur ? 6. La crainte, certes, n'afflige pas seulement par elle-même quand elle habite l'âme, mais encore, quand elle accompagne tous les plaisirs, elle les corrompt. 7. Si toi aussi, Simonide, tu as l'expérience de la guerre, et s'il t'est déjà arrivé de te trouver en face et tout près d'une phalange ennemie, rappelle-toi quelle sorte de repas tu prenais à ce moment là et de quelle sorte de sommeil tu dormais. 8. En vérité, telles étaient tes inquiétudes alors,

ἄνδρας, ἄλλοις δὲ χρῆσθαι ἀναγκάζεσθαι. 3. Ἔτι δὲ φιλόπολιν μὲν ἀνάγκη καὶ τὸν τύραννον εἶναι· ἄνευ γὰρ τῆς πόλεως οὔτ' ἂν σ ζεσθαι δύναιτο οὔτ' εὐδαιμονεῖν· ἡ δὲ τυραννὶς ἀναγκάζει καὶ ταῖς ἑαυτῶν πατρίσιν ἐνοχλεῖν. Οὔτε γὰρ ἀλκίμους οὔτ' εὐόπλους χαίρουσι τοὺς πολίτας παρασκευάζοντες, ἀλλὰ τοὺς ξένους δεινοτέρους τῶν πολιτῶν ποιοῦντες ἥδονται μᾶλλον καὶ τούτοις χρῶνται δορυφόροις. 4. Ἀλλὰ μὴν οὐδ' ἂν εὐετηριῶν γενομένων ἀφθονία τῶν ἀγαθῶν γίγνηται, οὐδὲ τότε συγχαίρει ὁ τύραννος. Ἐνδεεστέροις γὰρ οὖσι ταπεινοτέροις αὐτοῖς οἴονται χρῆσθαι.

VI

1. Βούλομαι δέ σοι, ἔφη, ὦ Σιμωνίδη, κἀκείνας τὰς εὐφροσύνας δηλῶσαι ὅσαις ἐγὼ χρώμενος ὅτ' ἦν ἰδιώτης, νῦν ἐπειδὴ τύραννος ἐγενόμην, αἰσθάνομαι στερόμενος αὐτῶν. 2. Ἐγὼ γὰρ ξυνῆν μὲν ἡλικιώταις ἡδόμενος ἡδομένοις ἐμοί, συνῆν δὲ ἐμαυτῷ, ὁπότε ἡσυχίας ἐπιθυμήσαιμι, διῆγον δ' ἐν συμποσίοις πολλάκις μὲν μέχρι τοῦ ἐπιλαθέσθαι πάντων εἴ τι χαλεπὸν ἐν ἀνθρωπίνῳ βίῳ ἦν, πολλάκις δὲ μέχρι τοῦ ᾠδαῖς τε καὶ θαλίαις καὶ χοροῖς τὴν ψυχὴν συγκαταμιγνύναι, πολλάκις δὲ μέχρι κοίτης ἐπιθυμίας ἐμῆς τε καὶ τῶν παρόντων. 3. Νῦν δὲ ἀπεστέρημαι μὲν τῶν ἡδομένων ἐμοὶ διὰ τὸ δούλους ἀντὶ φίλων ἔχειν τοὺς ἑταίρους, ἀπεστέρημαι δ' αὖ τοῦ ἡδέως ἐκείνοις ὁμιλεῖν διὰ τὸ μηδεμίαν ἐνορᾶν εὔνοιαν ἐμοὶ παρ' αὐτῶν· μέθην δὲ καὶ ὕπνον ὁμοίως ἐνέδρᾳ φυλάττομαι. 4. Τὸ δὲ φοβεῖσθαι μὲν ὄχλον, φοβεῖσθαι δ' ἐρημίαν, φοβεῖσθαι δὲ ἀφυλαξίαν, φοβεῖσθαι δὲ καὶ αὐτοὺς τοὺς φυλάττοντας, καὶ μήτ' ἀόπλους ἔχειν ἐθέλειν περὶ αὐτὸν μήθ' ὡπλισμένους ἡδέως θεᾶσθαι, πῶς οὐκ ἀργαλέον ἐστὶ πρᾶγμα; 5. Ἔτι δὲ ξένοις μὲν μᾶλλον ἢ πολίταις πιστεύειν, βαρβάροις δὲ μᾶλλον ἢ Ἕλλησιν, ἐπιθυμεῖν δὲ τοὺς μὲν ἐλευθέρους δούλους ἔχειν, τοὺς δὲ δούλους ἀναγκάζεσθαι ποιεῖν ἐλευθέρους, οὐ πάντα σοι ταῦτα δοκεῖ ψυχῆς ὑπὸ φόβων καταπεπληγμένης τεκμήρια εἶναι; 6. Ὅ γέ τοι φόβος οὐ μόνον αὐτὸς ἐνὼν ταῖς ψυχαῖς λυπηρός ἐστιν, ἀλλὰ καὶ πάντων τῶν ἡδέων συμπαρακολουθῶν λυμεὼν γίγνεται. 7. Εἰ δὲ καὶ σὺ πολεμικῶν ἔμπειρος εἶ, ὦ Σιμωνίδη, καὶ ἤδη ποτὲ πολεμίᾳ φάλαγγι πλησίον ἀντετάξω, ἀναμνήσθητι ποῖον μέν τινα σῖτον ᾑροῦ ἐν ἐκείνῳ τῷ χρόνῳ, ποῖον δέ τινα ὕπνον ἐκοιμῶ. 8. Οἷα μέντοι σοὶ τότ' ἦν τὰ λυπηρά, τοιαῦτά ἐστι τὰ τῶν τυράννων καὶ ἔτι δεινότερα· οὐ γὰρ ἐξ ἐναντίας μόνον, ἀλλὰ καὶ πάντοθεν πολεμίους ὁρᾶν νομίζουσιν οἱ τύραννοι.

---

3. ἐνοχλεῖν Marchant : ἐγκαλεῖν codd. || δεινοτέρους : δυνατωτέρους Mut.

4. συγχαίρει dett.: συγχωρεῖ Ad.

VI 2. ᾠδαῖς τε: τε om. F || κοίτης Hermann: κοινῆς codd.

3. δ' αὖ τοῦ Mut. Marchant: αὐτὸς A¹M δ' αὐτοῦ Pierleoni.

4. φυλάττοντας: φύλακας Stob. || ἀόπλους A¹ Stob.: ἀνόπλους Ad || περὶ αὐτὸν: om. Stob. || ἀργαλέον: χαλεπὸν Stob.

5. ξένοις μὲν: μὲν om. Stob. || βαρβάροις δὲ Bach: βαρβάροις τε codd. βαρβάροις Stob. || καταπεπληγμένης: παραπεπληγμένης Stob.

6. ὅ γε: ὁ δὲ Stob. || συμπαρακολουθῶν λυμεὼν γίγνεται: συμπαρομαρτῶν λυμαντὴρ ἐστιν Stob.

telles sont celles des tyrans, et plus terribles encore; car ce n'est pas seulement de face, c'est aussi de toutes parts que les tyrans croient voir des ennemis. »

9. Là-dessus Simonide reprit la parole et dit : « Tu as tout à fait raison, à mon avis, sur certains points. La guerre, en effet, est quelque chose d'effrayant; toutefois, Hiéron, lorsque nous, du moins, nous sommes en campagne, du fait que nous plaçons des sentinelles aux avant-postes, nous mangeons et nous dormons tranquillement. » 10. Hiéron lui répondit : « Oui, par Zeus, Simonide, c'est qu'elles sont elles-mêmes surveillées par les lois; aussi craignent-elles pour elles-mêmes et à votre place. Les tyrans, eux, ont pour gardes des gens salariés comme des valets de moisson. 11. Il faut, n'est-il pas vrai ? pouvoir faire en sorte que les gardes n'aient aucune autre qualité autant que la fidélité; or, il est bien plus difficile de trouver un seul garde fidèle qu'un très grand nombre d'ouvriers pour n'importe quel travail, surtout étant donné que ceux qui assurent ce service de garde ne sont là que pour de l'argent et qu'ils peuvent en recevoir beaucoup plus en peu de temps, s'ils tuent le tyran, qu'ils n'en reçoivent de lui pour un service de longue durée.

12. Quant à la faculté, que tu nous a enviée, de faire le plus de bien à nos amis et de soumettre nos ennemis plus que ne le peut personne au monde, cette fois encore, il n'en est pas ainsi. 13. Comment pourrais-tu jamais croire que tu fais du bien à tes amis, quand tu sais bien que celui qui reçoit le plus de toi, aurait le plus grand plaisir à s'éloigner au plus tôt de ta vue ? car, quoi qu'on ait reçu d'un tyran, on ne le considère jamais comme sa propriété, avant d'être hors de la domination de ce tyran. 14. Quant à ses ennemis, d'autre part, comment pourrais-tu dire que le tyran a, plus qu'un autre, la faculté de les soumettre, quand il a pour ennemis — il le sait bien — tous ceux dont il est le tyran, et qu'il ne lui est possible ni de les faire périr, ni de les faire emprisonner tous sans exception ? (car sur qui régnerait-il encore ?) 15. quand, au contraire, sachant que ce sont des ennemis, il doit se garder d'eux et qu'en même temps il est contraint aussi de les employer ? Sache bien ceci encore, Simonide : même ces citoyens que le tyran redoute, s'il lui est pénible de les voir vivre, il lui est pénible de les faire périr; c'est, en effet, comme si on avait un cheval de race, dont on craindrait quelque accident irréparable; on aurait de la peine à le tuer, à cause de ses qualités, 16. mais on aurait de la peine à le laisser vivre et à s'en servir, dans la crainte qu'il ne fasse quelque écart irréparable dans le danger; il en est précisément de même de tous les autres biens d'un emploi difficile, mais utiles : tous font également souffrir quand on les possède, et souffrir quand on s'en défait. »

9. Ταῦτα δ' ἀκούσας ὁ Σιμωνίδης ὑπολαβὼν εἶπεν· Ὑπέρευ μοι δοκεῖς ἔνια λέγειν. Ὁ γὰρ πόλεμος φοβερὸν μέν, ἀλλ' ὅμως, ὦ Ἱέρων, ἡμεῖς γε ὅταν ὦμεν ἐν στρατείᾳ, φύλακας προκαθιστάμενοι θαρραλέως δείπνου τε καὶ ὕπνου λαγχάνομεν. 10. Καὶ ὁ Ἱέρων ἔφη· Ναὶ μὰ Δία, ὦ Σιμωνίδη· αὐτῶν μὲν γὰρ προφυλάττουσιν οἱ νόμοι, ὥστε περὶ ἑαυτῶν φοβοῦνται καὶ ὑπὲρ ὑμῶν· οἱ δὲ τύραννοι μισθοῦ φύλακας ἔχουσιν ὥσπερ θεριστάς. 11. Καὶ δεῖ μὲν δήπου τοὺς φύλακας μηδὲν οὕτω ποιεῖν δύνασθαι ὡς πιστοὺς εἶναι· πιστὸν δὲ ἕνα πολὺ χαλεπώτερον εὑρεῖν ἢ πάνυ πολλοὺς ἐργάτας ὁποίου βούλει ἔργου, ἄλλως τε καὶ ὁπόταν χρημάτων μὲν ἕνεκα παρῶσιν οἱ φυλάττοντες, ἐξῇ δ' αὐτοῖς ἐν ὀλίγῳ χρόνῳ πολὺ πλείω λαβεῖν ἀποκτείνασι τὸν τύραννον ἢ ὅσα πολὺν χρόνον φυλάττοντες παρὰ τοῦ τυράννου λαμβάνουσιν. 12. Ὃ δ' ἐζήλωσας ἡμᾶς ὡς τοὺς μὲν φίλους μάλιστα εὖ ποιεῖν δυνάμεθα, τοὺς δὲ ἐχθροὺς πάντων μάλιστα χειρούμεθα, οὐδὲ ταῦθ' οὕτως ἔχει. 13. Φίλους μὲν γὰρ πῶς ἂν νομίσαις ποτὲ εὖ ποιεῖν, ὅταν εὖ εἰδῇς ὅτι ὁ τὰ πλεῖστα λαμβάνων παρὰ σοῦ ἥδιστ' ἂν ὡς τάχιστα ἐξ ὀφθαλμῶν σου γένοιτο; ὅ τι γὰρ ἄν τις λάβῃ παρὰ τυράννου, οὐδεὶς οὐδὲν ἑαυτοῦ νομίζει πρὶν ἂν ἔξω τῆς τούτου ἐπικρατείας γένηται. 14. Ἐχθροὺς δ' αὖ πῶς ἂν φαίης μάλιστα τοῖς τυράννοις ἐξεῖναι χειροῦσθαι, ὅταν εὖ εἰδῶσιν ὅτι ἐχθροὶ αὐτῶν εἰσι πάντες οἱ τυραννούμενοι, τούτους δὲ μήτε κατακαίνειν ἅπαντας μήτε δεσμεύειν οἷόν τε ᾖ (τίνων γὰρ ἔτι ἄρξει;), 15. ἀλλ' εἰδότα ὅτι ἐχθροί εἰσι, τούτους ἅμα μὲν φυλάττεσθαι δέῃ, καὶ χρῆσθαι δ' αὐτοῖς ἀναγκάζηται; εὖ δ' ἴσθι καὶ τοῦτο, ὦ Σιμωνίδη, ὅτι καὶ οὓς τῶν πολιτῶν δεδίασι χαλεπῶς μὲν αὐτοὺς ζῶντας ὁρῶσι, χαλεπῶς δ' ἀποκτείνουσιν· ὥσπερ γὰρ καὶ ἵππος εἰ ἀγαθὸς μὲν εἴη, φοβερὸς δὲ μὴ ἀνήκεστόν τι ποιήσῃ, χαλεπῶς μὲν ἄν τις αὐτὸν ἀποκτείναι διὰ τὴν ἀρετήν, 16. χαλεπῶς δὲ ζῶντι χρῷτο, εὐλαβούμενος μή τι ἀνήκεστον ἐν τοῖς κινδύνοις ἐργάσηται, καὶ τἆλλά γε κτήματα ὅσα χαλεπὰ μὲν χρήσιμα δ' ἐστίν, ὁμοίως ἅπαντα λυπεῖ μὲν τοὺς κεκτημένους, λυπεῖ δὲ ἀπαλλαττομένους.

---

9. στρατείᾳ Frotscher: στρατιᾷ codd. || λαγχάνομεν: τυγχάνομεν A in marg. F.
11. πολὺ πλείω: πολὺ om. F.
13. παρὰ τυράννου: παρὰ τοῦ τυράννου M.
14. κατακαίνειν Cobet: κατακτείνειν codd.

VII

1. Quand Simonide eut entendu ces paroles, il lui dit: « Il me semble, Hiéron, que l'honneur est une grande chose; les hommes qui cherchent à être honorés, endurent toutes les fatigues et bravent tous les dangers. 2. Vous aussi, à ce qu'il semble, malgré les nombreux inconvénients de la tyrannie, que tu viens d'énumérer, vous vous portez vers elle avec impétuosité pour qu'on vous honore, pour que tout le monde obéisse sans détour à tous vos ordres, pour que tout le monde vous regarde avec admiration, pour qu'on se lève de son siège et qu'on vous cède le pas, pour que tous les gens présents vous donnent toujours des marques de déférence et par leurs discours et par leur attitude ; car c'est ainsi, évidemment, que les sujets se comportent à l'égard des tyrans et de tous les autres personnages, chaque fois qu'ils les honorent. 3. En effet, Hiéron, il me semble que ce qui fait la différence de l'homme et des autres animaux, c'est le désir de l'honneur. Car, en vérité, pour ce qui est de la nourriture, de la boisson, du sommeil et de l'amour, tous les animaux également semblent y trouver du plaisir; mais la nature n'a mis d'ambition ni chez les bêtes brutes, ni chez tous les hommes sans exception. Ceux chez qui existe naturellement l'amour de l'honneur et de la louange, ceux-là sont, dès lors, ceux qui diffèrent le plus des bêtes; on les regarde comme des êtres virils et non plus comme de simples créatures humaines. 4. Ainsi, c'est avec raison, me semble-t-il, que vous supportez tout le fardeau de la tyrannie, puisque justement vous avez des honneurs qui vous distinguent du reste des hommes. Et en effet, aucun plaisir humain ne semble nous rapprocher de la divinité plus que la joie procurée par les honneurs ».

5. Hiéron lui répondit donc: « Eh bien, Simonide, les honneurs des tyrans me semblent, eux aussi, être du même genre, justement, que leurs plaisirs d'amour, tels que je te les ai dépeints. 6. En effet, les complaisances venant de gens qui ne nous aiment pas en retour, ne nous ont pas semblé être des faveurs, et les jouissances d'amour qu'on se procure par la violence, ne nous ont pas paru être des plaisirs. Eh bien, de la même façon, les complaisances des gens qui ont peur, ne sont pas, non plus, des honneurs. 7. Comment pourrions-nous dire, en effet, que les gens qui se lèvent de leur siège par force, le font pour honorer leurs oppresseurs, ou que ceux qui cèdent le pas à de plus puissants qu'eux, le font pour honorer leurs oppresseurs ? 8. Quant aux dons, en vérité, le vulgaire en fait à ceux qu'il déteste, et cela, quand il redoute le plus d'être maltraité. Mais on aurait, je crois, raison, de considérer ces dons comme des actes de servilité; les honneurs, eux, me semblent, quant à moi, provenir d'une source opposée.

9. Lorsqu'en effet les gens croient qu'un personnage est capable de

VII

1. Ἐπεὶ δὲ ταῦτα αὐτοῦ ἤκουσεν ὁ Σιμωνίδης, εἶπεν· Ἔοικεν, ἔφη, ὦ Ἱέρων, μέγα τι εἶναι ἡ τιμή, ἧς ὀρεγόμενοι οἱ ἄνθρωποι πάντα μὲν πόνον ὑποδύονται, πάντα δὲ κίνδυνον ὑπομένουσι. 2. Καὶ ὑμεῖς, ὡς ἔοικε, τοσαῦτα πράγματα ἐχούσης ὁπόσα λέγεις τῆς τυραννίδος, ὅμως προπετῶς φέρεσθε εἰς αὐτήν, ὅπως τιμᾶσθε καὶ ὑπηρετῶσι μὲν ὑμῖν πάντες πάντα τὰ προσταττόμενα ἀπροφασίστως, περιβλέπωσι δὲ πάντες, ὑπανιστῶνται δ' ἀπὸ τῶν θάκων ὁδῶν τε παραχωρῶσι, γεραίρωσι δὲ καὶ λόγοις καὶ ἔργοις πάντες οἱ παρόντες ἀεὶ ὑμᾶς· τοιαῦτα γὰρ δὴ ποιοῦσι τοῖς τυράννοις οἱ ἀρχόμενοι καὶ ἄλλον ὅντιν' ἂν ἀεὶ τιμῶντες τυγχάνωσι. 3. Καὶ γάρ μοι δοκεῖ, ὦ Ἱέρων, τούτῳ διαφέρειν ἀνὴρ τῶν ἄλλων ζῴων, τῷ τιμῆς ὀρέγεσθαι. Ἐπεὶ σιτίοις γε καὶ ποτοῖς καὶ ὕπνοις καὶ ἀφροδισίοις πάντα ὁμοίως ἥδεσθαι ἔοικε τὰ ζῷα· ἡ δὲ φιλοτιμία οὔτ' ἐν τοῖς ἀλόγοις ζῴοις ἐμφύεται οὔτ' ἐν ἅπασιν ἀνθρώποις· οἷς δ' ἂν ἐμφύῃ τιμῆς τε καὶ ἐπαίνου ἔρως, οὗτοί εἰσιν ἤδη οἱ πλεῖστον μὲν τῶν βοσκημάτων διαφέροντες, ἄνδρες δὲ καὶ οὐκέτι ἄνθρωποι μόνον νομιζόμενοι. 4. Ὥστε ἐμοὶ μὲν εἰκότως δοκεῖτε ταῦτα πάντα ὑπομένειν ἃ φέρετε ἐν τῇ τυραννίδι, ἐπείπερ τιμᾶσθε διαφερόντως τῶν ἄλλων ἀνθρώπων. Καὶ γὰρ οὐδεμία ἀνθρωπίνη ἡδονὴ τοῦ θείου ἐγγυτέρω δοκεῖ εἶναι ἢ ἡ περὶ τὰς τιμὰς εὐφροσύνη. 5. Πρὸς ταῦτα δὴ εἶπεν ὁ Ἱέρων· Ἀλλ', ὦ Σιμωνίδη, καὶ αἱ τιμαὶ τῶν τυράννων ὅμοιαι ἐμοὶ δοκοῦσιν εἶναι οἷάπερ ἐγώ σοι τὰ ἀφροδίσια ὄντα αὐτῶν ἀπέδειξα· 6. οὔτε γὰρ αἱ μὴ ἐξ ἀντιφιλούντων ὑπουργίαι χάριτες ἡμῖν ἐδόκουν εἶναι οὔτε τὰ ἀφροδίσια τὰ βίαια ἡδέα ἐφαίνετο. Ὡσαύτως τοίνυν οὐδὲ αἱ ὑπουργίαι ⟨αἱ⟩ ὑπὸ τῶν φοβουμένων τιμαί εἰσι. 7. Πῶς γὰρ ἂν φαίημεν ἢ τοὺς βίᾳ ἐξανισταμένους θάκων διὰ τὸ τιμᾶν τοὺς ἀδικοῦντας ἐξανίστασθαι, ἢ τοὺς ὁδῶν παραχωροῦντας τοῖς κρείττοσι διὰ τὸ τιμᾶν τοὺς ἀδικοῦντας παραχωρεῖν; 8. Καὶ δῶρά γε διδόασιν οἱ πολλοὶ τούτοις οὓς μισοῦσι, καὶ ταῦτα ὅταν μάλιστα φοβῶνται μή τι κακὸν ὑπ' αὐτῶν πάθωσιν. Ἀλλὰ ταῦτα μὲν οἶμαι δουλείας ἔργα εἰκότως ἂν νομίζοιτο· αἱ δὲ τιμαὶ ἔμοιγε δοκοῦσιν ἐκ τῶν ἐναντίων τούτοις γίγνεσθαι. 9. Ὅταν γὰρ ἄνθρωποι ἄνδρα ἡγησάμενοι εὐεργετεῖν ἱκανὸν εἶναι, καὶ ἀπολαύειν αὐτοῦ ἀγαθὰ νομίσαντες, ἔπειτα τοῦτον ἀνὰ στόμα τε ἔχωσιν ἐπαινοῦντες, θεῶνταί τ' αὐτὸν ὡς οἰκεῖον ἕκαστος ἀγαθόν, ἑκόντες τε παραχωρῶσι τούτῳ ὁδῶν καὶ θάκων ὑπανιστῶνται φιλοῦντές τε καὶ μὴ φοβούμενοι, καὶ στεφανῶσι κοινῆς ἀρετῆς καὶ εὐεργεσίας ἕνεκα, καὶ δωρεῖσθαι ἐθέλωσιν αὐτοί, οὗτοι ἔμοιγε δοκοῦσι τιμᾶν τε τοῦτον ἀληθῶς ᾧ ἂν τοιαῦτα ὑπουργήσωσι

VII 2. ὅντιν' ἂν ἀεὶ... τυγχάνωσι Marchant: ὅντινα codd. Pierleoni τυγχάνουσι A¹MF Pierleoni.
3. σιτίοις γε Schneider: σιτίοις τε codd.
9. [οἱ] αὐτοί Pasquali: οἱ αὐτοί codd. || ᾧ ἂν Schaefer: οἳ ἂν codd.

leur rendre service, qu'ils pensent jouir de ses bienfaits et qu'alors ils ont toujours son nom à la bouche pour le louer; qu'ils le regardent chacun comme un bien qui lui est propre, qu'ils lui cèdent le pas de plein gré, qu'ils se lèvent de leur siège par affection et non par crainte, qu'ils le couronnent pour sa vertu patriotique et pour sa bienfaisance et qu'ils lui font eux-mêmes volontairement des dons, dans ce cas, ils me paraissent, quant à moi, honorer véritablement cet homme pour qui ils ont de telles attentions et celui qui en est jugé digne est réellement honoré. Et, pour ma part, quand un homme est ainsi honoré, je le juge heureux. 10. Je remarque, en effet, qu'on ne complote pas contre lui, mais qu'on veille à ce qu'il ne lui arrive aucun mal et qu'à l'abri de la crainte, de l'envie et du danger, il mène une vie heureuse. Le tyran, au contraire, sache-le bien, Simonide, vit nuit et jour comme si l'univers entier l'avait condamné à mort à cause de son injustice. »

11. Après avoir écouté tout ce discours jusqu'au bout, Simonide répondit : « Comment se fait-il, Hiéron, si c'est une chose si misérable d'être tyran et si, quant à toi, tu en es convaincu, que tu ne te délivres pas d'un si grand mal, mais que ni toi, ni jamais aucun autre assurément, n'ayez volontairement renoncé à la tyrannie, dès qu'une fois vous vous en êtes emparés ? 12. — C'est que, Simonide, sur ce point encore, la tyrannie est la condition la plus misérable, car on ne peut même pas s'en défaire. Comment un tyran suffirait-il jamais à rembourser leur argent à toutes les personnes qu'il a dépouillées ou à subir des emprisonnements en compensation de tous ceux qu'il a infligés ? et pour toutes les personnes qu'il a fait périr, comment offrirait-il à la mort, en échange, un nombre de vies suffisant ? 13. Eh bien, Simonide, si quelqu'un d'autre a intérêt à se pendre, je trouve, pour ma part, sache-le, que c'est surtout le tyran qui a intérêt à le faire. Il est, en effet, le seul à n'avoir intérêt ni à garder ni à déposer ses misères. »

VIII

1. Simonide reprit la parole et lui dit: « Eh bien, à présent, Hiéron, le découragement que tu éprouves, en ce qui concerne la tyrannie, ne me surprend pas, car précisément tu désires te faire aimer des hommes et tu penses que c'est elle qui y fait obstacle. Pour moi, cependant, je crois pouvoir te montrer que le pouvoir n'empêche nullement d'être aimé et même qu'à cet égard, il a un grand avantage, certes, sur la condition privée. 2. Voyons s'il en est ainsi, sans étudier encore la question de savoir si, du fait qu'il peut davantage, le chef ne pourrait pas aussi rendre plus de services ; mais s'il arrive que le simple particulier et le tyran fassent les mêmes choses, demande-toi lequel des deux, à

καὶ ὁ τούτων ἀξιούμενος τιμᾶσθαι τῷ ὄντι. 10. Καὶ ἔγωγε τὸν μὲν οὕτω τιμώμενον μακαρίζω· αἰσθάνομαι γὰρ αὐτὸν οὐκ ἐπιβουλευόμενον ἀλλὰ φροντιζόμενον μή τι πάθῃ καὶ ἀφόβως καὶ ἀνεπιφθόνως καὶ ἀκινδύνως καὶ εὐδαιμόνως τὸν βίον διάγοντα· ὁ δὲ τύραννος ὡς ὑπὸ πάντων ἀνθρώπων κατακεκριμένος δι' ἀδικίαν ἀποθνήσκειν, οὕτως, ὦ Σιμωνίδη, εὖ ἴσθι, καὶ νύκτα καὶ ἡμέραν διάγει. 11. Ἐπεὶ δὲ ταῦτα πάντα διήκουσεν ὁ Σιμωνίδης, Καὶ πῶς, ἔφη, ὦ Ἱέρων, εἰ οὕτως πονηρόν ἐστι τὸ τυραννεῖν καὶ τοῦτο σὺ ἔγνωκας, οὐκ ἀπαλλάττῃ οὕτω μεγάλου κακοῦ, ἀλλ' οὔτε σὺ οὔτε ἄλλος μὲν δὴ οὐδεὶς πώποτε ἑκὼν εἶναι τυραννίδος ἀφεῖτο, ὅσπερ ἅπαξ κτήσαιτο; 12. Ὅτι, ἔφη, ὦ Σιμωνίδη, καὶ ταύτῃ ἀθλιώτατόν ἐστιν ἡ τυραννίς· οὐδὲ γάρ ἀπαλλαγῆναι δυνατὸν αὐτῆς ἐστι. Πῶς γὰρ ἄν τίς ποτε ἐξαρκέσειε τύραννος ἢ χρήματα ἐκτίνων ὅσους ἀφείλετο ἢ δεσμοὺς ἀντιπάσχων ὅσους δὴ ἐδέσμευσεν, ἢ ὅσους κατέκανε πῶς ἂν ἱκανὰς ψυχὰς ἀντιπαράσχοιτο ἀποθανουμένας; 13. Ἀλλ' εἴπερ τῳ ἄλλῳ, ὦ Σιμωνίδη, λυσιτελεῖ ἀπάγξασθαι, ἴσθι, ἔφη, ὅτι τυράννῳ ἔγωγε εὑρίσκω μάλιστα τοῦτο λυσιτελοῦν ποιῆσαι. Μόνῳ γὰρ αὐτῷ οὔτε ἔχειν οὔτε καταθέσθαι τὰ κακὰ λυσιτελεῖ.

VIII

1. Καὶ ὁ Σιμωνίδης ὑπολαβὼν εἶπεν· Ἀλλὰ τὸ μὲν νῦν, ὦ Ἱέρων, ἀθύμως ἔχειν σε πρὸς τὴν τυραννίδα οὐ θαυμάζω, ἐπείπερ ἐπιθυμῶν φιλεῖσθαι ὑπ' ἀνθρώπων ἐμποδών σοι τούτου νομίζεις αὐτὴν εἶναι. Ἐγὼ μέντοι ἔχειν μοι δοκῶ διδάξαι σε ὡς τὸ ἄρχειν οὐδὲν ἀποκωλύει τοῦ φιλεῖσθαι, ἀλλὰ καὶ πλεονεκτεῖ γε τῆς ἰδιωτείας. 2. Ἐπισκοποῦντες δὲ αὐτὸ εἰ οὕτως ἔχει μήπω ἐκεῖνο σκοπῶμεν, εἰ διὰ τὸ μεῖζον δύνασθαι ὁ ἄρχων καὶ χαρίζεσθαι πλείω δύναιτ' ἄν· ἀλλ' ἂν τὰ ὅμοια ποιῶσιν ὅ τε ἰδιώτης καὶ ὁ τύραννος, ἐννόει πότερος μείζω ἀπὸ τῶν ἴσων κτᾶται χάριν. Ἄρξομαι δέ σοι ἀπὸ τῶν μικροτάτων

11. ἀλλ' οὔτε Mut.: ἀλλ' om. AM || ὅσπερ [ἂν] (Frotscher) ἅπαξ κτήσαιτο Ad: ἂν... κτήσηται A[1]F[1] Pierleoni.

12. καὶ ταύτῃ Reuchlin, Marchant: ἐν ταύτῃ codd. ἕν γ' αὐτὴ Pierleoni || ἀντιπάσχων Schneider Marchant: ἀντιπάσχοι Dorville Pierleoni ἀντιπαράσχοι codd. || κατέκανε Dindorf: κατέκτανε(ν) codd.

VIII 1. πλεονεκτεῖ A[1]M: πλεονεκτεῖν AF || δὲ: om. F.

égalité de services, s'attire le plus de reconnaissance. Je commencerai par les exemples les moins importants.

3. Tout d'abord, en effet, qu'un prince et un simple particulier voient quelqu'un et le saluent amicalement; dans ce cas, quel est celui dont le salut fait le plus de plaisir à la personne qui le reçoit, d'après toi ? Maintenant, que tous deux louent la même personne; quel est, crois-tu, celui dont la louange parvient à causer le plus de plaisir ? Qu'après un sacrifice, l'un et l'autre donnent une marque d'honneur [1] à quelqu'un; quel est, d'après toi, celui qui obtiendra, pour cette marque d'honneur, le plus de reconnaissance ? 4. Qu'ils donnent également des soins à un malade ; n'apparaîtra-t-il pas clairement que les soins qui viennent des plus puissants sont aussi ceux qui causent le plus de joie ? Qu'ils fassent donc des dons égaux; dans ce cas encore n'apparaîtra-t-il pas clairement que des faveurs de moitié moindres, qui viennent des plus puissants, ont plus de valeur que le présent tout entier d'un particulier ? 5. Eh bien, il me semble, quant à moi, qu'une sorte de dignité et de grâce donnée par les dieux sont attachées à la personne du prince. Non seulement, en effet, l'autorité rend l'homme plus beau, mais encore, ce même homme, nous avons plus de plaisir à le voir quand il a le pouvoir que quand il est un simple particulier; et nous sommes plus fiers de nous entretenir avec des gens qui ont plus d'honneurs que nous, qu'avec nos égaux. 6. Quant aux mignons, en vérité, qui précisément t'ont fourni à toi aussi le principal sujet de doléances contre la tyrannie, ils ne sont pas du tout choqués de la vieillesse du prince, et sa laideur n'entre pas du tout en ligne de compte, quel que soit celui avec qui il est lié. A lui seul, en effet, le haut rang est un très grand ornement, de sorte qu'il efface les détails déplaisants et fait apparaître ce qu'il y a de beau avec plus d'éclat. 7. Puisqu'assurément, pour des services égaux, c'est vous qui obtenez le plus de reconnaissance, comment, quand vous pouvez, en vérité, par ce que vous accomplissez, vous rendre bien plus utiles et que vous êtes en mesure de faire des présents bien plus grands, ne vous appartient-il pas aussi d'être aimés, vous, beaucoup plus que les particuliers ? »

8. Hiéron prit aussitôt la parole et répondit : « C'est que, par Zeus, nous sommes contraints aussi, beaucoup plus que les particuliers, de prendre des mesures qui font détester les gens. 9. Il nous faut, en vérité, faire payer des impôts, si nous voulons être en état de subvenir aux dépenses nécessaires; nous sommes obligés de faire garder tout ce qui demande à

1. Il s'agit probablement d'un banquet, qui suit un sacrifice et où le maître de la maison, qui occupe le lit du bout, place à sa droite l'invité qu'il veut honorer. (Cf. PLATON, *Banquet*, 175 c et e et notes de l'édition Robin). C'est peut-être cette considération qui a amené Nitsche à lire ἑστιασάτω, au lieu de τιμησάτω, texte des manuscrits. Cf. *Cyr*, VIII, 3, 33. VIII, 5, 21.

παραδειγμάτων. 3. Ἰδὼν γὰρ πρῶτον προσειπάτω τινὰ φιλικῶς ὅ τε ἄρχων καὶ ὁ ἰδιώτης· ἐν τούτῳ τὴν ποτέρου πρόσρησιν μᾶλλον εὐφραίνειν τὸν ἀκούσαντα νομίζεις; Ἴθι δὴ ἐπαινεσάντων ἀμφότεροι τὸν αὐτόν· τὸν ποτέρου δοκεῖς ἔπαινον ἐξικνεῖσθαι μᾶλλον εἰς εὐφροσύνην; θύσας δὲ τιμησάτω ἑκάτερος· τὴν παρὰ ποτέρου τιμὴν μείζονος ἂν χάριτος δοκεῖς τυγχάνειν; 4. Κάμνοντα θεραπευσάτωσαν ὁμοίως· οὐκοῦν τοῦτο σαφὲς ὅτι αἱ ἀπὸ τῶν δυνατωτάτων θεραπεῖαι καὶ χαρὰν ἐμποιοῦσι μεγίστην; Δότωσαν δὴ τὰ ἴσα· οὐ καὶ ἐν τούτῳ σαφὲς ὅτι αἱ ἀπὸ τῶν δυνατωτάτων ἡμίσειαι χάριτες πλέον ἢ ὅλον τὸ παρὰ τοῦ ἰδιώτου δώρημα δύνανται; 5. Ἀλλ' ἔμοιγε δοκεῖ καὶ ἐκ θεῶν τιμή τις καὶ χάρις συμπαρέπεσθαι ἀνδρὶ ἄρχοντι. Μὴ γὰρ ὅτι καλλίονα ποιεῖ ἄνδρα, ἀλλὰ καὶ τὸν αὐτὸν τοῦτον ἥδιον θεώμεθά τε ὅταν ἄρχῃ ἢ ὅταν ἰδιωτεύῃ, διαλεγόμενοί τε ἀγαλλόμεθα τοῖς προτετιμημένοις μᾶλλον ἢ τοῖς ἐκ τοῦ ἴσου ἡμῖν οὖσι. 6. Καὶ μὴν παιδικά γε, ἐν οἷς δὴ καὶ σὺ μάλιστα κατεμέμψω τὴν τυραννίδα, ἥκιστα μὲν γῆρας ἄρχοντος δυσχεραίνει, ἥκιστα δ' αἶσχος, πρὸς ὃν ἂν τυγχάνῃ ὁμιλῶν, τούτου ὑπολογίζεται. Αὐτὸ γὰρ τὸ τετιμῆσθαι μάλιστα συνεπικοσμεῖ, ὥστε τὰ μὲν δυσχερῆ ἀφανίζειν, τὰ δὲ καλὰ λαμπρότερα ἀναφαίνειν. 7. Ὁπότε γε μὴν ἐκ τῶν ἴσων ὑπουργημάτων μειζόνων χαρίτων ὑμεῖς τυγχάνετε, πῶς οὐκ ἐπειδάν γε ὑμεῖς πολλαπλάσια μὲν διαπράττοντες ὠφελεῖν δύνησθε, πολλαπλάσια δὲ δωρεῖσθαι ἔχητε, ὑμᾶς καὶ πολὺ μᾶλλον φιλεῖσθαι τῶν ἰδιωτῶν προσήκει; 8. Καὶ ὁ Ἱέρων εὐθὺς ὑπολαβών, Ὅτι νὴ Δί', ἔφη, ὦ Σιμωνίδη, καὶ ἐξ ὧν ἀπεχθάνονται ἄνθρωποι, ἡμᾶς πολὺ πλείω τῶν ἰδιωτῶν ἀνάγκη ἐστὶ πραγματεύεσθαι. 9. Πρακτέον μέν γε χρήματα, εἰ μέλλομεν ἕξειν δαπανᾶν εἰς τὰ δέοντα, ἀναγκαστέον δὲ φυλάττειν ὅσα δεῖται φυλακῆς, κολαστέον δὲ τοὺς ἀδίκους, κωλυτέον δὲ τοὺς ὑβρίζειν βουλομένους· καὶ ὅταν γε τάχους καιρὸς παραστῇ ἢ πεζῇ ἢ κατὰ θάλατταν ἐξορμᾶσθαι, οὐκ ἐπιτρεπτέον τοῖς ῥᾳδιουργοῦ-

---

3. ἀμφότεροι **anonymus apud Frotscher**: ἀμφοτέρων **codd.** || δὲ τιμησάτω: δ' ἑστιασάτω **Nitsche** || παρὰ ποτέρου **Dindorf**: παρ' ὁποτέρου **codd.** || δοκεῖς: δοκοῖς **F.**

5. ἥδιον **A**[1]: **om. Ad.**

6. τούτου **Weiske**: τοῦτο **codd.**

8. ἄνθρωποι: οἱ ἄνθρωποι **A**[1]**F.**

être gardé; nous devons punir les malfaiteurs et réprimer les tentatives de violence; quand, en vérité, l'occasion se présente de faire en toute hâte une expédition sur terre ou sur mer, on ne doit pas autoriser la négligence. 10. En outre, des mercenaires sont nécessaires au tyran et il n'existe aucun fardeau plus lourd pour les citoyens. Ils pensent, en effet, que les tyrans entretiennent ces mercenaires, non pas pour maintenir l'égalité des droits, mais pour assurer leur domination. »

IX

1. Simonide reprit donc : « Eh bien ! qu'il faille prendre tous ces soins, Hiéron, je ne le nie pas. Toutefois, certains soins me semblent conduire tout à fait à l'impopularité et les autres attirer tout à fait la reconnaissance. 2. Enseigner, en effet, les vertus qui sont les plus belles, louer et honorer celui qui les pratique le mieux, c'est là un soin qui attire la reconnaissance ; mais réprimander celui qui commet quelque faute, user de contrainte à son égard, le punir et le châtier, ce sont là des actes qui nécessairement rendent impopulaire. 3. Pour moi, donc, je l'affirme : ce sont d'autres personnes, que le prince doit charger de châtier celui qui a besoin de contrainte; quant à décerner les prix, c'est lui-même qui doit le faire. C'est là la bonne méthode et la preuve en est donnée par les faits.

4. Lorsqu'en effet nous voulons faire concourir des chœurs chez nous, c'est l'archonte qui propose les prix, mais il charge les chorèges de réunir ces chœurs, et d'autres personnes de les instruire et d'employer la contrainte avec ceux qui commettent quelque faute. Ainsi donc, dans ce cas la tâche agréable est faite directement par l'archonte; quant aux répercussions, ce sont d'autres qu'elles regardent. 5. Qu'y a-t-il donc qui empêche de mener aussi à bonne fin de la même façon le reste, c'est-à-dire les affaires publiques ? Toutes les cités, en effet, sont divisées, les unes en tribus, les autres en mores, les autres en loches, et il y a des chefs à la tête de chaque division. 6. Ainsi donc, si on proposait à ces divisions aussi, comme aux chœurs, des prix pour la beauté des armes, pour la discipline, pour l'habileté à cheval, pour la vaillance à la guerre et pour la probité dans les contrats, il est vraisemblable que, par émulation, on s'exercerait avec ardeur dans toutes ces matières aussi.

7. Et, par Zeus, par désir d'une récompense, les gens mettraient plus d'empressement à se rendre où le devoir les appellerait, ils mettraient plus d'empressement à payer leurs contributions au moment voulu; l'agriculture, elle-même, qui est de tous les arts le plus utile, mais aussi celui où d'ordinaire on agit le moins par émulation, ferait de grands progrès, si

σιν. 10. Ἔτι δὲ μισθοφόρων μὲν ἀνδρὶ τυράννῳ δεῖ· τούτου δὲ βαρύτερον φόρημα οὐδέν ἐστι τοῖς πολίταις. Οὐ γὰρ τυράννοις ἰσοτιμίας, ἀλλὰ πλεονεξίας ἕνεκα νομίζουσι τούτους τρέφεσθαι.

IX

1. Πρὸς ταῦτα δὴ πάλιν εἶπεν ὁ Σιμωνίδης· Ἀλλ' ὅπως μὲν οὐ πάντων τούτων ἐπιμελητέον, ὦ Ἱέρων, οὐ λέγω. Ἐπιμέλειαι μέντοι μοι δοκοῦσιν αἱ μὲν πάνυ πρὸς ἔχθραν ἄγειν, αἱ δὲ πάνυ διὰ χαρίτων εἶναι. 2. Τὸ μὲν γὰρ διδάσκειν τε ἅ ἐστι βέλτιστα καὶ τὸν κάλλιστα ταῦτα ἐξεργαζόμενον ἐπαινεῖν καὶ τιμᾶν, αὕτη μὲν ἡ ἐπιμέλεια διὰ χαρίτων γίγνεται· τὸ δὲ τὸν ἐνδεῶς τι ποιοῦντα λοιδορεῖν τε καὶ ἀναγκάζειν καὶ ζημιοῦν καὶ κολάζειν, ταῦτα δὲ ἀνάγκη δι' ἀπεχθείας μᾶλλον γίγνεσθαι. 3. Ἐγὼ οὖν φημι ἀνδρὶ ἄρχοντι τὸν μὲν ἀνάγκης δεόμενον ἄλλοις προστακτέον εἶναι κολάζειν, τὸ δὲ τὰ ἆθλα ἀποδιδόναι δι' αὑτοῦ ποιητέον. Ὡς δὲ ταῦτα καλῶς ἔχει μαρτυρεῖ τὰ γιγνόμενα. 4. Καὶ γὰρ ὅταν χοροὺς ἡμῖν βουλώμεθα ἀγωνίζεσθαι, ἆθλα μὲν ὁ ἄρχων προτίθησιν, ἀθροίζειν δὲ αὐτοὺς προστέτακται χορηγοῖς καὶ ἄλλοις διδάσκειν καὶ ἀνάγκην προστιθέναι τοῖς ἐνδεῶς τι ποιοῦσιν. Οὐκοῦν εὐθὺς ἐν τούτοις τὸ μὲν ἐπίχαρι διὰ τοῦ ἄρχοντος ἐγένετο, τὰ δ' ἀντίτυπα δι' ἄλλων. 5. Τί οὖν κωλύει καὶ τἆλλα τὰ πολιτικὰ οὕτως περαίνεσθαι; Διῄρηνται μὲν γὰρ ἅπασαι αἱ πόλεις αἱ μὲν κατὰ φυλάς, αἱ δὲ κατὰ μόρας, αἱ δὲ κατὰ λόχους, καὶ ἄρχοντες ἐφ' ἑκάστῳ μέρει ἐφεστήκασιν. 6. Οὐκοῦν εἴ τις καὶ τούτοις ὥσπερ τοῖς χοροῖς ἆθλα προτιθείη καὶ εὐοπλίας καὶ εὐταξίας καὶ ἱππικῆς καὶ ἀλκῆς τῆς ἐν πολέμῳ καὶ δικαιοσύνης τῆς ἐν συμβολαίοις, εἰκὸς καὶ ταῦτα πάντα διὰ φιλονικίαν ἐντόνως ἀσκεῖσθαι. 7. Καὶ ναὶ μὰ Δία ὁρμῷντό γ' ἂν θᾶττον ὅποι δέοι, τιμῆς ὀρεγόμενοι, καὶ χρήματα θᾶττον ἂν εἰσφέροιεν, ὁπότε τούτου καιρὸς εἴη, καὶ τὸ πάντων γε χρησιμώτατον, ἥκιστα δὲ εἰθισμένον διὰ φιλονικίας πράττεσθαι, ἡ γεωργία αὐτὴ ἂν πολὺ ἐπιδοίη, εἴ τις ἆθλα προτιθείη κατ' ἀγροὺς ἢ κατὰ κώμας τοῖς κάλλιστα τὴν γῆν ἐξεργαζομένοις, καὶ τοῖς εἰς τοῦτο τῶν

---

10. τυράννοις ἰσοτιμίας det. Marchant: τύραννοι ἰσοτίμους Pierleoni.
IX 1. ἐπιμέλειαι μέντοι codd.: γε μέντοι Stob.
2. διδάσκειν τε Stob.: τε om. codd.
3. τὸν μὲν ἀνάγκης Thalheim: τὸ μὲν ἀνάγκης codd.
4. τὸ μὲν ἐπίχαρι: τὰ μὲν ἐπιχάριτα Stob.
5. πολιτικὰ Stob.: κωλυτικὰ codd.
6. προτιθείη: προτεθείη Stob. || ἐν πολέμῳ: ἐν τῷ πολέμῳ Stob. || ἐν συμβολαίοις: ἐν τοῖς συμβολαίοις F Stob. || φιλονικίαν: φιλονεικίας Stob. || ἐντόνως A Stob.: εὐτόνως A[1]d.
7. ὁρμῷντο γ' ἂν Stob.: ὁρμῷντο ἂν M || ὅποι A[1]d: ὅπου A Stob. || εἰσφέροιεν: εἰσφέροιντο Stob. || αὐτὴ: καὶ αὐτὴ Stob. || κατ' ἀγροὺς... κώμας: om. Stob. || κάλλιστα: μάλιστα Stob.

l'on proposait des prix par domaines ou par bourgs pour ceux qui travailleraient le mieux la terre; et ceux des citoyens qui s'y adonneraient avec énergie, en tireraient, en fin de compte, de nombreux profit; 8. leurs revenus, en effet, augmenteraient et, d'autre part, la tempérance accompagne bien plus l'activité. De plus, l'idée de mal faire vient moins aux gens occupés. 9. Si le commerce lui aussi présente quelque avantage pour l'Etat, des honneurs décernés à celui qui s'y appliquerait le plus, feraient même s'accroître le nombre des marchands. S'il devenait évident que celui qui trouverait quelque revenu sans porter préjudice à personne, serait honoré par l'Etat, cette recherche non plus ne serait pas négligée.

10. En résumé, si, dans tous les domaines aussi, il apparaissait nettement que l'auteur d'une proposition utile ne demeurerait pas sans récompense, cette considération encore inciterait bien des gens à apporter leur attention à la recherche de quelque invention profitable. En vérité, lorsque plusieurs s'occupent des choses utiles, nécessairement on en trouve et on en réalise davantage. 11. Si tu crains, Hiéron, que de l'institution de prix en bien des matières il ne résulte de fortes dépenses, songe qu'il n'y a pas de denrées moins chères que toutes celles que les gens achètent par des prix. Vois-tu, dans les concours hippiques, gymniques et chorégiques, comme des prix de peu de valeur entraînent de grandes dépenses, de nombreuses fatigues et de nombreux soins de la part des gens ? »

X

1. Hiéron lui répondit alors: « Eh bien, sur ce point, Simonide, ce que tu dis me paraît juste. Mais, à propos des mercenaires, peux-tu me dire comment je ne me ferai pas détester à cause d'eux ? ou bien prétends-tu que le prince qui s'est concilié l'affection de ses sujets, n'aura plus aucun besoin de gardes ? 2. — Si, par Zeus, répondit Simonide; il en aura besoin assurément. Je sais, en effet, qu'il y a certains hommes d'un naturel semblable à celui des chevaux: plus ils ont le nécessaire en abondance, plus ils sont fougueux. 3. Les gens de cette sorte peuvent donc être rendus plus sages par la crainte des gardes. Quant aux honnêtes gens, il me semble que rien ne saurait te permettre de leur rendre autant de services que tes mercenaires. 4. Tu les entretiens, en effet, je suppose, toi aussi, pour ta garde personnelle. Or, il est déjà arrivé maintes fois que des maîtres aient été tués par leurs esclaves. Si donc tes mercenaires avaient pour première attribution, comme s'ils étaient les gardes de tous les citoyens, de porter secours à tous, quand ils s'apercevraient d'un crime de ce genre — il existe, en effet, nous le savons tous, des malfaiteurs dans les villes — si donc tes gardes étaient chargés de surveiller aussi ces individus, les citoyens verraient que sur ce point aussi les mercenaires leur seraient utiles. 5. En

πολιτῶν ἐρρωμένως τρεπομένοις πολλὰ ἂν ἀγαθὰ περαίνοιτο· 8. καὶ γὰρ αἱ πρόσοδοι αὔξοιντ' ἄν, καὶ ἡ σωφροσύνη πολὺ μᾶλλον σὺν τῇ ἀσχολίᾳ συμπαρομαρτεῖ. Καὶ μὴν κακουργίαι γε ἧττον τοῖς ἐνεργοῖς ἐμφύονται. 9. Εἰ δὲ καὶ ἐμπορία ὠφελεῖ τι πόλιν, τιμώμενος ἂν ὁ πλεῖστα τοῦτο ποιῶν καὶ ἐμπόρους ἂν πλείους ἀγείροι. Εἰ δὲ φανερὸν γένοιτο ὅτι καὶ ὁ πρόσοδόν τινα ἄλυπον ἐξευρίσκων τῇ πόλει τιμήσεται, οὐδ' αὕτη ἂν ἡ σκέψις ἀργοῖτο. 10. Ὡς δὲ συνελόντι εἰπεῖν, εἰ καὶ κατὰ πάντων ἐμφανὲς εἴη ὅτι ὁ ἀγαθόν τι εἰσηγούμενος οὐκ ἀτίμητος ἔσται, πολλοὺς ἂν καὶ τοῦτο ἐξορμήσειεν ἔργον ποιεῖσθαι τὸ σκοπεῖν τι ἀγαθόν. Καὶ ὅταν γε πολλοῖς περὶ τῶν ὠφελίμων μέλῃ, ἀνάγκη εὑρίσκεσθαί τε μᾶλλον καὶ ἐπιτελεῖσθαι. 11. Εἰ δὲ φοβῇ, ὦ Ἱέρων, μὴ ἐν πολλοῖς ἄθλων προτιθεμένων πολλαὶ δαπάναι γίγνωνται, ἐννόησον ὅτι οὐκ ἔστιν ἐμπορεύματα λυσιτελέστερα ἢ ὅσα ἄνθρωποι ἄθλων ὠνοῦνται. Ὁρᾷς ἐν ἱππικοῖς καὶ γυμνικοῖς καὶ χορηγικοῖς ἀγῶσιν ὡς μικρὰ ἆθλα μεγάλας δαπάνας καὶ πολλοὺς πόνους καὶ πολλὰς ἐπιμελείας ἐξάγεται ἀνθρώπων;

X

1. Καὶ ὁ Ἱέρων εἶπεν· Ἀλλὰ ταῦτα μέν, ὦ Σιμωνίδη, καλῶς μοι δοκεῖς λέγειν· περὶ δὲ τῶν μισθοφόρων ἔχεις τι εἰπεῖν ὡς μὴ μισεῖσθαι δι' αὐτούς; ἢ λέγεις ὡς φιλίαν κτησάμενος ⟨ὁ⟩ ἄρχων οὐδὲν ἔτι δεήσεται δορυφόρων; 2. Ναὶ μὰ Δία, εἶπεν ὁ Σιμωνίδης, δεήσεται μὲν οὖν. Οἶδα γὰρ ὅτι ὥσπερ ἐν ἵπποις οὕτως καὶ ἐν ἀνθρώποις τισὶν ἐγγίγνεται, ὅσῳ ἂν ἔκπλεα τὰ δέοντα ἔχωσι, τοσούτῳ ὑβριστοτέροις εἶναι. 3. Τοὺς μὲν οὖν τοιούτους μᾶλλον ἂν σωφρονίζοι ὁ ἀπὸ τῶν δορυφόρων φόβος. Τοῖς δὲ καλοῖς κἀγαθοῖς ἀπ' οὐδενὸς ἄν μοι δοκεῖς τοσαῦτα ὠφελήματα παρασχεῖν ὅσα ἀπὸ τῶν μισθοφόρων. 4. Τρέφεις μὲν γὰρ δήπου καὶ σὺ αὐτοὺς σαυτῷ φύλακας· ἤδη δὲ πολλοὶ καὶ δεσπόται βίᾳ ὑπὸ τῶν δούλων ἀπέθανον. Εἰ οὖν ἓν πρῶτον τοῦτ' εἴη τῶν προστεταγμένων τοῖς μισθοφόροις, ὡς πάντων ὄντας δορυφόρους τῶν πολιτῶν βοηθεῖν πᾶσιν, ἄν τι τοιοῦτον αἰσθάνωνται — γίγνονται δέ που, ὡς πάντες ἐπιστάμεθα, κακοῦργοι ἐν πόλεσιν — εἰ οὖν καὶ τούτους φυλάττειν εἶεν τεταγμένοι, καὶ τοῦτ' ἂν εἰδεῖεν ὑπ' αὐτῶν ὠφελούμενοι. 5. Πρὸς δὲ τούτοις καὶ τοῖς ἐν τῇ χώρᾳ ἐργάταις καὶ κτήνεσιν οὗτοι ἂν εἰκότως καὶ θάρρος καὶ ἀσφάλειαν δύναιντο μάλιστα παρέχειν, ὁμοίως μὲν τοῖς σοῖς ἰδίοις, ὁμοίως δὲ τοῖς ἀνὰ τὴν χώραν. Ἱκανοί γε μὴν

---

10. τὸ σκοπεῖν det.: τοῦ σκοπεῖν Ad τὸ σκοπεῖσθαι Stob. || ὅταν γε: γε om. Stob. || ἐπιτελεῖσθαι Stob.: ἐπιμελεῖσθαι codd.
11. προτιθεμένων Cobet: προτεθειμένων codd.

X 1. ⟨ὁ⟩ ἄρχων Pierleoni: ἄρχων codd.
4. τοῦτ' ἂν εἰδεῖεν: τι ἂν εἰδεῖεν F.
5. ἰδίων Mut.: ἰδιωτῶν Ad.

outre, tes mercenaires pourraient procurer une sûreté et une tranquillité entières aux cultivateurs et aux bestiaux, aussi bien à ceux de tes domaines privés qu'à ceux de toute la campagne. Ils sont assurément capables de procurer aussi aux citoyens le loisir de vaquer à leurs affaires, en montant la garde en des points favorables. 6. En outre, dans le cas d'irruptions secrètes et soudaines de l'ennemi, qui est plus prêt à les pressentir et à les empêcher qu'une armée permanente, toujours organisée ? D'ailleurs, au cours d'une expédition aussi, quoi de plus utile aux citoyens que des mercenaires ? Ces soldats, en effet, sont naturellement tout prêts les premiers à affronter les fatigues et les dangers et à prendre la garde. 7. Quant aux cités voisines, n'est-il pas forcé qu'elles désirent aussi la paix au plus haut point, à cause de cette armée permanente ? Des troupes organisées seraient, en effet, tout à fait capables et de protéger les biens des amis et de déjouer les desseins de l'ennemi. 8. Assurément, lorsque les citoyens comprennent que les mercenaires ne causent aucun dommage à celui qui ne fait rien de mal, qu'ils préviennent les desseins des malfaiteurs, qu'ils portent secours aux opprimés, qu'ils prennent des précautions et affrontent le danger pour les citoyens, comment ne seraient-ils pas nécessairement tout disposés à payer pour l'entretien de ces troupes ? ce qui est sûr, en tout cas, c'est qu'ils entretiennent, même à titre privé, des gardiens pour des objets moins importants.

XI

« 1. Il ne faut pas hésiter, Hiéron, même en prélevant sur tes ressources personnelles, à faire des dépenses dans l'intérêt général. En effet, il me semble, quant à moi, que l'argent que l'on consacre à l'Etat, constitue une dépense plus utile que celui que l'on consacre à ses affaires personnelles, quand on est tyran. Examinons la question en détail. 2. Tout d'abord, est-ce qu'une demeure, embellie grâce à des dépenses excessives, te ferait plus d'honneur, selon toi, que ta ville entière pourvue de remparts, de temples, de portiques, de marchés et de ports ? 3. Est-ce que tu paraîtrais plus redoutable à l'ennemi, si tu étais personnellement paré des armes les plus formidables, ou si ta ville entière était bien armée ? 4. Quant aux revenus, crois-tu que tu en aurais davantage, si tu faisais valoir seulement tes biens personnels, ou si tu trouvais le moyen de faire valoir ceux de tous les citoyens ?

5. L'occupation qui passe pour la plus belle et la plus magnifique de toutes est l'entretien d'une écurie pour les courses de chars; crois-tu donc qu'il y aurait plus de gloire pour toi à être personnellement celui des Grecs qui entretiendrait et enverrait aux grandes fêtes le plus grand nombre d'attelages, ou à avoir la ville fournissant le plus d'éleveurs et le plus de concurrents? Quant à la victoire, quelle serait, selon toi, la plus

εἰσι καὶ σχολὴν παρέχειν τοῖς πολίταις τῶν ἰδίων ἐπιμελεῖσθαι, τὰ ἐπίκαιρα φυλάττοντες. 6. Πρὸς δὲ τούτοις καὶ πολεμίων ἐφόδους κρυφαίας καὶ ἐξαπιναίας τίνες ἑτοιμότεροι ἢ προαισθέσθαι ἢ κωλῦσαι τῶν ἀεὶ ἐν ὅπλοις τε ὄντων καὶ συντεταγμένων; ἀλλὰ μὴν καὶ ἐν τῇ στρατιᾷ τί ἐστιν ὠφελιμώτερον πολίταις μισθοφόρων; τούτους γὰρ προπονεῖν καὶ προκινδυνεύειν καὶ προφυλάττειν εἰκὸς ἑτοιμοτάτους εἶναι. 7. Τὰς δ' ἀγχιτέρμονας πόλεις οὐκ ἀνάγκη διὰ τοὺς ἀεὶ ἐν ὅπλοις ὄντας καὶ εἰρήνης μάλιστα ἐπιθυμεῖν; οἱ γὰρ συντεταγμένοι καὶ σῴζειν τὰ τῶν φίλων μάλιστα καὶ σφάλλειν τὰ τῶν πολεμίων δύναιντ' ἄν. 8. Ὅταν γε μὴν γνῶσιν οἱ πολῖται ὅτι οὗτοι κακὸν μὲν οὐδὲν ποιοῦσι τὸν μηδὲν ἀδικοῦντα, τοὺς δὲ κακουργεῖν βουλομένους κωλύουσι, βοηθοῦσι δὲ τοῖς ἀδικουμένοις, προνοοῦσι δὲ καὶ προκινδυνεύουσι τῶν πολιτῶν, πῶς οὐκ ἀνάγκη καὶ δαπανᾶν εἰς τούτους ἥδιστα; τρέφουσι γοῦν καὶ ἰδίᾳ ἐπὶ μείοσι τούτων φύλακας.

XI

1. Χρὴ δέ, ὦ Ἱέρων, οὐδ' ἀπὸ τῶν ἰδίων κτημάτων ὀκνεῖν δαπανᾶν εἰς τὸ κοινὸν ἀγαθόν. Καὶ γάρ ἔμοιγε δοκεῖ τὰ εἰς τὴν πόλιν ἀναλούμενα μᾶλλον εἰς τὸ δέον τελεῖσθαι ἢ τὰ εἰς τὸ ἴδιον ἀνδρὶ τυράννῳ. Καθ' ἓν δ' ἕκαστον σκοπῶμεν. 2. Οἰκίαν πρῶτον ὑπερβαλλούσῃ δαπάνῃ κεκαλλωπισμένην μᾶλλον ἡγῇ κόσμου ἄν σοι παρέχειν ἢ πᾶσαν τὴν πόλιν τείχεσί τε καὶ ναοῖς καὶ παστάσι καὶ ἀγοραῖς καὶ λιμέσι κατεσκευασμένην; 3. Ὅπλοις δὲ πότερον τοῖς ἐκπαγλοτάτοις αὐτὸς κατακεκοσμημένος δεινότερος ἂν φαίνοιο τοῖς πολεμίοις ἢ τῆς πόλεως ὅλης εὐόπλου σοι οὔσης; 4. Προσόδους δὲ ποτέρως ἂν δοκεῖς πλείονας γίγνεσθαι, εἰ τὰ σὰ ἴδια μόνον ἐνεργὰ ἔχοις ἢ εἰ τὰ πάντων τῶν πολιτῶν μεμηχανημένος εἴης ἐνεργὰ εἶναι; 5. Τὸ δὲ πάντων κάλλιστον καὶ μεγαλοπρεπέστατον νομιζόμενον εἶναι ἐπιτήδευμα ἁρματοτροφίαν, ποτέρως ἂν δοκεῖς μᾶλλον κοσμεῖν, εἰ αὐτὸς πλεῖστα τῶν Ἑλλήνων ἅρματα τρέφοις τε καὶ πέμποις εἰς τὰς πανηγύρεις, ἢ εἰ ἐκ τῆς σῆς πόλεως πλεῖστοι μὲν ἱπποτρόφοι εἶεν, πλεῖστοι δ' ἀγωνίζοιντο; Νικᾶν δὲ πότερα δοκεῖς κάλλιον εἶναι ἅρματος

---

6. τῇ στρατιᾷ: τῇ om. F.
7. τὰς δ' ἀγχιτέρμονας dett.: δ' om. Ad.
XI 2. πρῶτον ABF: πότερον M || παστάσι Ernesti: παραστάσι codd.
5. ἢ εἰ ἐκ: εἰ om. A.

belle, celle que te vaudrait l'excellence de ton attelage ou celle que te vaudrait la prospérité de la cité dont tu es le chef ? 6. Pour moi, vraiment, je l'affirme : il ne convient même pas à un tyran de concourir avec des particuliers. Ta victoire susciterait, en effet, non pas de l'admiration, mais de la haine, parce que tu aurais fait faire pour toi des dépenses à nombre de familles; en cas de défaite, d'autre part, tu serais plus que tout autre un objet de risée.

7. Mais c'est moi qui te l'affirme, Hiéron : c'est avec d'autres chefs d'Etat que tu dois entrer en concurrence. Etre celui qui rend le plus prospère la cité dont il est le chef, ce sera pour toi, sache-le bien, remporter la victoire dans le concours le plus beau et le plus magnifique qui soit au monde. 8. En premier lieu, tu réussirais tout de suite à te faire aimer de tes sujets, ce qui est précisément l'objet de tes désirs; ensuite il n'y aurait pas seulement un héraut pour proclamer ta victoire, mais tous les hommes célébraient ta vertu. 9. Tu attirerais tous les regards et non seulement les particuliers, mais un grand nombre de villes te chériraient; tu serais admiré, non seulement chez toi, mais encore en public chez tous les hommes; 10. te trouvant en sûreté, tu pourrais, par suite, assister à un spectacle, où tu voudrais, et tu pourrais le faire en restant chez toi. Toujours, en effet, il y aurait chez toi un concours de gens soucieux de te montrer tout ce qu'ils auraient d'ingénieux, de beau et de bon, et de gens aussi, désireux de te servir.

11. Tout homme présent serait pour toi un allié, tout homme absent désirerait te voir. Ainsi ce n'est pas seulement de l'affection, c'est de l'amour que les gens auraient pour toi. Quant aux beaux jeunes gens, tu aurais, non pas à les solliciter, mais à subir leurs sollicitations; tu n'aurais rien à craindre, mais tu ferais craindre aux autres qu'il ne t'arrive quelque malheur; 12 tu aurais des sujets qui t'obéiraient volontairement et tu les verrais veiller d'eux-mêmes sur toi; en cas de danger, tu trouverais en eux, non seulement des alliés, mais des défenseurs, et même zélés; tu serais comblé de présents et tu ne manquerais pas de gens dévoués avec qui les partager; tous se réjouiraient de ta prospérité et tous se battraient pour tes intérêts comme pour les leurs propres.

13. En fait de trésors, assurément, tu aurais toutes les richesses de tes amis. Allons, courage, Hiéron, enrichis tes amis, tu t'enrichiras toi-même; accroîs la prospérité de la cité, tu augmenteras ta propre puissance; gagne lui des alliés. 14. Regarde ta patrie comme ta famille, tes concitoyens comme des camarades, tes amis comme tes propres enfants, tes enfants tout à fait comme ta vie; efforce-toi de les vaincre tous par les bienfaits. 15. Si, en effet, tu surpasses tes amis par les bienfaits, il n'y a pas de danger que tes ennemis puissent te résister. Si tu fais tout ce que je te dis, sache bien que tu possèderas le bien le plus beau et le plus précieux au monde : ton bonheur ne fera pas d'envieux. »

ἀρετῇ ἢ πόλεως ἧς προστατεύεις εὐδαιμονίᾳ; 6. Ἐγὼ μὲν γὰρ οὐδὲ προσήκειν φημὶ ἀνδρὶ τυράννῳ πρὸς ἰδιώτας ἀγωνίζεσθαι. Νικῶν μὲν γὰρ οὐκ ἂν θαυμάζοιο ἀλλὰ φθονοῖο, ὡς ἀπὸ πολλῶν οἴκων τὰς δαπάνας ποιούμενος, νικώμενος δ' ἂν πάντων μάλιστα καταγελῷο. Ἀλλ' ἐγώ σοί φημι, ὦ Ἱέρων, πρὸς ἄλλους προστάτας πόλεων τὸν ἀγῶνα εἶναι, ὧν ἐὰν σὺ εὐδαιμονεστάτην τὴν πόλιν ἧς προστατεύεις παρέχῃς, εὖ ἴσθι νικῶν τῷ καλλίστῳ καὶ μεγαλοπρεπεστάτῳ ἐν ἀνθρώποις ἀγωνίσματι. 8. Καὶ πρῶτον μὲν εὐθὺς κατειργασμένος ἂν εἴης τὸ φιλεῖσθαι ὑπὸ τῶν ἀρχομένων, οὗ δὴ σὺ ἐπιθυμῶν τυγχάνεις· ἔπειτα δὲ τὴν σὴν νίκην οὐκ ἂν εἷς εἴη ὁ ἀνακηρύττων, ἀλλὰ πάντες ἄνθρωποι ὑμνοῖεν ἂν τὴν σὴν ἀρετήν. 9. Περίβλεπτος δὲ ὢν οὐχ ὑπὸ ἰδιωτῶν μόνον ἀλλὰ καὶ ὑπὸ πολλῶν πόλεων ἀγαπῷο ἄν, καὶ θαυμαστὸς οὐκ ἰδίᾳ μόνον ἀλλὰ καὶ δημοσίᾳ παρὰ πᾶσιν ἂν εἴης, 10. καὶ ἐξείη μὲν ἄν σοι ἕνεκεν ἀσφαλείας, εἴ ποι βούλοιο, θεωρήσοντι πορεύεσθαι, ἐξείη δ' ἂν αὐτοῦ μένοντι τοῦτο πράττειν. Ἀεὶ γὰρ ἂν παρὰ σοὶ πανήγυρις εἴη τῶν βουλομένων ἐπιδεικνύναι εἴ τίς τι σοφὸν ἢ καλὸν ἢ ἀγαθὸν ἔχοι, τῶν τε καὶ ἐπιθυμούντων ὑπηρετεῖν. 11. Πᾶς δὲ ὁ μὲν παρὼν σύμμαχος ἂν εἴη σοι, ὁ δὲ ἀπὼν ἐπιθυμοίη ἂν ἰδεῖν σε. Ὥστε οὐ μόνον φιλοῖο ἄν, ἀλλὰ καὶ ἐρῷο ὑπ' ἀνθρώπων, καὶ τοὺς καλοὺς οὐ πειρᾶν, ἀλλὰ πειρώμενον ὑπ' αὐτῶν ἀνέχεσθαι ἄν σε δέοι, φόβον δ' οὐκ ἂν ἔχοις ἀλλ' ἄλλοις παρέχοις μή τι πάθῃς, 12. ἑκόντας δὲ τοὺς πειθομένους ἔχοις ἂν καὶ ἐθελουσίως σου προνοοῦντας θεῷο ἄν, εἰ δέ τις κίνδυνος εἴη, οὐ συμμάχους μόνον ἀλλὰ καὶ προμάχους καὶ προθύμους ὁρῴης ἄν, πολλῶν μὲν δωρεῶν ἀξιούμενος, οὐκ ἀπορῶν δὲ ὅτῳ τούτων εὐμενεῖ μεταδώσεις, πάντας μὲν συγχαίροντας ἔχων ἐπὶ τοῖς σοῖς ἀγαθοῖς, πάντας δὲ πρὸ τῶν σῶν ὥσπερ τῶν ἰδίων μαχομένους. 13. Θησαυρούς γε μὴν ἔχοις ἂν πάντας τοὺς παρὰ τοῖς φίλοις πλούτους. Ἀλλὰ θαρρῶν, ὦ Ἱέρων, πλούτιζε μὲν τοὺς φίλους· σαυτὸν γὰρ πλουτιεῖς· αὖξε δὲ τὴν πόλιν· σαυτῷ γὰρ δύναμιν περιάψεις· κτῶ δὲ αὐτῇ συμμάχους· ... 14. Νόμιζε δὲ τὴν μὲν πατρίδα οἶκον, τοὺς δὲ πολίτας ἑταίρους, τοὺς δὲ φίλους τέκνα σεαυτοῦ, τοὺς δὲ παῖδας ὅτιπερ τὴν σὴν ψυχήν, καὶ τούτους πάντας πειρῶ νικᾶν εὖ ποιῶν. 15. Ἐὰν γὰρ τοὺς φίλους κρατῇς εὖ ποιῶν, οὐ μή σοι δύνωνται ἀντέχειν οἱ πολέμιοι. Κἂν ταῦτα πάντα ποιῇς, εὖ ἴσθι, πάντων τῶν ἐν ἀνθρώποις κάλλιστον καὶ μακαριώτατον κτῆμα κεκτήσει· εὐδαιμονῶν γὰρ οὐ φθονηθήσῃ.

---

7. εὖ ἴσθι: εὖ ἔσῃ codd.
10. εἴ ποι Mut.: εἴ που codd.
11. σῶν [ἰδίων] Weiske: σῶν ἰδίων codd.
13. ἔχοις ἂν A¹M: ἂν om. AF || αὖξε Reuchlin: αὔξει codd.
14. lacunam indicat Weiske, σαυτῷ γὰρ ἕξεις συμμαχοῦντας vel similia excidisse conjiciens.

COMMENTAIRE

I

1. Cet entretien d'Hiéron et de Simonide n'a rien d'invraisemblable, Simonide ayant vécu quelque temps à la cour d'Hiéron. Cf. introduction, n. 40. Peu importe la date exacte de l'entretien. Xénophon dit simplement : un jour. (Voir de même le début de l'*Economique*) — La discussion s'engage tout de suite. Pour la brièveté du préambule cf. introd. n. 5. — Le mot διηγήσασθαι exclut l'idée d'une conversation se déroulant librement et annonce, au contraire, un exposé en règle. Xénophon veut, même au prix d'une certaine raideur, mettre de l'ordre dans la discussion.

Hiéron est un τύραννος. Ce mot passe pour être d'origine lydienne. (Cf. Radet, *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades*, p. 146). Peut-être s'apparente-t-il à celui de κοίρανος (Cf. Myres, *The political ideas of the Greeks*, p. 246). Hippias d'Elis (frag. 7. *Frag. hist. graec.*, t. II, p. 62) signale que les premiers auteurs grecs qui aient employé ce mot, sont Archiloque de Paros (fr. 25), Simonide d'Amorgos (fr. 7, v. 69) et Alcée de Mitylène (fr. 73 A). Hérodote (III, 80) l'emploie comme équivalent du mot μούναρχος. Le mot garde en général un sens péjoratif. Le tyran lui-même ne prend jamais un tel titre (Cf. Glotz, *La cité grecque*, p. 128). Ainsi Denys l'Ancien est toujours, officiellement, stratège autocratôr (Glotz, *Hist. gr.*, t. III, p. 387).

Simonide est d'abord appelé : le poète. Un peu plus loin il nous est présenté comme un σοφὸς ἀνήρ c'est-à-dire à la fois comme un savant et un sage (cf. II, 5). Il est le type du sage en relations avec un chef d'Etat (cf. Pseudo-Platon, *Lettre II*, 311 a). Il est très possible de relever chez Platon une certaine animosité contre Simonide, (cf. *Protagoras*, 345 d. *Rép.* 331 e, 332 d, 335 d) animosité qui s'explique peut-être par la défiance bien connue de Platon à l'égard de la poésie (cf. *Ion* et *République*, passim) et des poètes, dont la pensée est toujours susceptible d'interprétations diverses (*Protag.* 347 c) ; peut-être aussi par le fait que le philosophe considère les poètes comme ses concurrents, en matière d'éducation; mais d'une manière générale, les intellectuels ne pouvaient avoir que de la sympathie pour les sages qui fréquentaient les chefs d'Etat. (Cf. introd. p. 30) voir aussi Luccioni, *op. cit.*, p. 261-262.

2. Hiéron avait commencé par être un simple particulier sous le règne de son frère Gélon, tyran de Géla. Quand Gélon devint tyran de

Syracuse, en 482, il laissa l'administration de Géla à Hiéron. A la mort de Gélon, en 478, Hiéron devint tyran de Syracuse. (Cf. Freemann, *Hist. of Sicily*, t. I, p. 232 sq; t. III, p. 1 sq; Hackforth. *Camb. ancient hist.*, t. V, p. 145 sq. Glotz, *Hist. gr.* t. II, pp. 98 et 678).

Il paraît naturel d'interroger, sur ce qui fait la différence entre le tyran et le simple particulier, un homme qui a goûté des deux conditions. On sait quel prix Xénophon attache à la compétence, dans tous les domaines. Elle est, pour lui, indispensable en politique. (Cf. Luccioni, *op. cit.*, p. 54-55). Il aime bien la trouver chez les militaires (*Mém.*, III, 1; III, 5, 21. *Cyrop.*, I, 6. *Hiér.*, X, 6. Voir aussi *Hell.*, VI, 1, 5). C'est parce qu'il se jugeait lui-même compétent en matière d'économie et d'équitation, qu'il a composé des traités spéciaux, comme l'*Economique*, l'*Hipparque* et l'*Equitation* (Cf. *Equit.* I, 1).

Pour examiner la tyrannie, Xénophon se place non au point de vue des sujets, mais au point de vue du tyran. Ce n'est pas qu'il néglige l'intérêt des premiers; au contraire, il pense que le devoir des gouvernants est de faire le bonheur des gouvernés (Cf. Luccioni, *op. cit.*, p. 57). Mais ici, il se place au point de vue du tyran pour la raison que nous avons indiquée (Introd., p. 25). En outre, si le tyran se juge malheureux, il sera disposé davantage à écouter de sages conseils.

L'idée de la différence qui existe entre la vie des souverains et celle des particuliers se trouve déjà dans Isocrate (*A Nicoclès* 4). D'autre part, Platon, dans la *République*, étudie le bonheur comparé du philosophe et du tyran (576 c; 588 a).

4. Si Xénophon passe en revue les plaisirs des sens avant de montrer que sous ce rapport le tyran est malheureux, c'est qu'il pense à tous les aspirants à la tyrannie qui aiment la vie et entendent en jouir. Cette attitude habile est-elle digne d'un philosophe ? En fait, on sait que la philosophie grecque s'est montrée parfois assez indulgente en matière de plaisirs des sens. Au surplus, Xénophon est logique. Ne considère-t-il pas comme une preuve de l'existence de dieux intelligents et bienveillants pour l'homme le fait que ce dernier ait été pourvu des différents organes des sens ? (*Mém.* I, 4, 5-6; IV, 3, 11). Dès lors, il est naturel que l'homme mette à profit ce que lui donne la divinité. Xénophon, toutefois, par tempérament et aussi sous l'influence de Socrate, entend qu'on observe une juste mesure. De là son éloge de la tempérance dans les *Mémorables* (I, 5. I. 6, 8. II, 1. IV, 5).

6. Xénophon déclare que le sommeil procure des sensations agréables, mais moins distinctes que celles que l'on éprouve dans l'état de veille. Dans les *Mémorables* (I, 5, 1) l'amour immodéré du sommeil est présenté comme une forme de l'intempérance, au même titre que l'amour du vin (cf. aussi *Mém.* II, 1, 1, *Econ.* IX, 11. XII ,12). Ailleurs, considérant le sommeil d'un autre point de vue, Xénophon déclare que c'est dans

cet état que l'âme révèle le mieux son caractère divin (*Cyr.*, VIII, 7, 21). Platon, lui, remarque que dans le sommeil, la partie raisonnable de l'âme est endormie et que les désirs mauvais se donnent alors libre cours. (*Rép.* 571 c).

8. Simonide pense que les tyrans goûtent des plaisirs plus grands et des peines moindres que les particuliers. Xénophon parle ailleurs de ces gens qui s'imaginent qu'être un chef, cela consiste surtout à mener une vie plus agréable que les autres hommes (*Cyr.* I, 6, 8). L'idée devait être répandue parmi les individualistes du IVe siècle, que le meilleur moyen d'arriver à goûter tous les plaisirs était de s'emparer du pouvoir. A cet égard, on peut dire que la tyrannie est l'aboutissement de l'individualisme en politique. On connaît la lutte menée par Xénophon contre l'individualisme, qui risquait d'avoir des conséquences redoutables (Cf. Luccioni, *op. cit.*, p. 119). Cependant le même Xénophon, qui juge dangereux les efforts des ambitieux dépourvus de capacités et de moralité, met tous ses espoirs dans un homme, supérieur par sa connaissance de l'art de régner et sa formation morale. La *Cyropédie* en est la preuve. (Cf. aussi *Mém.*, III, 9, 10).

9. Simonide juge les paroles d'Hiéron incroyables. C'est là un procédé de développement commode, car l'étonnement est de nature à provoquer les explications. Ce procédé est usuel chez les orateurs. (Cf. Isocrate, *C. les sophistes*, 12; *Panég.* 1; 170; *Nicoclès* 3; *Archid.* 5; *Sur la paix*, 129; *Sur l'échange*, 291. Démosthène: *P. les Mégal.*, 14; *P. la liberté des Rhod.* 5; 19; *Olynth.* II, 24; *Sur les aff. de Chers.* 4). Xénophon lui aussi s'en sert parfois : il s'étonne — ou feint de s'étonner de tel ou tel fait, puis il se met à en chercher les causes. Il s'étonne de la prétention des sophistes à conduire les jeunes gens à la vertu, et cela lui permet de montrer combien leur enseignement est frivole et corrupteur. (*Chasse* XIII, 1). De même, il s'étonne de la condamnation de Socrate : il le répète à plusieurs reprises pour souligner l'injustice et l'absurdité de la sentence (*Mém.* I, 1, 1; 20. I, 2, 1). S'il faut l'en croire, il a commencé par s'étonner de la puissance d'une cité aussi peu peuplée que Sparte (*Rép. des Lac.*, I, 1).

Simonide se montre étonné d'apprendre que les tyrans sont malheureux, car il voit que tout le monde les envie. (Sur cette envie qu'excitaient les tyrans, voir Luccioni, *op. cit.*, p. 257). Dans la *Cyropédie* (I, 1, 1) Xénophon écrit qu'on regarde comme des gens habiles ou favorisés de la fortune ceux des tyrans qui ont su conserver le pouvoir pendant quelque temps.

Simonide fait remarquer que la tyrannie est un objet de convoitise pour des gens qui passent pour être les plus capables. C'est la preuve d'une recrudescence de l'esprit tyrannique à l'époque de Xénophon. (Cf. Introd., p. 24). On a vu que les sophistes semblaient s'appliquer à justifier

toutes les ambitions. On a pu dire que le Calliclès du *Gorgias* « appelait de tous ses vœux le surhomme qui briserait toutes ces règles de justice et d'égalité et reviendrait au « droit de nature », à la force, magnifique et souveraine. » (Diès, *Platon*, p. 95). Wilamowitz a signalé l'existence de cette morale des maîtres, qui était en contradiction avec la morale civique d'Athènes (*Platon*, I Band. Leben und Werke, p. 53). Il ne faut pas oublier, d'ailleurs, que les Aristippe étaient l'exception (*Mém.* II, 1, 8) et que la plupart des Grecs étaient d'accord pour penser que gouverner était la plus belle chose du monde, qui méritait qu'un homme bien né fît tous ses efforts pour y parvenir (*Mém.* III, 6, 2; IV, 2, 2; 11 — Platon, *Banquet*, 209 a. Aristote, *Pol*, III, 7, 1 — *Eth. à Nicom.*, I, 2, 5 sq.) Socrate exigeait seulement qu'on recherchât le pouvoir après s'y être préparé. Mais combien d'impatients parmi ces jeunes gens qui l'écoutaient et qui ne paraissaient pas pousser toujours bien loin le souci de la légalité ! Avec un peu de chance et d'audace, ils seraient aisément devenus des tyrans. Ainsi Glaucon (*Mém.*, III, 6) et Euthydème (*Ibid.*, IV, 2).

10. Ici apparaît nettement l'intention de l'auteur. Si les gens jugent la tyrannie comme ils le font c'est parce qu'ils ne la connaissent pas. C'est Xénophon qui, par la bouche d'Hiéron entreprend de les instruire. Dans ce sens, son *Hiéron* est un ouvrage didactique, comme ses traités techniques et aussi comme ses ouvrages de propagande politique, la *République des Lacédémoniens* et la *Cyropédie*.

11. Les fêtes qui avaient lieu dans les différentes cités attiraient bon nombre d'étrangers. Elles étaient particulièrement fréquentes à Athènes. (Thucydide, II, 38. Isocrate., *Panég.* 46. Xéno., *Rev.*, V, 4. Pseudo-Xén., *Rép. des Ath.*, III, 2). Voir Glotz, *Hist. gr.*, II, p. 432 sq. Pour les grandes réunions panhelléniques, cf. Lysias *Olymp.*, 3. Mais le texte essentiel reste, bien entendu, le *Panégyrique* d'Isocrate. (Cf. édit. Mathieu, notice, p. 4). Voir aussi Glotz, *op. cit.*, t. I, p. 513 et Gernet et Boulanger, *Le génie grec dans la religion*, pp. 165-168; 321.

12. Xénophon aime bien voyager. Sa curiosité de voyageur reste cependant limitée. Dans l'*Anabase* il signale certaines particularités des pays qu'il a traversés (I, 2, 8; I, 5, 1 sq.; II, 3, 16; IV, 5, 25; IV, 8, 20). Dans le *Banquet*, il indique parmi les inconvénients inhérents à la condition des riches Athéniens l'interdiction qui leur est faite d'aller à l'étranger (IV, 30). Cf. Luccioni, *op. cit.*, p. 109.

Pour les tyrans, il n'est pas sûr d'aller assister à des fêtes publiques, οὔτε ἀσφαλές. Cette expression, si l'on rend au mot ἀσφαλές son sens étymologique, peint bien la situation glissante, instable, du tyran. Xénophon attache un très haut prix à cette sécurité, qui résulte de la stabilité et qui manque à la tyrannie plus encore qu'aux autres régimes. (Aristote dira dans sa *Politique* que l'oligarchie et la tyrannie sont les régimes les moins durables. *Pol. VIII* (V), 9, 21). Xénophon a été, d'ailleurs, frappé par

le spectacle des révolutions politiques. (Voir le début de la *Cyropédie.*) Il a longtemps admiré Sparte pour la stabilité de ses institutions (*Rép. des Lac.* XIV, 1). Il a espéré que la monarchie qu'il dépeint dans la *Cyropédie* apporterait au monde gréco-oriental la stabilité dans l'ordre. Dans le cas particulier de la tyrannie, ce qui fait, aux yeux de Xénophon, la fragilité de ce régime, c'est qu'il repose uniquement sur la violence. On sait l'aversion de Xénophon pour la méthode de violence; il préfère la méthode de persuasion.

13. Cet Hiéron ressemble assez à Xénophon : s'il lui arrive d'être curieux, d'autre part, il est économe : il trouve qu'on lui vend trop cher ce qu'on lui montre.

Quels étaient ceux qui pouvaient distraire les tyrans dans leurs palais ? Des rhapsodes (dans le *Banquet* de Xénophon. Nicératos déclare qu'il entend des rhapsodes presque chaque jour, III, 6) ; des poètes, qui se rendaient à la cour des tyrans : Bacchylide, Simonide, Pindare, Eschyle étaient allés à la cour d'Hiéron (Cf. Intr., p. 9) ; des sophistes (Cf. Platon, *Protag.* 310 e ; 315 a. *Hipp. maj.*, 282 c d. *Apol.*, 19 e) ; des bouffons (Cf. dans le *Banquet* de Xénophon, Philippe (I, 11) et le Syracusain (II, 1).

14. L'idée que la louange est la chose la plus agréable à entendre se trouve exprimée aussi dans les *Mémorables* (II, 1, 31). L'amour de la louange est un trait du caractère grec (Cf.: Grais... ...praeter laudem nullius avaris. Horace, *Art poét.*, 324). On le retrouve chez les personnages sympathiques de l'œuvre de Xénophon. Cyrus l'Ancien affirme que l'amour de la louange est le bien le plus beau pour des guerriers (*Cyr.*, I, 5, 12). Il loue et récompense à la fois ceux qui se distinguent sur les champs de bataille (*Ibid.*, IV, 1, 2). Agésilas préfère la gloire à la richesse (*Agés.*, XI, 9). Dans l'*Economique*, Xénophon déclare que, parmi les esclaves, ceux qui sont d'un naturel généreux sont stimulés par les louanges (XIII, 9). Il considère l'amour de la louange comme la marque d'un homme libre ou digne de l'être. (*Ibid.*, XIV, 10).

15. Ainsi se trouve peint en une phrase l'état des esprits en régime tyrannique. Les uns gardent le silence, nourrissant en eux-mêmes de mauvais desseins contre le tyran; voir le grand nombre de tyrans renversés, selon Aristote. (*Pol.* VIII (V), 8, 9; 19). Les autres lui adressent des louanges que seule la flatterie inspire. Rien de plus différent d'un tel régime que la monarchie de la *Cyropédie*, où le prince est aimé par ses sujets. (*Cyr.*, I, 1, 5; 44. VIII, 1, 48. VIII, 2, 1; 9).

16. Quand Simonide déclare que les louanges les plus agréables sont celles des hommes les plus libres. c'est une façon de faire remarquer que les sujets d'Hiéron sont des esclaves.

Tout partisan qu'il soit d'un régime d'autorité, Xénophon aime la liberté. Il est vrai qu'il ne la conçoit pas comme la démocratie athénienne,

c'est-à-dire reposant sur l'ἰσηγορία et l'ἰσονομία (Cf. Hérodote, III, 80; V, 37. Platon, *Ménex.* 239 a; *Rép.* 563 b. Voir aussi Zimmern, *The greek commonwealth*, p. 129 sq.). Mais cet aristocrate a le mépris de l'esclave. Cyrus l'Ancien affirme qu'il est beau de combattre pour la liberté (*Cyr.* III, 1, 10). Il déclare que les lois doivent assurer au brave une existence digne d'un homme libre (*Ibid.* III, 3, 52). Chrysantas oppose les esclaves, qui ne servent leur maître que par force, aux hommes libres, qui font de plein gré ce qu'ils jugent le plus digne de louange (*Ibid.*, VIII, 1, 4). Ainsi, pour Xénophon, la notion de liberté ne s'oppose pas à celle d'autorité. Dans un Etat monarchique et aristocratique comme celui de la *Cyropédie*, les vainqueurs, qui sont des hommes libres, obéissent volontairement à leur souverain. Ce qui fait donc l'homme libre, c'est une certaine forme de l'obéissance. Si Xénophon entend réagir contre une tendance à l'indiscipline et à l'anarchie, qu'il croit trouver parfois à Athènes (*Mém.*, III, 5, 16; 19), il ne veut pas que l'obéissance du sujet envers le souverain soit celle de l'esclave envers son maître. Voir le mot δεσπότης employé à propos d'Astyage (*Cyr.*, I, 3, 18). Voir aussi le roi de Perse considérant tous ses sujets comme des esclaves (*Anab.* II, 9, 29; II, 5, 38). Xénophon ne veut pas que la monarchie qu'il conçoit, ressemble, sur ce point, à celle des Achéménides.

17. La plupart des gens enviaient la table du tyran, parce que, si les Grecs se contentaient d'un régime frugal, c'était par nécessité. Voir le récit de l'ambassadeur qui revient de Perse, dans les *Acharniens* (85 sq.) (Cf. Picard, *La vie privée dans la Grèce classique*, pp. 54 et 56). Hiéron donne une autre explication; ce tyran est un psychologue.

18. Il s'agit ici de fêtes de famille, anniversaires, ou repas de noces (Cf. *Lois*, 666 b; 775 a. Picard, *op. cit.*, p. 39). On peut s'en faire une idée d'après le passage bien connu de l'*Anabase* (V, 3, 9-10).

19-23. A table, les tyrans connaissent la satiété; ils goûtent moins de plaisirs, il faut toute sorte d'artifices pour stimuler leur appétit. (Voir dans les *Mémorables*, III, 11, 13, cette idée que les mets les plus délicieux sont désagréables à des convives rassasiés.) Ce passage de l'*Hiéron* contient bien des lieux communs : la satiété vient d'autant plus vite que le superflu abonde dans un repas; quand on prend un très grand plaisir à une chose, on éprouve pour elle une passion extrême; les gens qui ont de l'appétit n'ont nul besoin d'artifices. Ce sont de ces lieux communs où se complaît un esprit moyen, comme celui de Xénophon.

La question de la sobriété est importante à ses yeux. Il vante la sobriété des Spartiates (*Rép. des Lac.*, II, 5. V, 3-6). Il a peut-être été le témoin de celle d'Agésilas, dont il oppose le régime à celui du Grand Roi. (*Agés.* IX, 3). Parce que cette qualité lui paraît nécessaire au souverain, il blâme les banquets des Mèdes, dans la *Cyropédie* (I, 3, 4;

10). Il considère l'intempérance dont les Perses font preuve à table, comme une des causes de leur décadence. (*Ibid.*, VIII, 8, 9-10). D'une façon générale, il est l'ennemi de la mollesse et des raffinements. (Cf. *Mém.* II, 1, 30). Il s'est fait un idéal de vie sobre et rude, idéal de campagnard et de militaire; de plus, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, il a subi l'influence de Socrate (*Mém.* I, 3, 5-7).

Ici, il ne se place pas au point de vue du moraliste, soucieux de dénoncer les méfaits de l'intempérance. (Cf. *Mémor.* I, 2, 4; I, 6, 5; II, 1, 1-2; II, 6, 1; III, 14; IV, 5, 9. *Eco.*, VII, 6). Il juge seulement utile de montrer que le tyran est moins bien partagé que les particuliers, sous le rapport des plaisirs de la table, et cela malgré ses festins. (Sur les festins syracusains, cf. Platon, *Lettre VII*, 326 b.)

24. C'était un usage grec de se parfumer. Cf. *Banquet*, I, 7; II, 3-4. Pour les aliments qui gâtent l'haleine, cf. *Ibid.*, IV, 8.

25. Quand Hiéron déclare que celui qui a toujours devant lui des aliments de toute sorte, n'y prend aucun plaisir, il exprime une idée conforme à cette économie des plaisirs, dont Xénophon fait maintes fois la théorie. (Cf. *Mémorables*, loc. cit., *République des Lacédémoniens*, I, 5, *Cyropédie*, I, 2, 11; I, 5, 9; VIII, 5, 80). D'une manière générale, la vie du tyran, telle que la dépeint l'*Hiéron*, constitue quelque chose de tout à fait contraire à la morale pratique de Xénophon, à son goût de la mesure et de la tempérance. Hiéron est le type du mauvais souverain, qui est en même temps le souverain malheureux.

26. Ce passage montre bien que parmi les gens qui enviaient les tyrans, figuraient en premier lieu ceux qui voyaient dans l'exercice du pouvoir la possibilité de satisfaire leur sensualité. Sur les rapports de la sensualité et de la tyrannie, voir Platon (*Rép.*, 572 e; 573 a b).

27-28. Le mariage de raison est le seul que les Grecs semblent avoir connu. Il était réglé par les parents (*Eco.*, VII, 10-11) qui en faisaient avant tout une affaire de convenances et d'intérêt. Dans les *Helléniques* (IV, 1, 7-8), Agésilas entre autres argument dont il se sert pour persuader Otys d'épouser la fille de Spithridate, fait remarquer que le père de la jeune fille est de haute naissance et que c'est un puissant personnage. Naturellement, l'amour, en tant que sentiment, pouvait venir après. C'est ce que montre l'*Economique* (VII, 42-43). Xénophon accorde ici la préférence au mariage que l'on contracte dans une famille de condition supérieure. Voir l'idée contraire dans Eschyle, *Prométhée enchaîné*, 887-893 et Callimaque, *Epigrammes*, I.

29. Xénophon loue la continence de Cyrus l'Ancien (*Cyr.*, I, 5, 8). Il la loue surtout parce qu'elle empêche le souverain de se laisser détourner de sa tâche et lui permet d'accroître sa puissance. (Voir les égards de Cyrus pour Panthée, *ibidem*, V, 1, 3 sq. VI, 1, 48). Il fait aussi l'éloge de la continence d'Agésilas (*Agés.*, V, 4-7). Il peint un

Jason capable de s'abstenir des plaisirs des sens (*Hell.*, VI, 1, 16). Evidemment ses préférences vont à un souverain vertueux, comme Cyrus; mais il s'accommode d'un prince ami des plaisirs, comme Hiéron, pourvu que ce prince accepte de suivre les leçons d'un philosophe et de faire le bonheur de ses sujets.

29-34. Quand Hiéron se plaint de connaître moins qu'un particulier les plaisirs que donnent les mignons, Simonide se met à rire. Si, loin de s'indigner, il discute sur le ton de la plaisanterie, ce n'est pas parce qu'il veut faire sa cour à un tyran, c'est parce qu'il est bien de son pays et de son temps. Faut-il rappeler à quel point l'amour masculin était répandu chez les Grecs ? (Cf. Bethe, *Die dorische Knabenliebe*. Meier et de Pogey-Castries, *Hist. de l'amour grec dans l'antiquité*). A cet égard, rien de plus édifiant — si l'on peut dire — que le *Contre Timarque* d'Eschine. On peut se reporter aussi au *Banquet* de Platon (voir aussi *Lois* 836 a b) et à celui de Xénophon.

L'attitude de Xénophon sur ce point ne manque pas d'indulgence. Dans les *Mémorables* il nous montre bien Socrate — qui, d'une façon générale, conseillait à ses disciples de s'abstenir des plaisirs des sens (II, 1, 1) — s'efforçant de détourner Critias de son amour pour le fils d'Alcibiade (*ibid.*, I, 3, 6). Dans ce dernier cas, cependant, Socrate insiste non sur la gravité morale d'un tel amour, mais sur les dépenses qu'il risque d'entraîner (*ibid.*, I, 3, 10). Mais si Diogène Laërce (*Vie de Xénophon*, § 4) s'est trompé en attribuant à Xénophon les propos que ce dernier prête à Critoboulos, qui était épris de Clinias (cf. *Banq.*, IV, 12), Xénophon lui-même avoue qu'il serait capable d'imiter Critoboulos (*Mém.*, I, 3, 10). Dans l'*Anabase*, il n'a pas un mot de blâme pour cet Episthénès qui aimait les beaux garçons (VII, 4, 7). Dans le *Banquet*, il est vrai, il établit une distinction entre l'amour masculin qui s'attache à l'âme et celui qui s'attache au corps (VIII, 19-27), mais cette distinction ne paraît pas convaincante, bien qu'on la trouve aussi chez Platon (*Banq.* 181 a; 182 b; 185 b; *Lois* 837 a b). De même, quand il plaide pour Sparte, il voudrait nous faire croire que dans cette ville l'amour des garçons sait rester dans les limites de l'honnêteté. (Voir sur ce point le commentaire de M. Ollier dans son édition de la *République des Lacédémoniens*, pp. 30, 31 et 32 et Luccioni, *op. cit.*, page 158.) Dans les *Helléniques*, il nous raconte avec complaisance l'histoire du fils de Sphodrias, qui était aimé d'Archidamos, fils d'Agésilas et fit acquitter son père, après l'échec de la tentative de ce dernier sur le Pirée (V, 4, 25). C'est sur le même ton qu'il parle dans la *Cyropédie*, de ce Mède, amoureux timide de Cyrus enfant (I, 4, 27 sq).

En tout cas, Hiéron avoue ses goûts sans vergogne. Il déclare crûment que la nature le pousse à rechercher les faveurs des beaux garçons. Seulement, c'est un délicat, un dilettante ! La passivité de l'aimé lui est

désagréable; il veut le consentement dicté par l'amour ! (Pour l'idée qu'il y a du plaisir à échanger des regards avec l'ami qui paye de retour, voir *Banq.*, VIII, 18). En outre, Hiéron n'est pas sans éprouver de craintes. Xénophon, qui ne perd pas de vue le but qu'il s'est proposé, à savoir montrer aux aspirants à la tyrannie tous les inconvénient du régime, rappelle que l'amour des tyrans pour les beaux garçons comporte des dangers. (Voir à ce propos Aristote, *Pol.*, VIII (V), 8, 9; 10; 12. Cicéron, *Tuscul.*, V, 20). Xénophon fait remarquer, à ce propos, que les gens les plus dangereux sont ceux qui obéissent par peur. Il considère la peur comme un ressort de gouvernement bien peu sûr. A l'obéissance contrainte, il préfère l'obéissance volontaire (Cf. Luccioni, *op. cit.*, p. 228).

38. Quand Hiéron parle de ceux qui se prêtent par crainte aux désirs des tyrans, on pense à cette réflexion de Platon, selon lequel les demandes des tyrans sont mêlées de contrainte (*Lettre* VII, 329 d).

II

1. Ici la faiblesse de l'argumentation de Simonide est visible. Il déclare maintenant que les inconvénients dont parle Hiéron, sont peu de chose, alors que tout à l'heure il leur attribuait de l'importance. Quant à se restreindre sur le manger, le boire, etc... c'est là le fait de philosophes, et Simonide s'adresse à un tyran. Pour ces philosophes, il s'agit de privations volontaires, tandis qu'Hiéron souffre de ne pas connaître les plaisirs autant qu'il le voudrait. Or, Xénophon lui-même a montré ailleurs qu'il y a une différence entre celui qui peine volontairement et celui qui peine parce qu'on le lui impose (*Mém.* II, 1, 17-18).

2. Voici de nouvelles catégories de gens qui envient les tyrans. Ce sont les ambitieux et ceux qui aiment les richesses. Des sentiments comme l'ambition et l'amour du luxe et des richesses sont bien propres à faire souhaiter la tyrannie.

Xénophon lui-même ne les a-t-il pas éprouvés jusqu'à un certain point ? Ne l'ont-ils pas poussé à se joindre aux mercenaires de Cyrus ? (Cf. Luccioni, *op. cit.*, p. 18). N'a-t-il pas songé à fonder un Etat sur le Pont-Euxin ? (Cf. Introd., note 121. Scharr. *Xenophons Staats und Gesells. und seine Zeit*, p. 92). Ischomaque, qu'il a fait à sa propre image, aime les richesses (*Econ.*, XI, 9). Lui-même n'a-t-il pas le goût des chevaux ? (*Equit.*, I, 1; XI, 9), des belles armes ? (*Hipp.* I, 25. Il décrit avec complaisance les armes d'Abradatas, (*Cyr.*, VI, 4, 2). Dans les *Revenus*, il indique que les gens dépensent leur argent à acheter des armes, des chevaux, des maisons, des meubles, des bijoux de femme (IV, 8). Dans l'*Hiéron*, il nous apprend que c'est précisément parce que les tyrans passent pour pouvoir acheter ces objets en grande quantité

qu'on les envie. Quant à faire du mal à ses ennemis et du bien à ses amis, et même à vouloir leur en faire le plus possible, c'est là une attitude, tout à fait conforme à la morale antique, que Platon désapprouve, mais non pas Xénophon. (Cf. Platon, *Ménon*, 71 e; *Rép.*, 332 d; 335 d; 336 a. Xéno., *Anab.*, I, 9, 11; *Mém.*, II, 6, 35, II, 2, 14; *Cyr.*, V, 3, 32. Ps. Isocrate. *A Démonicos*, 26. Isocrate, *Plataïque*, 23).

3-4-5. Hiéron n'est pas étonné que le régime tyrannique en impose à la foule. Cette foule, Xénophon la méprise. L'intention méprisante semble apparaître plus nettement quand l'auteur, après avoir employé le mot πλῆθος, emploie celui d'ὄχλος (Cf. Polybe V, 1, 6; 10. VI, 4, 6). Le mépris de Xénophon est celui d'un aristocrate pour le peuple des artisans, qui ne pensent qu'à vendre cher ce qu'ils ont acheté à bas prix et qui sont dépourvus de connaissances en matière politique (*Mém.* III, 7, 6); celui d'un philosophe pour la foule composée de gens serviles, c'est-à-dire qui connaissent l'art de forger les métaux, de travailler le bois, de fabriquer des chaussures, mais ignorent le beau, le bien et le juste. (*Ibid.* IV, 2, 22).

La foule croit le tyran heureux, il est impossible que les sages le croient. Dans la *République*, Platon, après avoir dit que le tyran est à la fois le plus méchant et le plus malheureux des hommes, ajoute qu'il parle selon l'exacte vérité et non selon l'opinion du vulgaire (576 e). Dans les *Lois*, il écrit que le vulgaire range à tort parmi les biens la liberté de faire ce qu'on veut quand on est tyran (662 b).

Quand Hiéron déclare que c'est dans l'âme que résident le bonheur et le malheur des hommes, il nous rappelle un passage du *Banquet* (IV, 34) où Antisthène affirme que les hommes logent leur richesse ou leur pauvreté, non dans leur maison, mais dans leur âme. Si Hiéron n'est pas un philosophe, il pourra devenir l'élève d'un philosophe. Mais pour Xénophon, c'est surtout une question de politique. Le régime auquel il songe sera l'œuvre des sages. (Cf. Luccioni, *op. cit.*, p. 236.

Cependant le sage Simonide lui-même ne se trompe-t-il pas sur la tyrannie ? En tout cas, son erreur ne dure pas : une fois qu'il est informé et convaincu, d'ailleurs, c'est lui qui aura le dernier mot, puisqu'il tracera tout un programme de réformes.

7. Dire que la paix est un grand bienfait, et la guerre un grand mal c'est encore un lieu commun. Au surplus, au Ve et au IVe siècle les doléances sur la guerre ne manquent pas, ni les éloges de la paix. (Voir entre autres, contre la guerre : Thucydide III, 82. Euripide, *Phén.* 784-801. *Suppl.* 473-494; pour la paix : Aristophane, *Paix*, 520 sq; 530-531; 556-559; 569-571; 1127 sq., 1316 sq.; *Acharn.*, 32-33; 989 sq. Isocrate, *Sur la paix*, 1; 2; 12; 19; 25; 51). Quant à Xénophon, qui a passé une partie de sa vie à guerroyer, il n'aime la guerre que pour les avantages qu'on en retire (*Mém.* III, 6, 7, *Econ.* I, 15), parce qu'elle

prépare la paix (*Cyr.* I, 5, 9-10). Devenu maître d'un grand empire, son Cyrus ne songe plus qu'à maintenir la paix et à se montrer humain. (*Ibid.* VIII, 4, 7-8). Quand l'intérêt d'Athènes lui paraîtra l'exiger, Xénophon préconisera une politique pacifique (*Rev.* V).

8. Si, en temps de paix, les particuliers n'avaient pas à craindre la rencontre d'ennemis, ils n'en étaient pas moins exposés aux agressions des malfaiteurs. C'est Xénophon lui-même qui nous l'apprend (*Mém.* II, 1, 14-15). Quant à l'usage de porter toujours des armes, c'était, aux yeux des Grecs, un signe de barbarie. (Cf. Thucydide, I, 5).

9. L'ἀσφάλεια est, selon Xénophon, une chose que le tyran ignore. Le mot rappelle celui d'ἀσφαλές dont il s'est servi plus haut (I, 12). Quant au mot πολέμιος il peint bien la violence des haines que suscite la tyrannie. Remarquer que c'est le mot qu'emploie Cinadon pour désigner les Spartiates. (*Hell.* III, 3, 5). En montrant que le tyran vit dans un état de guerre perpétuelle, Xénophon souligne ce qu'il y a de tragiquement absurde dans ce régime, où le souverain, du fait qu'il est un tyran, ne connaît réellement aucune des garanties de sécurité que connaît le citoyen, du fait qu'il appartient à une communauté. Le tyran, qui apparaît comme un être d'exception, quand on le juge du point de vue moral, l'est encore, quand on le juge du point de vue politique. Il est hors la loi.

10. Remarquons encore le mot ἀσφαλείᾳ. Sparte seule se targuait d'être défendue non par des remparts, mais par les poitrines de ses citoyens (Platon, *Lois*, 778 d. Cf. Roussel, *Sparte*, p. 16). Voir, au contraire, la réflexion d'Aristote, qui vit à une époque où la poliorcétique a fait de grands progrès (*Pol.*, IV (VII), 10, 5-8).

11. Rapprocher ce passage où Xénophon déclare que le tyran ne peut compter sur aucune trêve et le passage des *Helléniques*, où l'un des meurtriers d'Euphron affirme qu'il n'y a pas de trêve entre les Grecs et les tyrans (VII, 3, 10).

13. Quand Xénophon parle de l'affliction qui règne dans un Etat après quelque revers, il est permis de penser à la douleur et aux angoisses des Athéniens après Aegos-Potamos (*Hell.*, II, 2, 3).

14. Quand il parle de l'allégresse des vainqueurs, ce sont plus encore des sentiments de combattant que des sentiments de patriote, qu'il nous peint. Sans doute, met-il a profit sa propre expérience de combattant. (Cf. Luccioni, *op. cit.*, p. 27 sq.).

17. La victoire que le tyran remporte sur ses adversaires aboutit à une diminution du nombre de ses sujets, donc à une diminution de sa puissance. Ici encore apparaît l'absurdité du système. On pense à cette réflexion de Socrate comparant les Trente à un berger qui diminuerait le nombre de ses bœufs (*Mém.*, I, 2, 32 sq.).

III

1-2. Voici encore un lieu commun : les avantages de l'amitié. On sait que Xénophon attache une grande importance à l'amitié. Dans les *Mémorables*, il montre que rien n'est plus précieux qu'un bon ami (II, 4) ; que, pour avoir des amis, il faut s'en rendre digne (II, 5) ; qu'il faut savoir choisir ses amis (II, 6). Lui-même est resté fidèle à ses amis. Il a écrit les *Mémorables* pour défendre la mémoire de Socrate. Cyrus le Jeune, qui avait accueilli favorablement Xénophon, trouve un panégyriste dans l'auteur de l'*Anabase* (I, 9). Pour une bonne part, l'*Agésilas* est un tribut payé à l'amitié.

Remarquons que Xénophon ne parle pas de l'amitié en poète; il considère surtout le profit qu'on en tire. Un ami est pour lui un bien, κτῆμα (Cf. *infra*, § 6. Voir aussi *Mém.*, II, 4, 1. *Econ.*, I, 7). Il prête à l'amitié une valeur politique : un ami est utile à qui veut s'occuper des affaires de l'Etat (*Mém.*, II, 4, 6). Il pense que le prince a le plus grand intérêt à avoir des amis nombreux et sûrs, qui soient comme autant de soutiens de son pouvoir. Cyrus l'Ancien met tous ses soins à avoir le plus d'amis possible (*Cyr.*, VIII, 1, 20. VIII, 2, 8; 22. VIII, 4, 32). Voir aussi les recommandations de Cyrus mourant à ses fils (*Ibid.*, VIII, 7, 13; 28).

Quand Xénophon parle de cette joie avec laquelle les gens accueillent un ami qu'ils voient revenir, on pense au retour de Téleutias (*Hell.*, V, 1, 3; 13).

3-4. Chaque fois que la valeur de tel ou tel sentiment se trouve reconnue et, en quelque sorte, sanctionnée par l'Etat Xénophon ne manque pas de le signaler. Il déclare ici que les Etats n'ignorent pas que l'amitié est le bien le plus grand et le plus doux. Pour la question de la valeur de la reconnaissance, au regard de la loi, voir : *Mémorables*, II, 2, 13. *Cyrop.*, I, 2, 7. *Agés.*, IV, 2. Un des grands soucis de Xénophon c'est de mettre d'accord la morale et la loi.

Quant aux adultères, il est exact que dans certains pays on pouvait les tuer impunément (Loi de Gortyne II, 21-45). La loi d'Athènes donnait ce droit au mari offensé. (Cf. Lysias, *Sur le meurtre d'Eratosthène*, 30. Démosthène, *Contre Aristocr.*, 53, *Contre Néère*, 64 sq.). Ce n'est pas la seule allusion aux lois d'Athènes, que l'on trouve dans l'*Hiéron*. (Cf. IX, 4).

Quant à la raison donnée ici de cette sévérité à l'égard des adultères, voir la *Cyropédie* (III, 1, 39; V, 5, 30).

6. Pour l'idée que le tyran n'a pas d'amis, voir Platon. (*Lettre VII*, 323 c).

7. Sur ce que Xénophon pense de l'affection des parents pour les enfants, voir *Mém.*, II, 2, 5-6. Sur l'affection fraternelle, cf. *ibid.*, II, 3 ,4; 19; *Cyr.*, VIII, 7, 14-16. Sur l'amour conjugal, cf. *supra*, à pro-

pos de I, 27-28. Quant au mot ἑταῖρος il peut désigner des camarades d'enfance (*Cyr.* V, 1, 2) ; des camarades, en général (*Mém.* II, 8, 1) ; des camarades de combat : au cours de ses campagnes d'Asie, Xénophon devait avoir acquis le sens de la camaraderie (*Anab.*, V, 8, 6). Sur la camaraderie à Sparte, cf. Ollier, *op. cit.*, p. 40. Xénophon loue l'esprit de camaraderie d'Agésilas (*Agés.*, II, 21). Voir les efforts de Cyrus l'Ancien pour développer cet esprit dans son armée (*Cyr.*, II, 1, 25 sq.). Mais ici Xénophon pense surtout aux amis du prince (Cf. *Cyr.*, VII, 1, 30; VII, 3, 3).

8-9. Au lieu de ces affections naturelles si fortes (remarquer φύσει πεφυκότων) que les particuliers éprouvent les uns pour les autres, le tyran fait naître des haines terribles. La tyrannie nous fait assister à la corruption, à la destruction même de ces affections, parce qu'elle est un régime contraire à la nature, parce que le tyran est une sorte de monstre qui s'est, en quelque sorte, retranché de l'humanité. La solitude morale dont souffre un Hiéron, est la rançon de sa tyrannie.

Quand Xénophon parle de ces frères qui se sont entretués pour la tyrannie, il est possible qu'il se souvienne d'Etéocle et de Polynice (Eschyle, *Les Sept contre Thèbes*, 805). Mais de plus, il connaissait certains événements récents comme la mort de Polydoros, fils de Jason de Phères, assassiné en 370-69 par son frère Polyphron (*Hell.*, *VI*, 4, 33). Il n'est pas exclu qu'il ait pensé aussi aux querelles dynastiques que connaissait la Perse (voir au début de l'*Anabase* la rivalité d'Artaxerxès et de Cyrus). Dans la *Cyropédie*, Cyrus recommande avec insistance à ses fils de conserver leur affection mutuelle. (Cyr., VIII, 7, 14-17).

Xénophon parle de tyrans égorgés par leur femme. Peu de temps après, (358) on verra Alexandre de Phères assassiné à l'instigation de sa femme Thébé (*Helléniques*, VI, 4, 36). Il faut rapprocher de ce passage de l'*Hiéron* un passage du discours *Sur la Paix*, où Isocrate déclare que les tyrans ne sont même pas rassurés quand ils sont en compagnie de leurs plus proches parents, parce qu'ils savent que parmi leurs prédécesseurs certains ont été tués par leurs parents, d'autres par leurs enfants, d'autres par leurs frères ou par leur femme (112-113). On peut croire ici à une influence de Xénophon sur Isocrate dont le discours *Sur la Paix* est de 356. (Cf. Mathieu. Isocrate, *Discours*, t. III, notice p. 6). D'autres traits qu'on relève dans le même discours (112 : les tyrans font la guerre à leurs concitoyens; ils confient le salut de leur personne à des mercenaires; ils craignent leurs gardes mêmes) se trouvent déjà dans Xénophon (*Hiéron*, II, 18; V, 3; VI, 4; 11), mais il suffit pour les expliquer de se rappeler qu'Isocrate avait sous les yeux le spectacle des tyrans du IVe siècle (Cf. Mathieu, *op. cit.*, p. 42, n. 1) — ce qui, d'ailleurs, est aussi le cas de Xénophon. Pour le rapproche-

ment à faire entre le discours *Sur la Paix* (111-113) et ce passage de l'*Hiéron*, voir aussi Münscher, *Xen. in der griech. röm. Literatur*, p. 18.

IV

1. Xénophon se retrouve tout entier dans des réflexions de ce genre. Il a prêté à Hiéron des sentiments que lui-même éprouvait.

Quand Hiéron parle de la confiance qui doit régner entre les époux, on évoque ce tableau de la vie conjugale que Xénophon a tracé dans l'*Economique:* Ischomaque, qui a formé sa femme, met toute sa confiance en elle (VII, 42-43; X, 13). Dans l'*Economique* encore, on voit Ischomaque et sa femme s'efforcer d'avoir des serviteurs (intendants, contremaîtres, servantes), qui leur soient dévoués. (VII, 41; IX, 11-13; XII, 5-7). Une fois de plus, il est facile de constater à quel point les questions de politique et les questions d'économie sont liées dans l'esprit de Xénophon. Cf. Luccioni, *op. cit.*, p. 101 sq.

2. Voir la scène bien connue de la *Cyropédie* (I, 3 ,10). Faire goûter les mets et les boissons à des serviteurs était un usage oriental; mais le tyran de Xénophon ressemble beaucoup à un despote asiatique. Pour Xénophon, l'esprit tyrannique et l'esprit despotique constituent un seul et même danger, dont il veut préserver sa monarchie (Introd., p. 25).

3. Hiéron déclare que la patrie est le bien le plus précieux pour l'homme. C'est encore là un lieu commun. Remarquons toutefois que cette affirmation était peut-être plus vraie encore pour les anciens Grecs que pour nous. Pour le patriotisme en Grèce, voir Fustel de Coulanges, *La Cité antique*, p. 233; Jardé, *La formation du peuple grec*, p. 23; Glotz, *La cité grecque*, p. 35. On constate cependant, au IVe siècle, la manifestation d'un esprit nouveau (Lysias, *Contre Philon*, 6). Malgré la présence de Xénophon à Coronée, dans les rangs spartiates, on peut parler de son patriotisme. (Cf. *Mém.* III, 3; III, 4; III, 6; III, 7 - *Eco.*, XIV, 4. Voir aussi Luccioni, *op. cit.*, p. 135 sq. Au surplus, au moment où Xénophon écrit l'*Hiéron*, il est réconcilié avec ses concitoyens (Cf. Introd., p. 33).

Remarquons qu'il n'entre guère d'élément sentimental dans le patriotisme de Xénophon. L'auteur semble ne considérer ici que le profit. Une telle attitude ne surprend pas quand on connaît sa tournure d'esprit. Parmi les avantages que l'homme retire de sa patrie, Xénophon indique le fait d'être protégé contre les entreprises des esclaves et des malfaiteurs. (Cf. *Mém.*, II, 1 ,14).

4. Une véritable souillure s'attachait au meurtrier; le fait est attesté par Antiphon (*Sur le meurtre d'Hérode*, 11). Voir aussi Lysias, *C. Eratosth.*, 24. Platon, *Lois*, 871 a. Cette idée de la souillure du criminel

remonte sans doute à d'antiques croyances. Cf. Glotz, *La solidarité de la famille dans le droit criminel en Grèce*, p. 228-237. Cependant, Xénophon, si pieux soit-il, en donne ici une explication de caractère purement politique .C'est pour lui la preuve que la patrie assure à l'homme la plus grande sécurité possible. Aristote pense de même que la cité est une association naturelle, qui a pour but le bien de l'homme (*Pol.*, I, 1, 1; 11).

5. 'Ανέστραπται. Le mot est énergique. Pour le tyran, la situation est renversée. L'appareil des lois, qui, punissant le meurtre, protègent le citoyen, se retourne contre lui. Il était admis qu'il était beau de tuer un tyran (Théognis 1181-1182; 1203-1204). Quant aux honneurs rendus aux meurtriers des tyrans (Cf. Isocrate, *Sur la Paix*, 143), un exemple nous en est offert par les statues de bronze d'Anténor élevées à Harmodios et à Aristogiton (Lycurgue, *Contre Léocrate*, 51; Perrot et Chipiez, *Hist. de l'art.*, t. VIII, p. 562 sq.). On sait aussi que la mémoire des tyrannoctones était toujours célébrée à Athènes et que des privilèges avaient été accordés à leurs descendants (Isée, V, 47; Démosthène, *Sur les forfaitures de l'ambassade*, 280; *C. Leptine*, 18; 127 sq.; Aristote, *Const. d'Athènes*, LVIII, 1).

6. La comparaison avec les athlètes se rencontre assez souvent chez Xénophon (Cf. *Mém.*, I, 2, 24; III, 5, 13; III, 7, 7). Elle se trouve aussi chez Isocrate, (*A Nicoclès*, 11). On la retrouvera chez Démosthène, (*Sur la couronne*, 318-319). Voir aussi l'emploi des mots ἀθλητής et ἀγωνιστής chez Isocrate (*Panégyrique*, 85; *Sur l'échange*, 185; 201). Le passage où Hiéron s'afflige de voir d'autres tyrans plus opulents que lui, car il les considère comme des rivaux en richesses, prépare le développement de la fin où Simonide engage Hiéron à rivaliser avec d'autres chefs d'Etat, pour savoir quel est celui qui gouverne la cité la plus prospère (XI, 7). Ainsi Simonide — c'est-à-dire Xénophon — essaye de tirer parti de tous les sentiments qui existent dans l'âme du tyran.

8. Cette idée que ce qui compte, ce n'est pas le nombre des objets que l'on possède, mais l'usage qu'on en fait, exprime bien le bon sens pratique de Xénophon. Il écrit dans l'*Economique* que les mêmes choses sont un bien pour celui qui sait en user et qu'elles n'en sont pas un pour qui ne sait pas (I, 10).

9. Comme il ressemble à Xénophon, ce tyran qui se plaint de ne pas pouvoir régler sa dépense comme il l'entendrait ! Nous touchons ici à un ordre de préoccupations familier à l'auteur de l'*Economique*. Pour la question des dépenses, cf. *Econom.*, III, 5; 15.

10. Hiéron voudrait se procurer ce dont il a besoin par des voies honnêtes. Ischomaque ne tient pas un langage différent (*Eco.*, VII, 15). Voir aussi *Cyrop.*, VIII, 2, 23. Xénophon aime bien rappeler certaines notions morales généralement admises. Ces notions, le tyran lui-même les

admet en théorie, mais dans la pratique il est obligé de ne pas en tenir compte. Il est — pour son malheur — celui pour qui les lois morales n'existent plus. Il ne conserve son pouvoir qu'à condition de se faire violence à lui-même et de faire violence aux autres. Par là se trouve implicitement condamné le régime de la tyrannie.

Comparer ce passage de l'*Hiéron*, où Xénophon parle des vols et des spoliations commis par les tyrans, avec le passage du *Banquet* où il est question des tyrans qui volent, vendent des hommes libres, détruisent des maisons et asservissent des villes (IV, 36). Voir aussi les *Mémorables* (IV, 2, 38 : certains tyrans commettent des crimes par besoin d'argent).

11. Pour l'idée que le tyran est toujours en état de guerre, cf. *supra*, II, 18.

V

1-2. Ceux que le tyran est contraint d'employer, sont des gens malhonnêtes et méprisables, ceux dont les vices sont les plus nuisibles à la vie d'une société. Moraliste, Xénophon souligne l'immoralité d'un régime où les bons sont menacés, tandis que le souverain encourage et récompense le vice, régime corrupteur et avilissant. Politique, il montre la faiblesse de ce régime : si le tyran inspire de la crainte à ses sujets, lui-même vit dans la crainte perpétuelle (φοβοῦνται).

La lecture des *Mémorables* fait apparaître tout le prix que Xénophon attache à des vertus sociales comme la justice (III, 9, 5. IV, 2, 12 sq. IV, 4, 1), la sagesse (I, 2, 17. IV, 6, 7), le courage (I, 1, 16. III, 9, 1. IV, 6, 10) et la sévérité avec laquelle il juge des vices comme l'injustice (IV, 2, 19), l'intempérance (I, 5, 1-2-3. II, 1, 1 sq. II, 6, 1. IV, 5, 6 sq.) et l'esprit servile (IV, 2, 22). Le bon souverain, tel que Xénophon se le représente, aime à s'entourer de gens braves, (*Cyr.*, II, 3, 11. III, 3, 50 sq.) sages, (*Ibid.*, VIII, 4, 14) et justes, (VIII, 1, 26; VIII, 2, 23).

Il est entendu que le mot σοφούς signifie ici à la fois sages et habiles; il s'agit de ceux qui, d'une façon générale, font preuve d'intelligence et dans l'exercice de leur pensée et dans la vie courante.

3. Ce qui rend dramatique la situation d'Hiéron, c'est ce conflit, qui déchire son âme, entre le souci de défendre le bien public et celui de garder la tyrannie. L'intérêt du prince, loin de s'identifier à celui du pays, lui est opposé. Le tyran, parce qu'il est un tyran, est obligé de traiter ses sujets autrement que le lui prescrivent et son devoir et son amour pour son pays.

Quant au fait d'assurer dans l'Etat une situation plus avantageuse aux étrangers qu'aux citoyens, rien ne pouvait scandaliser davantage des Grecs. C'était, en somme, un renversement complet des principes sur

lesquels reposait la société grecque. Qu'on songe, en effet, au soin jaloux avec lequel chaque cité maintenait les privilèges des citoyens. Pour ne rien dire des Spartiates, (cf. Hérodote, IX, 33-35), rappelons que les Athéniens répugnaient, en principe, à accorder le droit de cité aux étrangers. (Cf. Jardé, *La formation du peuple grec*, p. 310; Glotz, *Hist. gr.*, t. II, pp. 232 sq.; 280). Lysias et d'autres métèques, malgré l'aide qu'ils avaient apportée aux démocrates en exil, parvinrent tout au plus à la condition d'isotèles (cf. Mathieu, *La réorg. du corps civique ath. à la fin du Ve siècle*, Rév. des Et. gr., t. XL, 1927, p. 87 sq.). Plus tard, quand Xénophon voudra favoriser les métèques, il ne songera pas un seul instant à en faire les égaux des citoyens. (Cf. Luccioni, *op. cit.*, p. 286.

Pour les étrangers qui composent la garde du tyran, voir Platon (*Rép.*, 567 d e).

4. Xénophon, qui s'intéresse aux questions économiques et sociales, rappelle que les années d'abondance donnent lieu à une joie générale. Mais il le rappelle pour dire que le tyran ne prend pas part à cette joie: il a, au contraire, intérêt à commander à des sujets pauvres. Une fois de plus, le tyran est à part. Cyrus, lui, s'attache à rendre prospères les pays qui reconnaissent son autorité (*Cyr.*, VIII, 6, 16). Voir aussi dans l'*Economique* le souci de l'agriculture chez les rois de Perse (IV, 4, 8 sq).

VI

1. Cette phrase souligne l'intention de l'auteur : montrer qu'on n'a rien à gagner à devenir tyran.

2. Rien ne saurait mieux nous donner une idée de ces réunions joyeuses dont parle Hiéron, que le *Banquet* de Xénophon. (Pour les chants, en particulier, voir *Banq.*, VII, 1). Xénophon lui-même, dans sa jeunesse, ne dédaignait pas la compagnie des buveurs. Il avait cependant remarqué que dans les banquets Socrate savait conserver sa lucidité d'esprit, tandis que d'autres se laissaient aller à déraisonner. (*Mém.*, I, 3, 6-7. Cf. aussi Platon, *Banq.*, 220 a; 223 d). Dans la suite, en tout cas, les goûts de Xénophon ont changé (cf., *supra*, note à I, 23).

Ici, Xénophon n'avait pas à désapprouver l'usage des banquets. Il lui suffisait de montrer — et c'est ce qu'il a fait — aux aspirants à la tyrannie, qu'une fois arrivés au pouvoir il leur faudrait renoncer à certaines habitudes qui leur étaient chères et qu'il n'était pas permis à un tyran d'oublier ses chagrins en festoyant.

3. Hiéron se plaint de voir que ceux-là mêmes qui autrefois étaient ses amis, n'ont plus de bienveillance pour lui. Cyaxare, dans la *Cyropédie* (I, 6, 45) parle de ceux qui ont été punis pour avoir fait de leurs amis des esclaves. Tous les sujets d'Hiéron sont des esclaves comme le

sont tous les sujets du Grand Roi (Cf. *supra*, note à I, 16). N'est-ce pas une nouvelle preuve que dans l'esprit de Xénophon une assimilation s'est faite entre le régime tyrannique et le régime despotique de la Perse de son temps ? (Cf. *supra*, note à IV, 2).

Dans la monarchie de Cyrus, les peuples soumis sont esclaves, mais non les conquérants. Au surplus, même parmi les vaincus il y a des gens que le vainqueur traite avec des égards (*Cyr.*, VIII, 1, 45-48 - Cf. Luccioni, *op. cit.*, p. 241.

Le mot ἐνέδρᾳ rappelle que le tyran vit, comme s'il était toujours à la guerre, en état d'alerte.

4. La répétition de φοβεῖσθαι est significative. Telle est l'incertitude tragique de la condition du tyran : de quelque côté qu'il se tourne, il ne voit que dangers (cf. VI, 5, ὑπὸ φόβων).

5. Hiéron a déjà dit plus haut (V, 4) qu'il confie la garde de sa personne à des étrangers. S'il se fie à des étrangers plutôt qu'à ses concitoyens, et à des barbares plutôt qu'à des Grecs, ce n'est pas parce qu'il a oublié les devoirs que prescrit le patriotisme et qu'il a perdu le sentiment de la solidarité hellénique. Mais ce sont les nécessités inhérentes à la tyrannie, qui le contraignent à agir de la sorte. Cela suffit, en tout cas, pour révolter des Grecs et pour déshonorer le régime à leurs yeux. Euripide, en effet, déclare qu'il est naturel que les Grecs commandent aux barbares, mais non les barbares aux Grecs. (*Iph. à Aulis*, 1400-1401). Isocrate compare la supériorité des Grecs sur les barbares à celle des hommes sur les animaux (*Sur l'Echange*, 293). Cf. aussi Aristote, *Pol.*, I, 1, 5.

6. Plutôt qu'un simple lieu commun sur les inconvénients de la peur, nous avons ici un avertissement adressé à ceux qui aspirent à la tyrannie, dans l'espoir de goûter des plaisirs particulièrement vifs.

7. Xénophon a mis à profit son expérience personnelle de la guerre. Plus loin (9) il dit que la guerre est quelque chose d'effrayant. Voir dans l'*Anabase* la peinture des sentiments éprouvés par les Grecs, le soir qui suivit l'assassinat des stratèges (III, 1, 3). Xénophon lui-même était affligé comme tout le monde et ne pouvait dormir (*Ibid.*, 12 et 15).

8-9. — Si Xénophon répète que le tyran vit comme s'il était toujours en guerre (cf., II, 18; VI, 3) ce n'est pas par négligence; mais parce qu'il juge nécessaire d'insister.

10-11. Xénophon oppose la sécurité du citoyen, toujours protégé par les lois, à l'insécurité du tyran, gardé seulement par des mercenaires. On sait toute l'importance que Xénophon attache à la loi et à l'obéissance à la loi (Cf. Luccioni, *op. cit.*, p. 65 sq; 130 sq. Au contraire, la tyrannie a pour caractéristique de n'être pas fondée sur le respect des lois (*Mém.*, IV, 6, 12). Si la loi est respectable, si elle offre des garanties, il n'en va pas de même des mercenaires. Leur fidélité est douteuse. Xénophon se

souvient des difficultés que Cyrus eut parfois avec ses mercenaires grecs (*Anabase*, I, 3. 1-2; 21). Il se rappelle les quatre cents hoplites à la solde d'Abrocomas, qui passèrent dans les rangs de Cyrus (*Ibid.*, I, 4, 3) ; il n'oublie pas la défection de Xennias et de Pasion (*Ibid.*, I, 4, 7), ni la demande d'augmentation de solde faite par les mercenaires, quand ils apprirent qu'on les menait contre le Roi (*Ibid.*, I, 4, 12). Xénophon sait que l'appât du gain peut faire changer de camp (*Hell.*, I, 5, 4). Pour la comparaison avec les valets de moisson, voir Démosthène, *Sur la Couronne*, 51.

13. La méfiance des sujets à l'égard du tyran est extrême. Quand on a reçu quelque chose de lui, on s'efforce de le mettre à l'abri. Cyrus le jeune, lui, loin de dépouiller ceux qui possèdent justement leurs richesses, les leur laisse. Il ne punit que ceux qui les dissimulent (*Anabase*, I, 9, 19). Voir, au contraire, les craintes des riches, telles que Xénophon les dépeint dans l'épilogue de la *Cyropédie* (VIII, 8, 6).

14. Voici encore deux idées déjà exprimées : 1° tous les sujets du tyran sont pour lui autant d'ennemis (VI, 8) ; 2° si le tyran met à mort ses adversaires, il diminue le nombre de ses sujets (II, 17). Sans doute, Xénophon voulait-il pouvoir dire, comme Socrate, que non seulement il répétait les mêmes phrases, mais encore qu'il les répétait sur les mêmes sujets. (*Mém.*, IV, 4, 6).

15. La comparaison avec un cheval généreux est tout à fait naturelle de la part de Xénophon, qui connaît les chevaux (*Equit.*, I, 1) et qui les admire quand ils ont fière allure (*Ibid.*, X, 17).

Il arrive souvent à Xénophon de rapprocher les hommes et les animaux (*Mém.*, IV, 1, 3-4. *Eco.*, XII, 20; XIII, 7. *Cyr.*, I, 1, 2; II, 1, 28-29. Cf. aussi *Hiéron*, X, 2). Le rapprochement semble avoir été fait assez souvent dans l'entourage de Socrate (Cf. Platon, *Pol.*, 267 d) ; mais surtout il faut y voir l'expression des goûts personnels de Xénophon. Ischomaque s'occupe non seulement de ses intendants et de ses esclaves, mais aussi de ses chevaux et de ses troupeaux (*Eco.*, XI, 17).

15-16. Xénophon souligne ce qu'il y a de pénible dans la situation du tyran déchiré par des sentiments contradictoires et plongé dans un cruel embarras. Xénophon, lui, est un homme qui ne demeure pas longtemps dans l'embarras; il prend vite parti. On le voit bien dans deux circonstances importantes de sa vie : au moment de son départ pour l'Asie (*Anabase*, III, 1, 4-7) et le soir de l'assassinat des stratèges (*ibid.*, III, 1, 13-14).

VII

1. Simonide est bien l'interprète des sentiments de Xénophon, quand il déclare que l'honneur est quelque chose d'important. Il dit plus loin (3) que le désir de l'honneur fait la différence de l'homme et des animaux.

Xénophon aime l'argent (*Eco.*, VII, 15. XI, 9. *Cyr.*, VIII, 7, 20) mais il aime aussi la gloire. Il pense qu'il serait glorieux pour lui de fonder une ville sur les bords du Pont-Euxin (*Anab.*, V, 6, 15) ; qu'il serait glorieux aussi de devenir le généralissime des mercenaires (*Ibid.*, VI, 1, 20). Voir la distinction qu'il établit entre les hommes avides de gain et les hommes avides d'honneur (*Eco.*, XIV, 9). L'honneur est le ressort de la monarchie qu'il dépeint dans la *Cyropédie* (VII, 5, 53-54. VIII, 1 ,29. VIII, 3, 19-23. VIII, 4, 3. VIII, 6, 11). On comprend qu'il ait attaché tant de prix à l'émulation.

2. Les marques de respect dont il est ici question étaient habituelles en Grèce (Cf. *Mém.*, II, 3, 16. *Banq.*, IV, 31. *Rép. des Lac.*, IX, 5. *Cyr.*, VIII, 7, 10. Voir aussi Aristophane, *Nuées*, 992).

3. Une fois de plus, Xénophon rapproche l'homme et les animaux. Pour la différence entre ἄνθρωποι = créatures humaines et ἄνδρες = êtres virils, voir *Anab.*, I, 7, 3. Voir aussi Hérodote, VII, 210; Isocrate, *Philippe*, 139.

4. Le mot θείου exprime fortement le sentiment de ceux qui croient que le tyran est celui qui goûte au plus haut point la joie de l'ambition satisfaite. (Cf. Euripide, *Troy.*, 1169, τῆς ἰσοθέου τυραννίδος et Platon, Rép., 568 b ἰσόθεον τὴν τυραννίδα). Xénophon emploie ailleurs le mot et l'applique au talent de commander en obtenant des gens une obéissance volontaire. (*Eco.*, XXI, 11). De toute façon, au IV[e] siècle, l'exaltation du moi conduit, en politique, à la divinisation de l'homme supérieur.

5. Xénophon ne reconnaît de valeur qu'à ce qui est volontaire, qu'il s'agisse de complaisances d'amour (cf. *supra*, I, 34), de marques d'honneur (cf. *infra*, § 9), d'obéissance (*Eco.*, XXI, 12. *Cyr.*, I, 6, 21. Voir aussi *Cyr.*, III, 1, 28. IV, 2, 11. V, 1, 19. VII, 4, 14. VIII, 1, 4. VIII, 3, 28. *Hipp.*, I, 24).

9. Cette idée que les gens regardent, chacun comme un bien qui lui est propre, l'homme qui est capable de leur rendre service, est à rapprocher de ce que Xénophon dit ailleurs à propos des amis (*Mém.*, II, 4, 1).

Tout ce passage prépare le lecteur à l'idée de la transformation possible du chef malfaisant, c'est-à-dire du tyran, en un chef bienfaisant, c'est-à-dire un roi.

10. Voici encore un passage qui peint de façon saisissante la condition du tyran, qui vit, en quelque sorte, sous le coup d'une condamnation à mort prononcée contre lui par tous les hommes, à cause de son injustice. Xénophon considère que les chefs doivent se montrer justes, non par souci d'un idéal supérieur, mais par souci de leur intérêt. Cf. Luccioni, *op. cit.*, pp. 88 et 105.

12-13. Le tyran ne peut pas se défaire de la tyrannie; il aurait trop de comptes à rendre, trop de fautes à expier. Périclès, dans Thucydide (II, 63) compare la domination d'Athènes à une tyrannie, dont il

semble injuste de s'emparer, mais dangereux de se démettre. Hiéron, qui n'est pas tout à fait corrompu, éprouve parfois un véritable désespoir et songe au suicide. Il fallait qu'il en fût ainsi. Ce tyran, en qui il subsiste quelque chose des sentiments d'un honnête homme, pourra se montrer plus docile qu'un autre aux conseils de sagesse politique qui lui seront donnés. (Cf. Introd., p. 7).

C'est une réforme politique que Xénophon veut voir entreprendre; mais elle devra être précédée d'une réforme morale, puisque Simonide fait appel aux bons sentiments d'Hiéron et lui demande d'y conformer sa conduite. Platon, lui aussi, pense qu'une réforme des âmes doit précéder celle du régime. (*Lettre VIII*, 326 c).

VIII

1. Ici commence la seconde partie de l'*Hiéron*. Xénophon exprime dans la *Cyropédie* (I, 1, 3) cette idée qu'il n'est ni impossible, ni difficile de gouverner, pourvu qu'on s'y prenne avec adresse. C'est un peu de cette adresse que Xénophon recommande au tyran, sous la forme de certains conseils, qui vont suivre. Xénophon dit aussi dans les *Mémorables* (III, 9, 10) que les rois et les gouvernants ne sont ni ceux qui portent un sceptre, ni ceux qui ont été choisis par la foule, ni ceux que le sort a désignés, mais ceux qui savent commander. Pour devenir un bon souverain, il faut qu'Hiéron sache commander, et il saura le faire s'il écoute Simonide. C'est en ce sens que l'*Hiéron* est le développement d'une idée chère à Socrate.

Dans les *Mémorables* encore (III, 9, 12) on rencontre cette objection, à savoir que le tyran est libre de ne pas suivre les bons conseils qu'on lui donne; mais Socrate répond que le tyran en portera la peine. Au contraire, Hiéron se trouvera bien de suivre les conseils qui lui sont donnés par Simonide (cf. XI, 6-15).

Le tyran est dégoûté de la tyrannie. C'est là une condition favorable à l'accomplissement de la réforme à laquelle songe Xénophon. Pour préparer cette réforme, Xénophon se fonde sur un principe général : le pouvoir permet à celui qui l'exerce de se faire des amis (cf. VIII, 7) et de faire naître dans leur cœur une affection, qui est le soutien le plus sûr d'un régime. Cyrus apprend de son père qu'il faut se faire aimer de ceux que l'on commande et que, pour y parvenir, on doit leur donner des preuves de sa bienfaisance. (*Cyr.*, I, 6, 24. Voir aussi *Hipp.*, VI, 1). Le meilleur régime est celui où le souverain sait le mieux tirer parti de cette faculté particulière que lui confère le pouvoir; on le voit bien dans la monarchie de Cyrus, qui, sur ce point, forme un contraste absolu avec la tyrannie d'Hiéron. (*Cyr.*, VIII, 2, 7-8; 13; 22; 24).

4. Pour les soins que le souverain donne et fait donner à ceux dont il recherche l'affection, voir *Cyr.*, VIII, 2, 24.

5. Le pieux Xénophon pense que ce sont les dieux qui ont donné au souverain ce prestige particulier, qui fait que les hommes attachent un si grand prix à ses faveurs. On sait que pour Xénophon la politique n'est pas une affaire purement humaine; les dieux interviennent dans ce domaine comme dans les autres (cf. Luccioni, *op. cit.*, p. 59). Si c'est une obligation pour le souverain de se conformer à la volonté des dieux et de les honorer, c'en est une autre tout aussi importante de mettre à profit les privilèges qu'ils lui confèrent. Cyrus, qui a d'ailleurs une origine divine et a été suscité par les dieux (*Cyr.*, I, 6, 2) pour fonder un grand empire et donner les règles fondamentales de toute organisation politique et sociale, sait user du prestige qu'il tient des dieux. (*Cyr.*, VIII, 1, 16; 33. VIII, 3, 1-36).

Le pouvoir rend plus beau celui qui le détient. Xénophon n'est pas insensible à la beauté masculine. Lui-même était beau, au dire de Diogène Laërce (*Vie de Xénophon*, 1) alors que Socrate était laid (*Banq.*, IV, 19. Platon, *Banq.*, 215 a b). Xénophon attribue une grande beauté à Cyrus (*Cyr.*, I, 2, 1). La beauté du prince doit en imposer aux sujets; mais ceux-ci, de leur côté, sont portés à trouver plus beau celui qui les commande.

Pour l'idée qu'on est fier de s'entretenir avec celui qui a le pouvoir cf. *Cyr.*, VII, 5, 53.

6. Il est exact que les mignons ont fourni à Hiéron le principal sujet de doléances (cf. supra, I, 29 sq).

9. Les actes publics énumérés par Hiéron (lever des impôts, punir les malfaiteurs, organiser des expéditions) sont le fait de tous les gouvernements; ils sont quelquefois impopulaires. Mais ils le deviennent encore plus, quand c'est le tyran qui les ordonne.

10. L'entretien des mercenaires du tyran constitue un fardeau bien lourd pour les citoyens (cf. Platon, *Rép.*, 568 d-569 a). Voir aussi Glotz, *Hist. gr.*, t. III, p. 389.

IX

2. Xénophon rapproche volontiers les maîtres et les chefs; les uns et les autres instruisent. (*Cyr.*, III, 3, 53). Le souverain, tel qu'il le conçoit, doit être une sorte d'éducateur suprême. On le voit bien dans la *Cyropédie*, où Cyrus se charge de l'éducation des grands (*Cyr.*, VIII, 1, 16 sq). Par le mot βέλτιστα Xénophon entend sans doute les plus belles vertus, telles que la piété, le courage, la justice, la tempérance, la modestie, l'obéissance, la loyauté, celles qui sont le fondement de l'éducation

donnée à Sparte (*Rép. des Lac.*, II, 15, III, 4. V, 6. VIII, 1-2. IX, 1-6) et en Perse (*Cyr.*, I, 2,) ; celles que Socrate recommandait à ses disciples et dont lui-même donnait l'exemple (*Mém.*, I. 1, 20. I, 2, 64. I, 3, 1. I, 5. I, 6, 9. II, 1, 1. III, 9, 4. IV, 3, 2; 18. IV, 4, 1. IV, 5, 1) ; celles que possédaient Cyrus le jeune (*Anab.*, I, 9, 8; 14; 16; 18) et Agésilas (*Agés.*, III, 1 sq. V, 1 sq. VI, 1 sq. XI) ; celles enfin dont Cyrus l'Ancien enseignait la pratique (*Cyr.*, VII, 5, 71 ; 77; 85. VIII, 1, 21 ; 23; 29-33).

Xénophon songe à tout un système d'éloges et de récompenses, décernés à ceux qui font leur devoir. Il considère qu'il est aussi important de récompenser que de punir. Ischomaque, soucieux d'habituer ses contremaîtres à la justice, s'inspire des lois de Dracon et de Solon, mais il les complète par d'autres, qu'il emprunte au code du Roi : les premières, en effet, se bornent à châtier les délinquants, les autres se préoccupent aussi de récompenser les gens honnêtes (*Econ.*, XIV, 7). A propos des lois qu'il attribue aux Perses, il reproche aux lois d'autres pays — entendons d'Athènes — de laisser les gens vivre à leur guise et d'intervenir seulement pour punir ceux qui enfreignent leurs prescriptions (*Cyr.*, I, 2, 2). Pour lui, récompenser le mérite doit être un des soucis primordiaux du souverain (*Cyr.*, VII, 5, 35. VIII, 1, 39. VIII, 3, 38. VIII, 4, 15).

Un régime comme celui que fait entrevoir ce passage est exactement le contraire d'une tyrannie conçue sur le modèle ordinaire, où le tyran est l'ennemi des gens de bien (V, 1).

3. Xénophon conseille au souverain de se réserver le privilège de récompenser le mérite et de laisser à d'autres le soin de châtier (il emploie ici le mot κολάζειν, qui implique dans la punition une idée de correction; plus haut (2) il l'avait employé avec le mot ζημιοῦν qui signifie seulement punir). Il s'agit de rendre le souverain le plus populaire possible, en lui réservant les mesures destinées à lui valoir la reconnaissance de ses sujets.

Le procédé semble astucieux, on pourrait même dire machiavélique, en s'autorisant de ce passage du *Prince* où Machiavel écrit : « Les Princes doivent faire tenir par d'autres les rôles qui attirent les haines, mais ceux qui appellent la reconnaissance les prendre pour eux-mêmes. » (Chap. XIX, trad. de Gohory, revue par Y. Lévy, p. 118). Montesquieu, cependant, fait remarquer que la puissance des empereurs romains « pouvait plus aisément paraître tyrannique » que celle des rois d'Europe, qui, dit-il, « législateurs, et non pas exécuteurs des lois, princes et non pas juges, se sont déchargés de cette partie de l'autorité qui peut être odieuse, et, faisant eux-mêmes les grâces, ont commis à des magistrats particuliers la distribution des peines ». (*Considérations*, XVI). Une telle conduite ne se conçoit que dans un régime fondé sur la toute-puissance des lois, auxquelles le souverain est le premier à obéir. Mais ce régime est-il autre

chose que la royauté, telle que l'entend Xénophon ? (Cf. *Mém.*, IV, 6, 12. *Cyrop.*, I, 3, 17-18). Ce passage de l'*Hiéron* prouve bien que l'auteur veut transformer la tyrannie en royauté.

Quoi qu'il en soit, il est permis de se demander jusqu'à quel point le procédé indiqué ici par Xénophon peut faire illusion et empêcher l'impopularité des agents d'exécution d'atteindre le prince qui inspire leurs actes. (Cf. Luccioni, *op. cit.*, p. 263.)

Xénophon, en tout cas, tient à son idée; il prétend se fonder sur l'expérience, τὰ γιγνόμενα. C'est une attitude qu'il se donne souvent. (Cf. *Cyr.*, I, 1, 1-6). Son Cyrus, au moment de mourir, conseille à ses fils de s'inspirer des enseignements du passé. (*Cyr.*, VIII, 7, 24).

4. L'exemple des concours chorégiques d'Athènes ne surprend pas: l'auteur, rentre en grâce auprès de ses concitoyens, parle tout naturellement avec sympathie de leurs institutions. (Cf. Introduction, page 33). Xénophon, d'ailleurs, a su se souvenir, d'autres fois, de ce qu'il avait vu à Athènes. Voir, en particulier, comme il s'accommode de l'éducation donnée à Athènes aux jeunes filles. (Cf. Luccioni, *op. cit.*, p. 77). Il rappelle la sévérité de la loi athénienne pour les enfants ingrats. (*Mém.* II, 2, 13). Voir aussi Ischomaque s'inspirant dans son domaine des lois de Dracon et de Solon (*Econ.*, XIV, 4). Ici toutefois Xénophon pèche par inadvertance : il oublie un moment que ce n'est pas lui qui parle, mais Simonide de Céos.

Pourquoi aime-t-il les chœurs ? Sans doute, comme tout Grec, est-il sensible à la beauté de leurs évolutions. En outre, le chœur lui paraît symboliser l'ordre, cet ordre qui a tant d'importance à ses yeux (*Eco.*, VIII, 3. *Cyrop.*, VIII, 5, 7). Enfin, il lui semble que le chœur représente mieux que toute autre chose, et d'une manière concrète, cette idée d' ἀγών qui lui est si chère, la notion de l'effort stimulé par l'émulation. (Cf. *Rép. des Lac.*, IV, 2).

Pour l'organisation des chœurs et des concours à Athènes, cf. O. Navarre, *Dionysos*, p. 25 sq. *Le théâtre grec*, p. 111 sq. Glotz, *Hist. gr.*, t. II, pp. 382; 439; 451.

5. πολιτικά. Il s'agit ici non pas seulement d'affaires politiques, mais d'affaires publiques. Notre mot *politique* a un sens plus restreint que le mot πολιτικός, qui s'applique à tout ce qui concerne la vie de la cité. Or les fêtes tenaient une grande place dans la vie de la cité. Cf. Glotz, *Hist. gr.*, t. II, p. 432 sq.

6. La société parfaite selon Xénophon, est une société où chacun essaie de faire de son mieux, et cela à l'instigation du souverain, qui s'attache à entretenir l'émulation (*Cyr.*, VIII, 4, 4). Pour Xénophon, en effet, il n'y a pas de meilleur stimulant que les récompenses accordées à ceux qui se distinguent. L'importance extrême que Xénophon attribue à l'émulation apparaît maintes fois dans son œuvre. (Cf. notamment *Cyr.*, I, 6, 18. II, 1, 22. VIII, 4, 4. *Hipp.*, I, 26. *Rev.*, III, 3). Xénophon

songe, bien entendu, à récompenser les qualités traditionnellement appréciées, qualités civiques et militaires, comme le souci de présenter de belles armes, la discipline, la belle tenue à cheval et le courage. Des concours d' εὐταξία et d' εὐοπλία existaient à Athènes. (Cf. Martin, *Les cavaliers athéniens*, p. 191). Dans la *Cyropédie*, Xénophon parle de concours analogues institués entre les diverses tribus perses (I, 2, 12).

Quant au souci de récompenser la loyauté dans les contrats, il s'explique surtout par des préoccupations d'un caractère nouveau chez Xénophon (Cf. *infrà*, note à VIII, 9).

Il ne suffit pas à Xénophon de recommander certaines qualités; il veut aussi que les gens s'exercent. Il aime l'effort. En outre, qu'il s'agisse de morale (*Mém.*, I, 2, 1; I, 3, 1; I, 5, 6; IV, 3, 18) ou d'économie (*Eco.*, XVI, 1), la théorie pure ne l'intéresse pas beaucoup. S'il loue l'éducation spartiate et l'éducation perse, c'est parce qu'elles astreignent les gens à pratiquer réellement les vertus qui leur sont enseignées. (*Rép. des Lac.*, IV, 5, 6; X, 1, 7. *Cyr.*, I, 2, 8).

7. Xénophon ne doute pas des heureux effets de l'émulation. Il est persuadé que si les citoyens espéraient obtenir des prix, ils mettraient plus d'empressement à accomplir leur devoir militaire et leur devoir fiscal.

L'accomplissement du premier préoccupe le soldat que Xénophon est toujours resté et on le comprend d'autant mieux qu'on n'oublie pas le peu d'enthousiasme des Athéniens à s'acquitter de leurs obligations militaires (*Rev.*, IV, 3. Cf. Luccioni, *op. cit.*, p. 287). Voir aussi Démosthène, *Phil.*, I, 16; 21; 24. *Olynth.*, II, 27. *Phil.*, III, 70.

Quant à l'importance du devoir fiscal, elle apparaît mieux si l'on songe à l'appauvrissement du trésor, qui, dans tous les Etats et à Athènes surtout, était la conséquence d'une politique belliqueuse. Les Athéniens n'acceptaient pas volontiers les contributions nécessitées par la guerre. (Cf. Démosth., *Olynth.*, I, 19 sq.; II, 27; *Phil.*, III, 70.

Parce qu'il juge excellent l'institution de prix, Xénophon songe à l'étendre à l'agriculture, qu'il nomme « de tous les arts le plus utile ». Nous ne sommes pas surpris d'une telle attitude de la part de l'auteur de l'*Economique*. (*Econ.*, V, 11; XV, 4). Xénophon est logique, puisqu'il veut voir appliquer à l'occupation qu'il considère comme la plus utile, le procédé qui lui paraît le plus efficace.

Il déclare que l'émulation n'intervient guère en agriculture. Cependant Hésiode, au commencement d'un poème qui contient des conseils sur l'agriculture, dit qu'il existe une bonne lutte qui éveille au travail même l'homme au bras indolent et fait que le voisin envie son voisin qui s'applique à faire fortune (*Travaux et jours*, 20-25). Dans l'*Economique*, Xénophon parle des récompenses accordées par le roi de Perse; par là il trace, en quelque sorte, au souverain l'esquisse d'une politique d'en-

couragement à l'agriculture. (*Eco.*, IV, 4-5). Dans l'*Hiéron*, Xénophon fait figure de précurseur, puisqu'il préconise quelque chose d'analogue aux concours agricoles modernes, de même qu'il fera figure de précurseur dans les *Revenus*, quand il envisagera la création d'une flotte marchande d'Etat (*Rev.*, III, 14).

8. Xénophon n'omet pas d'indiquer le profit, qui résulterait pour les citoyens de la mise en application du système qu'il propose. Il souligne ici que l'agriculture est à la fois une source de richesse et une école de vertu (Cf. *Eco.*, V, 1; 12; 14. XV, 11). Soucieux de voir s'accroître les revenus de l'Etat — on le constatera au § suivant quand il parlera du commerce, comme on le constate dans les *Mémorables* (III, 6, 6-7) et plus encore dans les *Revenus* — il l'est à un degré égal de voir s'accroître ceux des particuliers, comme le prouve l'*Economique* (II, 1. V, 1. VIII, 16). Il est, d'autre part, persuadé que le travail a une valeur morale et qu'il est un facteur de paix sociale. (Cf. *Mém.*, I, 2, 57. II, 7, 8. Voir Luccioni, *op. cit.*, p. 98).

9. Sur ce passage, voir l'introduction, p. 33.

10. Les propositions de Xénophon sont bien en rapport avec son caractère. On voit s'exprimer ici à la fois sa confiance dans un système de récompenses (qu'il attribue aussi à Cyrus, *Cyr.*, VIII, 4, 36), son amour de l'utile et son goût de l'activité. Il se montre soucieux, en particulier, de développer l'esprit d'initiative des citoyens, pour que chacun s'efforce de travailler au bien de la communauté.

11. « Si tu crains, Hiéron, etc... » C'est déjà le ton des *Revenus* (*Rev.*, IV, 41). L'auteur veut communiquer son optimisme à son auditeur. Il veut convaincre et prévenir les objections. Il affirme que l'application de son programme ne sera pas coûteuse. Une fois de plus, il compare avec ce qui se passe dans les concours hippiques, gymniques ou choréglques, où les concurrents se donnent beaucoup de peine, alors que les prix qui leur sont proposés sont de faible valeur. Il exprime la même idée dans l'*Hipparque* (I, 26). Voir Martin, *op. cit.*, pp. 189-190; 230. Glotz, *Hist. gr.*, t. III, p. 434-435.

X

1. Simonide gagne maintenant du terrain. Hiéron est obligé de faire des concessions ; il élève encore des objections, mais le moment est proche où son silence prouvera qu'il est convaincu.

2. Xénophon entend montrer qu'il n'est pas un utopiste. Il n'oublie pas les éternelles passions humaines, toujours promptes à se réveiller. Il n'est pas naïf au point de croire qu'il suffise de se concilier l'affection des sujets. Raisonnant, une fois encore (cf. VI, 15) en campagnard et en cavalier qui sait qu'il existe des chevaux fougueux (*Equit.*, III, 6; 10), il ne

pense pas que l'abondance ait pour effet infaillible de rendre les hommes sages. Il est de ceux qui estiment salutaire la peur du gendarme.

3. Pour les raisons qu'il indique, à savoir que les gardes peuvent inspirer de la crainte aux méchants et rendre service aux honnêtes gens, Xénophon est d'avis de les maintenir. En somme, il ne s'agit pour lui ni de conserver tout ce qui caractérise la tyrannie, ni de tout rejeter systématiquement et sans examen. Xénophon — c'est là la marque d'un esprit réaliste — excelle à tirer parti de ce qui est. Le régime politique qu'il conçoit, sera le résultat d'un choix. La *Cyropédie* nous fait assister à l'établissement d'un Etat royal, en parlant d'un petit Etat aristocratique; l'*Hiéron* nous fait assister à l'établissement d'un Etat royal, en partant d'une tyrannie. Mais chaque fois, dans l'Etat tel qu'il est définitivement constitué, il subsiste quelque chose des institutions primitives, quand Xénophon les a jugées bonnes et susceptibles d'être conservées avec quelques modifications. Par exemple, la *Cyropédie* montre que dans le grand empire qui sera le résultat de la conquête, l'Etat héréditaire gardera son organisation première. (Cf. Luccioni, *op. cit.*, p. 245). De même les principes de l'éducation perse seront conservés (*Cyr.*, VIII, 6, 10).

4-5. Xénophon veut que l'intérêt du prince et celui de ses sujets soient une seule et même chose : les gardes constitueront désormais une force de police urbaine et une gendarmerie rurale. On voit, de même, dans la *Cyropédie*, l'armée défendre le pays contre l'ennemi extérieur et maintenir l'ordre intérieur.

6-7. Xénophon n'oublie pas les nécessités de la défense nationale. Il se rappelle les leçons de l'histoire. (Cf. *Cyrop.*, VIII, 7, 24). De son temps, les attaques brusquées ne sont pas chose rare; (attaque de Platées par les Thébains. Thucydide, II, 2; coup de main de Phœbidas sur la Cadmée, *Hell.*, V, 2, 29; tentative de Sphodrias sur le Pirée, *Ibid.*, V, 4, 21). Il est persuadé des avantages qu'on retire d'une force armée permanente, composée de professionnels (cf. les mercenaires de Jason, *Hell.*, VI, 1, 5-6). Assurément, il ne songe pas à décharger les citoyens du soin d'assumer la défense de leur pays (*Rev.*, II, 3) ; mais les mercenaires sont toujours prêts les premiers. Au surplus, l'usage des mercenaires est alors panhellénique.

8. Dès lors, les gardes du prince cesseront d'être impopulaires; les citoyens n'auront plus de répugnance à contribuer à l'entretien de cette armée de métier qui sera en même temps une gendarmerie. Ici encore, le ton est déjà celui des *Revenus* (*Rev.*, III, 7; IV, 40). Gomperz écrit à propos de ce passage que l'*Hiéron* contient l'apologie du régime appelé depuis césarisme (*Les penseurs de la Grèce*, trad. Reymond, t. II, p. 136).

XI

1. Une fois de plus apparaît toute l'importance que revêt aux yeux de Xénophon la question financière. Notre auteur règle le budget du souverain aussi bien que celui du particulier. (Voir les soucis de Cyrus en matière financière : *Cyr.*, VIII, 1, 13-15). Il veut convaincre le souverain qu'il a tout intérêt à dépenser son argent pour le bien de l'Etat. Déjà, dans la *Chasse*, il affirmait que faire du bien à sa patrie est le meilleur moyen de servir ses propres intérêts (*Chasse*, XII, 10). De même, dans la *Cyropédie*, le roi emploie ses richesses à faire le bonheur du peuple (*Cyr.*, VIII, 2, 8; 22).

2. Xénophon développe cette idée que ce qui fait la gloire et la puissance d'un souverain, c'est la beauté et la force de l'Etat qu'il gouverne (cf. *infra*, § 3). Un riche palais honore moins le souverain qu'une ville munie de remparts et remplie de monuments — L'Hiéron de l'histoire menait une vie fastueuse (cf. Roussel, *L'Orient et la Grèce*, p. 99). Au contraire, Denys l'Ancien n'aimait pas le luxe (cf. Glotz, *Hist gr.*, t. III, p. 387).

Xénophon préconise une politique de grands travaux. C'était la tradition athénienne, celle de Pisistrate (Lechat, *La sculpt. att. avant Phidias*, p. 41 sq.; Collignon, *Le Parthénon*, p. 8-19) comme celle de Périclès (cf. Plutarque, *Périclès*, 12-13. D'Ooge, *The Acropolis of Athens*, p. 110 sq.).

3-4. Le souverain, tel que Xénophon se le représente, est soucieux de stimuler sans cesse, de donner toujours une impulsion nouvelle à l'économie nationale, de mettre en valeur toutes les ressources du pays. Actif lui-même, il fait régner autour de lui l'activité.

Il y trouve, d'ailleurs, son profit. Xénophon fait appel, en effet, au sentiment de l'intérêt chez le tyran, pour transformer le régime. L'intérêt est, pour notre auteur, le grand moteur des actions humaines (cf. *Mém.*, III, 9, 4).

5. Xénophon parle de cette gloire qui s'attache aux courses de chars et à l'élève des chevaux.

Ces courses étaient célébrées par des poètes comme Pindare (*Olymp.*, II, III, IV, en particulier les vers 23 et 24; V, VI). N'oublions pas, à ce propos, que les Dimonénides ont été de grands éleveurs de chevaux de course. Alcibiade se faisait admirer à Athènes pour ses victoires dans les courses de chars (Thucydide, VI, 16. Voir aussi Isocrate, *Sur l'attelage*, 33; Plutarque, *Alcibiade*, 11). Pour le goût des courses de chars à Athènes, voir Aristophane (*Nuées*, 28). On sait aussi que, voulant donner aux Grecs assemblés une idée de sa puissance, Denys l'Ancien avait envoyé un quadrige à Olympie, pour prendre part à la course de chars

(Diodore, XIV, 105). C'est à cette occasion que Lysias prononça son *Discours Olympique.*

Comme on voit, Xénophon fait appel maintenant non plus au sentiment de l'intérêt, mais à l'amour de la gloire.

6-7. Ici aussi apparaît bien toute l'importance de l'idée d' ἀγών pour Xénophon. 1°) Au lieu d'être celui des Grecs qui a le plus de chars, il vaut mieux être le souverain du pays qui en a le plus et qui présente aux courses le plus grand nombre de concurrents. 2°) Au lieu d'être le premier pour la valeur de ses attelages, il vaut mieux se distinguer en faisant le bonheur de son peuple. 3°) Au lieu d'entrer en concurrence avec des particuliers, le souverain devra rivaliser avec d'autres souverains dans le concours le plus beau de tous, celui qui permettra de savoir qui rend son pays le plus prospère. Rapprocher de ce passage *Agés.*, IX, 7.

8-9. La politique recommandée par Xénophon aura tout de suite d'heureux résultats. Elle vaudra au souverain l'affection de ses sujets et une gloire universelle. Faut-il rappeler ici que, pour Xénophon, l'affection est le fondement le plus sûr de toute autorité ? (Cf. les marques d'affection données à Téleutias par ses soldats, *Hell.*, V, 1, 3; 13) ; que la monarchie de Cyrus est un régime où le souverain réussit à se concilier l'affection de ses peuples ? Cyrus, en effet, est comparable à un bon père de famille (*Cyr.*, VIII, 1, 1. VIII, 1, 48. VIII, 2, 9; 28. VIII, 8, 2). Voir aussi *Agés.*, I, 38.

10-11. Si le souverain suit les conseils de Xénophon, tous les inconvénients de la tyrannie disparaîtront, précisément parce qu'alors le régime ne sera plus une tyrannie. Il n'aura plus de raisons de se plaindre. Remarquons à ce propos que le sage Simonide est on ne peut plus accommodant. Il indique à Hiéron le moyen d'avoir beaucoup de mignons. Socrate, il est vrai, n'agissait pas autrement quand il montrait à la courtisane Théodotè comment elle devait s'y prendre pour retenir ses amants. (*Mém.*, III, 11, 10 sq.).

12. Hiéron obtiendra de ses sujets cette obéissance volontaire, la seule qui ait de la valeur aux yeux de Xénophon. (*Eco.*, XXI, 5. *Cyr.*, I, 6, 21; III, 1, 28; IV, 2, 11; V, 1, 19; VII, 4, 14; VIII, 1, 4; VIII, 3, 28. *Hipp.*, I, 24. Cf. Introd., p. 18). Il y a peu d'idées qu'on retrouve exprimées plus souvent dans l'œuvre entière de Xénophon. Au contraire, commander les gens, en tyran, malgré eux, est le sort que les dieux réservent à celui qui mérite de vivre comme Tantale. (*Econ.*, XXI, 12).

13. αὔξε τὴν πόλιν. Le même conseil se trouve dans les *Mémorables* (III, 7, 2).

Xénophon, qui ne craint pas de se répéter — la répétition n'est-elle pas un procédé didactique ? — affirme encore que l'intérêt du prince et

celui des sujets sont identiques. L'idée que le souverain a pour richesses celles de ses sujets était déjà dans la *Cyropédie* (VIII, 2, 19; 23). Xénophon engage le souverain à avoir confiance : l'optimisme est la marque du caractère de notre auteur. Il croit que la réforme est possible et il croit qu'elle sera efficace.

14-15. Pour l'idée que le souverain doit l'emporter sur ses amis par les bienfaits, cf. *Anab.*, I, 9, 11; 24. *Cyr.*, VIII, 2, 13. En agissant ainsi, le souverain accroît sa force et sa sécurité.

La conclusion de l'*Hiéron* est que le souverain connaîtra le bonheur en faisant celui de ses sujets. Autrement dit, le bonheur sera pour le souverain la récompense d'une politique intelligente. Cyrus l'Ancien, lui aussi, a été un homme heureux. (*Cyr.*, VIII, 7, 6; 28).

En vérité, Xénophon est persuadé qu'en rendant ses sujets heureux le souverain ne fait que son devoir. Il déclare dans les *Mémorables* (II, 1, 28) que c'est seulement quand il est utile à ceux qui lui obéissent, que le chef mérite d'être considéré comme tel. (Voir *ibid.*, III, 2, 1). Il dit encore : « On choisit un roi, non pas pour qu'il prenne soin de sa personne, mais pour que ceux-là aussi qui l'ont choisi, s'en trouvent bien » (*Mém.*, III, 2, 3). Platon pense, de même, que tout chef se propose, non pas son intérêt personnel, mais celui de l'homme qu'il commande (*Rép.* 342 e). Dans la *Cyropédie*, ce manuel du parfait souverain, Xénophon affirme que le roi doit rendre ses sujets heureux (*Cyr.*, VIII, 2, 14). Ce faisant, Xénophon entend réagir contre l'esprit tyrannique, contre le despotisme asiatique et, d'une façon générale, contre toute conception politique qui fait du chef un homme à qui tout est permis. (Voir aussi *Agés.*, VII, 1).

Dans l'*Hiéron*, cependant, le bonheur du souverain est considéré comme la fin, le bonheur des sujets n'étant qu'un moyen (Cf. *supra*, note à I, 3). Mais il ne faut pas oublier que Xénophon fait ici de la propagande auprès des souverains et qu'il veut insister sur l'intérêt qu'il y aurait pour eux à mettre ses idées en pratique.

« Ton bonheur ne fera pas d'envieux », dit Simonide à Hiéron. Cette fin de l'*Hiéron* fait songer aux derniers mots de l'entretien de Cyrus le Jeune et de Lysandre, qui est rapporté dans l'*Economique* (IV, 25).

BIBLIOGRAPHIE

BARKER (E.) : *Greek political theory*, Cambridge, 1918.
BELOCH (J.) : *Griechische Geschichte*, Strasbourg et Berlin, 1912-1923.
BETHE (E.) : *Die dorische Knabenliebe*. (*Rheinisches Museum*, LXIII). Francfort-sur-le Main, 1907.
CROISET (A.) : *Xénophon, son caractère et son talent*, Paris, 1873.
CROISET (A. et M.) : *Histoire de la littérature grecque*, Paris, 1910-1921.
DIÈS (A.) : Introduction à l'édition E. Chambry de la *République* de Platon, Paris, 1932.
FUSTEL DE COULANGES : *La cité antique*, 6e édit., Paris, 1876.
FRANCOTTE (H.) : *Mélanges de droit public* (Le roi et le tyran). *Bibl. de la Fac. de Philo. - Lettres de l'Université de Liège*, t. IV, Paris-Liège, 1910.
FREEMANN (E. A.) : *History of Sicily*, t. II, Oxford, 1891.
GAUTIER (L.) : *La langue de Xénophon*, Genève, 1911.
GERNET (L.) et BOULANGER (A) : *Le génie grec dans la religion*, Paris, 1932.
GLOTZ (G.) : *La cité grecque*, Paris, 1928.
— *Histoire Grecque*, t. II et III, Paris, 1936.
GOMPERZ (Th.) : *Griechische Denker*. Trad. française de Reymond. *Les penseurs de la Grèce*, Lausanne-Paris, 1908-1909.
GROTE (G.) : *History of Greece*. Trad. française de Sadous, Paris, 1864-1866.
HACKFORTH (R.) : *Sicily*. (*Cambridge ancient history*, t. V), 1927.
HATZFELD (J.) : Edition des *Helléniques* de Xénophon, Paris, 1936-1939.
HEINTZELER (G.) : *Das Bild des Tyrannen bei Plato*, Stuttgart, 1927.
HOMOLLE (Th.) : *Les offrandes des Deinoménides* (Mélanges Weil), Paris, 1898.
HUMBERT (J.) : *Platon et la politique réaliste de son temps*. (Bull. de l'Ass. Guillaume Budé, n° 29, octobre 1930), Paris.
HÜTTL (W.) : *Verfassungsgesch. von Syrakus* (Quellen und Fersch. aus dem Gebiete der Gesch.), Prague, 1929.
JARDÉ (A.) : *La formation du peuple grec*, Paris, 1923.
LETRONNE (J. A.) : Xénophon. *Bibliographie universelle*, t. LI, Paris, 1828.
MARCHANT (E. C.) : *Xenophontis opuscula*, Oxford, sans date.
MATHIEU (G.) : *Les idées politiques d'Isocrate*, Paris, 1924.

MATHIEU et BRÉMOND (E.) : Edition des *Discours* d'Isocrate, t. I et II. Paris, 1928-1938. MATHIEU, t. III, 1942.
MAZON (P.) : Edition d'Eschyle. Paris, 1920-1925.
MÜNSCHER (K.) : *Xenophon in der griechisch-römischen Literatur*, Leipzig, 1920.
PAIS (E.) : *Storia dell'Italia antica.* Rome, 1925.
PARETI (L.) : *Studi siciliani e italioti.* Florence, 1914.
PICARD (Ch.) : *La vie privée dans la Grèce classique*, Paris, 1930.
PIERLEONI (G.) : *Xenophontis opuscula*, 2e édit., Rome, 1937.
PUECH (A.) : Edit. des *Olympiques* et des *Pythiques* de Pindare. Paris, 1928.
RADET (G.) : *La Lydie et le monde grec au temps des Mermnades.* Paris, 1892.
ROUSSEL (P.), CLOCHÉ (P.) et GROUSSET (R.) : *La Grèce et l'Orient des guerres médiques à la conquête romaine*, Paris, 1928.
SCHARR (E.) : *Xenophons Staats und Gesellschaftsideal und seine Zeit.* Halle, 1919.
SOUILHÉ (J.) : Edition des *Lettres* de Platon. Paris, 1926.
THALHEIM (Th.) : *Xenophontis scripta minora*, 2e édition, Leipzig, 1915.
THIBAUDET (A.) : *La campagne avec Thucydide*, Paris, 1922.
WATERMANN (C.) : *De Xenophontis Hierone dialogo quaestiones.* Münster, 1914.
WILAMOWITZ-MOELLENDORF (U. von) : *Platon*, t. I, Berlin, 1919.

INDEX

Les mots contenus dans l'index suivant se rapportent aux principales questions soulevées au cours de la discussion, qu'il s'agisse des inconvénients de la tyrannie ou de la réforme que propose Simonide.

TABLE DES MATIERES

IMPRIMERIE LOUIS JEAN - GAP (H.-A.) - 31.2787
— Dépôt légal N° 2 - 48 —